

la Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle

OJD www.journal-laterrasse.com
 Mensuel n°141 - Octobre 2006 - 15^e saison, existe depuis 1992 - Paru le mercredi 4 octobre 2006.
 Distribution : 80 000 exemplaires. Prochaine parution jeudi 2 novembre 2006.
 Club Bouche à Oreille, voir en page 50.
 La Terrasse, 4 avenue de Corbéra 75012 Paris. Tél. : 01 53 02 06 60 - Fax : 01 43 44 07 08.
 E-mail la.terrasse@wanadoo.fr

directeur musical Laurent Petitgirard

Vendredi 20 oct. 20 h 30
Église de la Trinité

Thomassin Analecta IX
Gounod Mors et Vita

Patrick Marco direction
Chœur de l'Orchestre
Colonne

Orchestre Colonne
toute place à 10 €

01 42 33 72 89
www.orchestrecolonne.fr

licence 93627 - création X'mm

> **Débat**
Robert Abirached / Régis Debray
**La situation faite au théâtre
aujourd'hui** P. 16/17



> **Gros plans**
**Les Gémeaux à Sceaux, un
théâtre au cœur de l'être** P. 25/29



**La saison de La Criée
à Marseille** P. 20/21



**Les visions hallucinatoires du
Théâtre de La Mezzanine** P. 33



« Espace Prévert-
Scène du Monde »
à Savigny-le-Temple P. 69



Théâtre

Sélection > P. 2/42

La marionnettiste
Ilka Shönbein
> P. 4

Bye Bye Blackbird, un film de Robinson Savary > P. 44

L'autre cinéma

Sélection > P. 43/45

Danse

Sélection > P. 46/51

Spiegel, la prochaine création de Wim Vandekeybus > P. 46

De gauche à droite : Olivier Mantéi, Gérard Mortier, Michel Franck, Jean-Luc Choplin > P. 52/53/57/61

Classique Opéra

Les Patrons de la musique classique (suite et fin) > P. 51/61

Jazz

Musique du monde
Chanson

Sélection > P. 62/71

EST, le trio du pianiste Esbjörn Svensson > P. 62

KEITH JARRETT

THE CARNEGIE HALL CONCERT

KEITH JARRETT PIANO
NOUVEL ALBUM 2CD CONCERT SOLO

ENREGISTRÉ AU CARNEGIE HALL DE NEW-YORK LE 26 SEPTEMBRE 2005
NEW YORK TIMES : « UN ÉVÉNEMENT MAJEUR... »

2 CD ECM 955 622-4

LCI JAZZ Le Monde MUST

2 CONCERTS EXCEPTIONNELS EN SOLO : 31/10 ET 3/11 SALLE PLEYEL-PARIS

ECM UNIVERSAL

DESIGN ALAIN FRAPPET-DOMES

Théâtre
Gérard Philipe
Saint-Denis

16 octobre > 12 novembre 2006

GASPARD

de Peter Handke
mise en scène Richard Brunel



réservations
01 48 13 70 00
www.theatregerardphilipe.com
www.fnac.com - www.ticketnet.fr
www.theatreonline.com

Artwork is Fake www.fake.fr
d'après photo © Björn Suominen



Centre dramatique national
direction Alain Ollivier

2 / Théâtre / Critiques

Les Paradis aveugles

Gilles Dao propose une mise en scène épurée et subtile du magnifique roman de Duong Thu Huong qu'il a adapté avec Philippe Malone. Une odyssée glissée dans les méandres de la mémoire.

CRITIQUE

Choissant de traiter le texte de Duong Thu Huong comme une partition, Gilles Dao en confie les différentes variations chromatiques aux comédiens qui, par la complémentarité de leurs voix et de leurs présences, recomposent la subtile architecture d'un texte construit à l'instar de la complexité mémorielle, faite de touches, de fulgurances et de reviviscences aiguës, douces ou douloureuses. Chorégraphiant les déplacements comme ceux des souvenirs dansant dans la chambre d'échos d'un esprit, le metteur en scène prend le parti d'une élégance feutrée, quasi fantomatique parfois, qui évoque les brouillards des fleuves de l'enfance et les brumes de l'exil russe à laquelle l'héroïne est forcée. Entre des murs rouges sang (celui des bêtes égorgées pour les repas de fête, celui des victimes d'un régime autoritaire et brutal, celui d'une mère adorée qui sacrifie son enfant sur l'autel de la piété filiale) et en avant d'une pièce en fond de scène qui évoque l'inconscient culinaire d'où montent les odeurs qui enveloppent la salle et le récit, Hång femme (Juliette Croizat) et Hång enfant (Marisa Commandeur, intense) se cherchent, se retrouvent et se complètent pour dire la souffrance au masque de décence d'une vie fracassée.

Portrait d'une âme
au tombeau de sa douleur

La force de cette proposition scénique tient au respect de l'esprit du texte au-delà de l'adaptation de sa lettre. Les sentiments sont retenus et le jeu se garde de toute emphase, à l'instar de ce que décrit le roman dont les personnages subissent les coups du destin ou de l'Histoire avec une aristocratie hauteur. Se déploie alors toute la simplicité d'une langue poétique à la fois lyrique et économe, où les listes des mets et des ingrédients d'une nourriture qui est à la fois arme d'humiliation et de consolation, croisent le récit des épisodes d'une enfance naïve et lucide à la fois et ceux d'un âge adulte où l'héroïne tente de régler ses comp-

tes avec les spectres de son existence. La critique du matérialisme idéologique et de ses paradis illusoire transparaît par touches âpres, dans le cynisme du discours de l'oncle, complice bête et béat du gouvernement, ou dans celui de la tante, résistant par l'accumulation au dépouillement des corps et des âmes organisé par la normalisation communiste. Portrait d'un Vietnam méconnu, ce



Sépulture odorante
des âmes perdues.

spectacle en constitue une émouvante et tenace évocation et rend un bel hommage à l'œuvre de celle dont l'écriture en cartographie les stigmates.

Catherine Robert

Les Paradis aveugles, de Duong Thu Huong ; adaptation de Philippe Malone ; mise en scène de Gilles Dao ; coproduction Cie M-G Pessoa / Tarmac. Du 26 septembre au 28 octobre 2006. Du mardi au samedi à 20h ; le dimanche à 16h. Le Tarmac de la Villette, Parc de la Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris. Réservations au 01 40 03 93 95.

Le Cabaret des hommes perdus

Christian Siméon et Patrick Laviosa inventent un cabaret licencieux autour du destin fracassant d'une star incandescente du cinéma X gay : quand le grotesque touche au sublime...

CRITIQUE

Dickie Teyer portant bien son prénom, c'est la partie la plus érectile de son anatomie qui le dresse vers les sommets de la gloire... Echouant au cabaret des hommes perdus après avoir échappé à une ratonnade homophobe, il voit jouer devant lui la vie que lui réserve le Destin, maître des lieux et maquerelle existentielle auquel l'irrésistible Denis D'Archangelo prête sa gouaille et son bagout habituels. Assisté d'un barman et tatoueur romanesque (Jérôme Pradon) et d'un travelo sentimental en Gucci (Sinan Bertrand), Dédé (car le Destin sait se montrer familier) présente au jeune Dickie (Alexandre Bonstein) le chemin de croix qui fera sa renommée et le choix tragique et donc impossible qui l'attend entre bonheur petit-bourgeois et insipide et apothéose navrante au



Un cabaret débridé au chaloupé interlope.

Golgotha du sexe... Christian Siméon s'en donne à cœur joie pour faire naître une ambiance à la fois délétère et cocasse, entre glamour frelaté de Pigalle et paillettes maudites des cabarets berliinois d'avant-guerre, mauvais goût naturaliste assumé et jeu avec les clichés, et invente des

Théâtre / Critiques / 3

L'Objecteur

Claude Yersin, qui s'apprête à quitter le Nouveau Théâtre d'Angers, propose une mise en scène pétée de finesse et d'humour de l'œuvre foisonnante de Vinaver.

CRITIQUE

« La Guerre Froide comme si vous y étiez » dit le conseiller artistique de la compagnie en parlant du roman. Par petites touches successives, par ricochets, assonances, associations d'idées, Michel Vinaver brosse un tableau impressionniste de la France des années cinquante d'une remarquable qualité littéraire, où 11 comédiens interprètent 72 rôles, au fil d'un montage quasi-cinématographique, en 99 séquences. Une architecture complexe, composée au millimètre, où les personnages sont tous liés de façon directe ou indirecte, à partir de l'événement initial qui déclenche l'histoire. Un défi de taille pour le metteur en scène, devant aussi arpenter une multitude de lieux, du pavé parisien aux intérieurs bourgeois ou populaires. Un tel foisonnement nécessite une scénographie simple et pertinente, ici des panneaux en demi-cercles concentriques permettent entrées et sorties simultanées, et quelques éléments structurants servent de repères : le lit de Barboux, le canapé de Lecorre, la boîte de la librairie, les vélos. Le mouvement ne cesse pas, et fait écho à l'enchaînement des causes et conséquences qui surgissent et se bousculent dans la vie de chacun. Claude Yersin construit une mise en scène au plus près du texte, au point où se nouent les multiples rencontres, où la petite histoire, souvent ténue ou dérisoire, rejoint et surpasse la grande, en révélant au passage l'ampleur protéiforme des manipulations qui traversent le cours du temps. Toute l'œuvre de Vinaver

recèle cette pluralité éclatée, comme pour mieux fuir toute absurdité réductrice et bien-pensante. Point de départ du récit : l'escapade nocturne du jeune appelé Julien Bême, qui contrairement à ses camarades, manque à l'appel du matin.

Désigner un coupable

La hiérarchie s'empresse de désigner un coupable. Il faut voir le sourire de ce brave Péliison, trop heureux d'avoir l'honneur de serrer la main du capitaine, avant de réaliser soudain le pètrin qui l'empoigne, et de figer son sourire. Michel Vinaver lui-même, lorsqu'il s'est engagé en 1944, a contesté l'armée à la caserne de Reuilly ! En adaptant le roman qu'il a écrit en 1951, il y ajoute une compagnie de théâtre répétant sa pièce, ce qui permet d'enrichir la perspective historique et d'intégrer quelques réflexions sur le théâtre même, avec humour et ironie. Le passage à la scène d'une œuvre aussi foisonnante que *L'Objecteur* est ici une belle réussite, une fresque en forme de tournoiement savamment orchestré mêlant paramètres historiques, sociologiques et individuels, et révélant aussi tous les dangers d'une époque que les jeunes générations ont du mal à imaginer.

Agnès Santi

L'Objecteur, de Michel Vinaver, mise en scène Claude Yersin, du 27 septembre au 20 octobre, du mardi au samedi à 19h30, dimanche à 15h, au Théâtre de l'Est Parisien, 159 av Gambetta, 75020 Paris. Tél. 01 43 64 80 80.



Les appelés sont de corvée d'épluchure... et se collinent l'abyssale hypocrisie de leur hiérarchie. Le danger de la bêtise est sans limites.

personnages savoureux dont l'excentricité oscille entre haine de soi et narcissisme emperloué.

Une revue déjantée, iconoclaste et moqueuse

La mise en scène de Jean-Luc Revol convoque tout ce qu'il faut de pectoraux affriolants, de faux-culs emplumés et de rivières de pacotille pour offrir à cette « épopée pitoyable et narquoise » les clins d'œil grivois et les suggestions érotiques d'un second degré kitch et railleur. Même si le spectacle flirte parfois avec le pathos, la force des comédiens le retient néanmoins dans les bornes d'un cynisme désopilant qui le sauve de l'omière sirupeuse. Chaleureux et burlesque, impertinent et acide, cruel et joyeux, ce cabaret-revue est porté par un groupe de comédiens-chanteurs à l'abattage et à la personnalité hors normes. Les voix, soutenues par l'interprétation au piano de

Patrick Laviosa qui signe la partition musicale impeccable de ce show, sont sûres, maîtrisées et harmonieuses, et le jeu, tout en truculence et en effets, est à la hauteur de l'équilibre entre grotesque et émotion que commande le texte. Evitant les reus du ghetto même s'il est assez subtilement militant, ce spectacle est un bel hommage à cette populaire et loufoque usine à plaisirs qu'est le music-hall.

Catherine Robert

Le Cabaret des hommes perdus, de Christian Siméon ; mise en scène de Jean-Luc Revol. Du 7 septembre au 22 octobre 2006 à 21h ; le dimanche à 15h30 ; relâche les lundis et dimanche 10 septembre. Théâtre du Rond-Point, 2bis, avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris. Réservations au 01 44 95 98 21.

CRITIQUE

Signalétique

Chers amis, seules sont annotées par le sigle défini ci-contre les pièces auxquelles nous avons assisté. Mais pour que votre panorama du mois soit plus complet, nous ajoutons aussi des chroniques, portraits, entretiens, articles sur des manifestations que nous n'avons pas encore vues mais qui nous paraissent intéressantes.

ODEON
THEATRE DE L'EUROPE



Théâtre de l'Odéon

28 sept. > 2 déc. 06

Quartett

création
de Heiner Müller
traduction Jean Jourdeuil et Béatrice Perregaux
mise en scène, scénographie, lumières Robert Wilson
musique originale Michael Galasso
costumes Frida Parmeggiani

avec Isabelle Huppert, Ariel Garcia Valdés
et Rachel Eberhart, Philippe Lohembre, Benoît Maréchal

AIR FRANCE Le Monde Intégr



Ateliers Berthier

5 > 28 oct. 06

Baal

création
de Bert Brecht
traduction Eloi Recoing
mise en scène Sylvain Creuzevault - Cie d'ores et déjà

avec Samuel Achache, Mathieu Boccaren, Raphaële Bouchard, Eric Charon, Sylvain Creuzevault, Pierre Devérines, Louis Garrel, David Georgelin, Michèle Goddet, Lionel Gonzalez, Arthur Igual, Lise Maussion, Damien Mongin, Amandine Pudlo, Olivier Rabourdin, Julien Tiphaine

Le Monde Intégr

Odéon-Théâtre de l'Europe

Théâtre de l'Odéon : Place de l'Odéon Paris 6^e - Métro Odéon, RER Luxembourg
Ateliers Berthier : 20m après le 8 Bd Berthier Paris 17^e - Métro et RER Porte de Clichy

01 44 85 40 40 • theatre-odeon.fr • theatreonline.fr • FNAC et Agences

Ilka Schönbein, marionnettiste Les incarnations inattendues de la femme marionnette

De création en création, *Métamorphoses, Métamorphoses des métamorphoses, Le Roi Grenouille I-II-III, Voyage d'Hiver*, la marionnettiste allemande, Ilka Schönbein, manipulatrice d'objets et de masques, ne cesse de solliciter les trésors cachés de l'imaginaire. Grâce à l'invention de scènes fortes et fugitives, subtiles et douloureuses, l'actrice fait l'éloge des capacités inépuisables du geste artistique. *Chair de ma chair*, son nouveau spectacle inspiré de l'œuvre de la roumaine Aglaja Veteranyi, libère les confidences d'une voix intérieure tapie depuis l'enfance.

Comment a vu le jour le spectacle *Chair de ma chair* ?

Ilka Schönbein : J'ai eu l'idée de travailler quelques scènes pour tout public, à partir de la lecture de contes de fées. Puis, j'ai croisé sur mon chemin *Pourquoi l'enfant cuisait dans la Polenta*, un texte incontournable de l'écrivaine roumaine de langue allemande, Aglaja Veteranyi, qui s'est suicidée. *Pourquoi l'enfant cuisait dans la Polenta* est un premier roman qui a connu un vif succès en Allemagne, un récit mémoire d'une enfant de cirque qui évoque les rapports de la mère et de l'enfant, la douleur de la perte, la solitude, la frénésie, l'adversité, le nomadisme, le déracinement.

La question est de savoir comment la fillette a grandi dans cet univers.

I. S. : Les parents d'Aglaja Veteranyi ont fui la Roumanie en tournant leurs spectacles dans toute l'Europe. Elle écrit sa vie à la première personne, et parle d'elle à travers la voix d'une petite fille. Cette vie qu'elle a connue n'a jamais été agréable, elle use pourtant d'un humour noir ravageur. Si jamais subsistait une vision romanti-

que du cirque, celle-ci a été anéantie par le récit de cette enfant de la balle. Une vie nomade d'errance dans une famille brisée qui ne pouvait provoquer que du malheur. C'est l'histoire d'une fillette qui n'a pas eu le droit d'être une enfant, dévolue à l'art du cirque. À treize ans, elle faisait des variétés avec des numéros sensuels, ce qu'on appelle une enfance vendue.

Entend-on la parole de cette narratrice enfant ?

I. S. : L'actrice Nathalie Pagnac est présente avec moi sur le plateau ; c'est en quelque sorte la traductrice, et elle est intégrée au spectacle, en tant que personnage. Le texte recèle des images physiques fortes que j'ai tenté d'exprimer à travers mon corps dans le malaise pressenti du personnage féminin. J'interprète la petite fille, et ma collaboratrice joue le rôle de l'ange, même si elle a plusieurs facettes, comme la Madame Royal du cirque.

Quelle est la situation initiale ?

I. S. : L'enfant, constatant qu'on est en ce monde

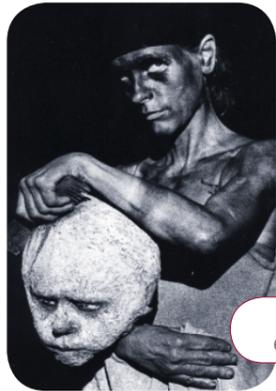


Photo : Marinette Delarue

I. S. : J'essaie de transformer le mal-être et la dureté d'une scène en une danse. Le spectacle, à la manière de l'écriture légère de Aglaja Veteranyi, oscille entre scènes dures et humour, dans un jeu tendu entre la gravité et le sourire. Le titre *Chair de ma chair* fait référence à la relation mère et fille. La mère, une artiste suspendue au chapiteau du cirque par les cheveux, avait l'habitude de jongler. La petite a grandi avec

« Les marionnettes sont un support et un relais dans l'expression de soi. »

beaucoup plus longtemps mort que vivant, pense que le bonheur est d'autant plus nécessaire pour ce temps infini de la mort. Mourir serait comme dormir, si ce n'est dans la terre. Mais il faut convaincre Dieu des raisons de sa préférence pour l'état de mort plutôt que pour celui de vie. Si l'on échoue dans la persuasion divine, le cerveau s'éteint, et l'on doit tout recommencer. Voilà pourquoi l'enfant cherche à convaincre Dieu qu'elle ne veut plus vivre ainsi.

Vous transcendez ces expériences de la douleur de façon poétique.

la peur au ventre, toutes les nuits. Une vision d'effroi même si elle est somptueuse : toute la vie de cette famille était finalement suspendue aux cheveux maternels. Les sentiments de l'enfant étaient partagés entre l'amour, la haine et la peur face à une mère dominante qui aurait voulu que sa fille lui ressemble. Sa mère ne lisait jamais...

Que diriez-vous de l'art de la marionnette ?

I. S. : Les marionnettes que je manipule simplement, les masques et les objets sont les éléments qui me donnent l'envie de créer. Les possibilités de la marionnette sont infinies : c'est un jeu entre

Chair de ma chair

La danse macabre des enfances mal-aimées.

CRITIQUE C'est à partir du récit mémoire d'une fille de cirque, *Pourquoi l'enfant cuisait dans la Polenta* de Aglaja Veteranyi, roumaine de langue allemande, que la marionnettiste Ilka Schönbein a créé le spectacle *Chair de ma chair*. Un rendez-vous artistique pointu dont le titre aurait pu être affectueux, qui se révèle être un hommage filial plutôt rude et à l'humour acide, à l'intention d'une mère faillible qui jamais n'a pu se pencher tendrement sur le berceau enfantin. La vision radicale de la fillette sur la culpabilité de l'univers familial est sans appel. Elle parle au nom des enfants mourant de faim et d'amour « abusés, négligés, abandonnés, rejetés, avortés... », contre leurs parents irresponsables, « fauves dangereux et démoniaques ». La partie était trop belle pour l'interprète expressionniste qu'est Ilka Schönbein, manipulatrice de marionnettes, de masques et d'objets, accompagnée sur le plateau par Nathalie Pagnac en Madame Royal. Et de jouer des accessoires, un foulard bleu pour la mer, du rouge pour des lèvres maquillées avec outrance, du noir blême pour les visions macabres d'un fantôme égaré aux dents gâtées ou d'un crâne ensanglanté par un peigne vengeur. C'est au chapiteau qu'est suspendue la chevelure maternelle à laquelle se raccroche désespérément la petite âme apeurée qui pense sans cesse à cette mort risquée, pour ne pas être prise par surprise.

Une diablesse avertie qui use et abuse de ses maléances avec brio

La manipulation « Schönbein » a le pouvoir magistral de déclencher dans l'horreur des images significatives, issues des cauchemars ou des mauvais songes. La naissance du nouveau-né dont le masque triste finit par se poser aux pieds de la mère, échoué dans cette tombe improvisée pour l'oubli. Une jambe humaine pliée jusqu'à la hanche et transpercée d'une canne, sert de prothèse à l'acrobate qui fait le grand écart sur la corde, avant la chute fatale. Jambes levées, jambes ouvertes, les mouvements impudiques heurtent la jeune fille. Le demi-masque facial,



utilisé pour les mensonges et les trahisons, esquisse le destin vulgaire de la mère titubante, jonglant la bouteille à la main. C'est au tour de la fille de présenter des numéros, patiner sur la glace, accroupie dans les recoins du malheur. Pour le cabaret, l'adolescente apprête sa nudité malgré elle, avec le sentiment d'être la proie d'une araignée de mer qui l'enserme quand elle danse derrière un parapluie troué. L'enfer, même au son de l'accordéon ou de l'orgue de barbarie, est bien de ce monde : « *Quand je serai grande, je serai une enfant* ». Elle rêve de deux hommes à elle pour combattre la solitude. Ilka Schönbein est une diablesse avertie qui use et abuse de ses maléances avec brio pour évoquer la misère existentielle, ses peines et ses chagrins. Un monde funeste et enchanteur malgré l'égrèment sordide des désillusions intimes d'une enfance brisée, au rythme sonore d'une machine à écrire pourvoyeuse de mots et heureusement, de survie.

Véronique Hotte

Chair de ma chair, mise en scène d'Ilka Schönbein, les 13, 14, 20, 21, 27 et 28 octobre 2006 à 20h30, les 15, 22, 29 octobre à 19h, et les 3, 4, 5 novembre à 20h30 au Grand Parquet 20 bis, rue du Département 75018 Paris Tél : 01 40 05 01 50 et communication@legrandparquet.net

soi et soi, une tension entre les facettes multiples que l'interprète contient en son for intérieur et qu'il peut exprimer dans la simultanéité. C'est un va-et-vient qu'un acteur peut aussi réussir dans les expressions du visage et du corps qu'il dépile, mais dans une moindre mesure. Parler avec un autre moi, c'est un geste que je réalise visuellement avec la marionnette, dans une image. Les marionnettes sont un support et un relais dans l'expression de soi. Les représentations varient : il faut veiller à la dynamique pour que le spectateur puisse souffler ou au contraire, enclencher une nouvelle énergie attentive. Au départ, nous formions, avec mon seul technicien, le théâtre Meschugge qui se produisait dans la rue puis, dans les théâtres. L'équipe a grandi...

C'est à une succession de scènes d'aveugle que vous conviez le public.

I. S. : *Chair de ma chair* ne consiste pas à raconter la biographie de l'auteur Aglaja Veteranyi. Le spectacle est une façon personnelle de faire avancer le dialogue avec mon enfant intérieur, cette petite fille d'avant qui est toujours en moi, qui s'est débrouillée pour se protéger... Ce qui reste en chacun, c'est finalement ce jeu d'échanges entre deux êtres. À chaque création, je me délivre un peu plus de ce travail

que je donne au public, qui à son tour va s'en saisir. Cet art est une planche ultime de salut qui s'est imposée à moi de manière évidente et absolue.

Propos recueillis par Véronique Hotte

Chair de ma chair, mise en scène d'Ilka Schönbein, les 13, 14, 20, 21, 27, 28 octobre 2006, les 3, 4 et 5 novembre à 20h30, et les 15, 22, 29 octobre à 19h au Grand Parquet, 20 bis rue du Département 75018 Paris. Tél. 01 40 05 01 50. Public adulte.

Et aussi...

Un Froid de Kronos, mise en scène de Mary Sharp et Ilka Schönbein, les 12, 19, 26 octobre et 2 novembre à 20h30, les 14, 21, 28 octobre, les 4 et 5 novembre à 17h, les 15, 22 et 29 octobre à 16h. À partir de 12 ans.
Le Loup et les sept chevreux, mise en scène Ilka Schönbein, les 3 novembre à 19h, les 4 et 5 novembre à 15h, le 6 novembre à 10h et 14h. À partir de 3 ans.
Mademoiselle, serveuse d'histoires et de poésies, de Bénédicte Holvoete, impromptu et petites formes avant et entre les spectacles.

Blanc

Les préparatifs psychologiques de deux sœurs face à la mort de leur mère.

CRITIQUE Sur le plateau, le profil d'une maison de guingois à la campagne, cernée par des herbes hautes et des fleurs champêtres, coquelicot compris, avec vue directe et zoom avant sur l'intérieur d'une cuisine dans laquelle deux jeunes femmes s'affairent tout en conversant. Quelques marches qui descendent, et c'est la porte fermée de la chambre de l'agonisante que nous ne verrons pas. Voilà comment, pour la création de *Blanc* d'Emmanuelle Marie, la comé-

Sur le mur qui ferme le jardin, défile l'image vidéo du pas de la girafe courant dans la savane et dont l'accouchement est réputé difficile. Un symbole animalier à rapprocher des humains, tous un peu girafons maladroits ici-bas.

Quelque chose de juste dans l'atmosphère un peu feuilleton télé

Et la naissance mène à la mort forcément, sans qu'on ne sache l'heure d'arrivée exacte. Reste à accompagner la mourante, ne serait-ce, comme le propose l'aînée, qu'en lui accordant quelques soins essentiels, « *tenir sa main pour toutes les choses que l'on ne peut pas dire qu'il est trop tard pour dire...* » Quand la douleur dans l'attention portée à la malade a été trop vive, chacune se livre un peu plus intimement à l'autre en consentant à avouer ses rêves, ses espoirs, loin du monde médiocre. Que ce soit le rappel onirique de l'expérience savourée de l'Orient Express pour l'aînée, ou le goût de « *la respiration des parfums du jardin dans la tombée de la nuit* » pour la cadette, toutes deux savent aimer, à leur façon. Le texte léger d'Emmanuelle Marie, même s'il se fait parfois excessivement minimal et laisse un peu le spectateur sur sa faim, dégage une vraie sensibilité à fleur de peau, comme les bouffées d'air régulières scandées par le violoncelle de Maëva Le Berre. Sur la scène de théâtre, se déploie un univers proche et quotidien, immédiatement identifiable, qui rassure le spectateur, familier de ces silhouettes adolescentes en jean et T-shirt couleur, adeptes du thé à deux et des religieuses au chocolat. Reconnaissons quelque chose de juste dans l'atmosphère un peu feuilleton télé pourtant, grâce à deux actrices authentiques, la douce et décidée Isabelle Carré (la cadette), et Léa Drucker (l'aînée), désabusée mais croqueuse de vie et de chocolat.

Véronique Hotte



Isabelle Carré et Léa Drucker, deux sœurs au chevet de leur mère.

dienne, la cinéaste et la metteuse en scène de théâtre, Zabou Breitman, a privilégié deux espaces - l'extérieur et l'intérieur, le jardin avec des draps blancs étendus sur un fil et la cuisine confinée à la cuisson du bœuf carottes. Une raison d'être spatiale pour les allées et venues des deux sœurs, l'aînée et la cadette. Comme une menace sourde, tombe l'heure sévère des bilans quand celle qui a donné la vie va disparaître. L'aînée, petite comédienne célibataire, est libre dans ses propos, impulsive et brave fille, cultivant le vide par peur de la perte. Quant à la cadette, mère d'un garçonnet, plus réfléchie et plus complexe, elle aspire à changer de vie, de maison, de jardin. Rien n'est simple pour les sœurs, le père est absent, et il est difficile de faire le deuil de sa mère quand on l'a sue malheureuse. Impossible de répertorier « *toutes ces vies qu'on n'a pas prises, pas vécues...* »

Blanc, d'Emmanuelle Marie, mise en scène de Zabou Breitman, du mardi au samedi à 21h, à 18h aussi le samedi, dimanche à 15h au Théâtre de la Madeleine 19, rue de Surène 75008 Paris. Tél. 01 42 65 07 09/ 08 92 68 36 22 et www.theatremadeleine.com

iphigénie à aulis
euripide

iphigénie
racine

mises en scène christian esnay
en alternance du 4 au 28 octobre
intégrales le samedi à 18 h
théâtre de gennevilliers
centre dramatique national
01 41 32 26 26

© belhamy



BÉRÉNICE

THÉÂTRE
NANTERRE-AMANDIERS
01 46 14 70 00

CRÉATION

DU 13 SEPTEMBRE
AU 19 NOVEMBRE
2006

TEXTE
JEAN RACINE
MISE EN SCÈNE
JEAN-LOUIS MARTINELLI

AVEC
PATRICK CATALIFO
MARIE-SOPHIE FERDANE
ZAKARIYA GOURAM
HAMMOU GRAÏA
MOUNIR MARGOUM
LUC MARTIN MEYER
MARTINE VANDEVILLE



WWW.NANTERRE-AMANDIERS.COM

THÉÂTRE
NANTERRE-AMANDIERS
01 46 14 70 00

CRÉATION

DU 11 AU 22 OCTOBRE
2006

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
AHMED MADANI

AVEC
LAURENCE BEAUMARCHAIS
ANNE-LAURE BRASEY
MOUNIR HAMZA HAMADA
VALÉRIE LIENGME
DOMINIQUE MAGLOIRE
JOAN MOMPART
COLIN OFFORD
OLIVIER PÉRIAT
CHRISTINE POUQUET
HAINGOMALALA RATSIMBAZAFY
FELA KARLYNAH RAZAFIARISON



WWW.NANTERRE-AMANDIERS.COM

DESIGN LABOMATIC, PARIS.

L'IMPROBABLE

VÉRITÉ DU MONDE

THÉÂTRE JEAN-VILAR VITRY 06-07

19 septembre
LA CONFIDENCE DES OISEAUX CHORÉGRAPHIE LUC PETTON

1^{er} octobre
LA CARMENCITA GEORGES BIZET / LES JEUNES VOIX DU RHIN

5 octobre FESTIVAL DE MARNE
THIÉFAINE 1^{ère} PARTIE AGNÈS BIHL

8 octobre FESTIVAL DE MARNE à partir de 6 ans
NOCES-BAYNA FAWZY AL-AIEDY

17 octobre
HOPKINSON SMITH LUTH

22 octobre
NOUVELLES CHORÉGRAPHIE PATRICK LE DOARÉ

10 et 11 novembre OPÉRA / CRÉATION
LA VITA HUMANA MARAZZOLI / LE POÈME HARMONIQUE

14 novembre
INTERVALLE CHORÉGRAPHIE PACO DÉCINA

24, 25 et 26 novembre CRÉATION à partir de 10 ans
EN ATTENDANT GODOT BECKETT / CHÉNEAUX

3 décembre
LES CORPS ÉTRANGERS CHORÉGRAPHIE KADER ATTOU / CIE ACCORRAP

8, 9 et 10 décembre
L'AVARE MOLIÈRE / GAUTRE

17 décembre à partir de 6 ans
PLANÈTE POÉSIE FONFRÉDÉ ET BECKER

20 décembre
GRAND CORPS MALADE SLAM

28 janvier
MAY B CHORÉGRAPHIE MAGUY MARIN

31 janvier à partir de 10 ans
LE CHANT DES BALLE JONGLAGE ET LUTH

4 février FESTIVAL SONS D'HIVER
JOHN COLTRANE / HOMMAGE EGLISE SAINT-JOHN COLTRANE

10 février
JULIETTE GRÉCO

14 février à partir de 3 ans
SOULIERS DE SABLE SUZANNE LEBEAU / THÉÂTRE DU CARROUSEL

10 et 11 mars BIENNALE DE DANSE DU VAL-DE-MARNE CRÉATION
SHAGGA, COMMENT SE MENT SOLOS DE HÉLÈNE CATHALA, FABRICE RAMALINGOM

28, 29, 30 et 31 mars, 1^{er} avril CRÉATION
COULEURS DE FEMMES SHAHRYARI / RÉSIDENCE D'AUTEUR 2005>2008

4 avril BIENNALE DE DANSE
INCARNAT CHORÉGRAPHIE LIA RODRIGUES

5 avril à partir de 3 ans
ON DEVINE LA MER TOUT PRÈS PHILIPPE MION / ENSEMBLE JUSTINIANA

24 avril SCÈNE OUVERTE à partir de 6 ans
LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN - COUP D'ENVOI BRECHT / LONCIN

27 avril
URGENCE PÉPITO MATÉO

5 mai
SIZWE BANZI EST MORT PETER BROOK / AVIGNON 2006

9 et 13 mai CRÉATION à partir de 3 ans
QU'A-T-ON FAIT DES FÉES ? MONSIEUR CAMION ET CIE

15 mai
MATTHIEU VERMEULEN

22 mai
VIDE ACCORDÉ CIE RETOURAMONT

26 mai
YVES LECOQ

3 juin
BARTÓK, STRAVINSKI, BERIO ORCHESTRE NATIONAL D'ILE-DE-FRANCE

fin juin SCÈNE OUVERTE
LE SOULIER DE SATIN - RÉPÉTITIONS CLAUDEL / FISBACH / AVIGNON 2007

THÉÂTRE JEAN-VILAR DE VITRY 01 55 53 10 60
 THÉÂTRE MUNICIPAL CONVENTIONNÉ PAR LE CONSEIL RÉGIONAL D'ILE-DE-FRANCE ET SOUTENU PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL DU VAL-DE-MARNE

6 / Théâtre / Critiques

Cinq dramaticules

Les désastres d'une vie tapis dans les rayons poussiéreux de la mémoire.

CRITIQUE Les cinq pièces courtes de Beckett – *Cette fois, Solo, L'Impromptu d'Ohio, Fragment de théâtre II* et *Quoi où* – coexistent, le temps de la représentation, dans la vision fantomale de Jean Dautremay. Elles ont en commun la particularité étrange de mettre en scène des personnages âgés au visage blême, longs cheveux et long manteau gris, aussi semblables que possible dans leur tristesse un peu avachie, comme l'exige *Quoi où* qui va même jusqu'à accueillir une voix dans un haut-parleur sur pied. À la façon d'un songe dans lequel de vieux trolls scandinaves se méfiant du soleil et préférant l'obscurité, installés dans un feuillage d'arbres et de branches, liraient leur partition au moyen d'une petite lumière individuelle. Pour un rendez-vous avec la parole économe mi-figue mi-raisin de Beckett, à travers des présences humaines insolites à peine charmées, dont la loquacité est décidément peu complaisante. Ce sont pour *Cette fois*, un corps et une voix qu'accompagnent des voix enregistrées (Michel Robin). Ou bien deux personnages dont l'un lit à haute voix, le lecteur (Pierre Vial) installé face à l'entendeur (Michel Robin) dans *L'Impromptu d'Ohio*. Avec bien sûr, un seul locuteur forcément pour le récitant de *Solo* (Jean-Baptiste Malartre).

Un pêle-mêle ordonné de souvenirs lugubres

De son côté, *Fragment de théâtre II* impose deux autres figures similaires assises à leur table, Morvan et Bertrand (Alain Lenglet et Jean-Baptiste Malartre) dans un échange verbal allégre tandis qu'un troisième (Pierre Vial) reste silencieux, debout et le dos tourné. Le décalage identitaire et ludique, prôné entre soi et soi, ou soi et les autres, dans un tutoiement infini qui jamais ne se tait, est la griffe même de l'écriture beckettienne ressassant d'après pensées affligées. Ainsi, le regret obsessionnel d'avoir pu être et d'être encore au monde : « sa naissance fut sa perte. Rictus de macchabée depuis ». Avec d'autre part, la douleur, le temps passant, de perdre ses proches : « Est-ce que ta

mère ah tais-toi tous liquidés belle lurette tous poussières toute la tribu toi le dernier... ». Seul est sauvegardé le trésor existentiel de la mémoire en guise de matériau d'exploration méditative et de philosophie de vie. C'est un pêle-mêle ordonné de souvenirs lugubres de funérailles et de fosse tombale sous la pluie d'hiver. Ou bien des traces éphémères d'instant de tendresse sous la lumière de l'été rural et de ses blés mûrs, quand on se regarde à peine, « simplement là ensemble sur la pierre au soleil dos au petit bois... ». Mais il faut quitter ses attaches pour être domicile dans des lieux étrangers où ne subsiste nulle trace de



Photo : Cosimo Mirco Magliocco

partage. Dans l'intention de moins souffrir, fuir ce à quoi l'on tient, en errant dans les rues anonymes, les musées ou les bibliothèques. Une danse de spectres un peu trop morifère, quand elle est ainsi prisonnière, prise au pied de la lettre.

Véronique Hotte

Cinq dramaticules : Cette fois, Solo, L'Impromptu d'Ohio, Fragment de théâtre II, de Samuel Beckett, mise en scène de Jean Dautremay, jusqu'au 5 novembre 2006 au Studio-Théâtre Galerie du Carrousel du Louvre 99, rue de Rivoli 75001 Paris Tél. 01 44 58 98 58. Avec le Festival Paris-Beckett.

Les Histrions

Marion Aubert et sa bande d'Histrions, dirigés par Richard Mitou, réinventent à vue la grande épopée du monde, des origines jusqu'en 2076. De la verve et du talent certes, mais...

CRITIQUE Elle a de l'imagination, Marion Aubert ! Une vraie faiseuse d'histoires. En pagaille même, et c'est rien de le dire. Avec elle, le verbe déborde de partout, s'emballe et part en gogaillies les poches trouées. A peine une harangue engloutie et deux ou trois monologues avalés cul sec, que le garnement s'échappe ailleurs : il a enfourché une rime dépenaillée pour changer de sujet, qu'il lâche illico pour glisser sur une assonance, rebondir par association d'idées et convoler fougueusement avec une planteuseuse chimère. Les mots, pour peu qu'on les chatouille au ventre, aussitôt gloussent et fanfaronnent, minaudent mais finissent par céder. De quoi parlent-ils, au fait ? De la grande épopée de l'humanité, depuis le big-bang jusqu'en 2076. Et oui, Mesdames et messieurs ! La jeune auteure touille joyeusement la fable des origines dans la marmite glougloutante du langage, mélangeant le soleil et les étoiles, Dieu et les épouvantails, sornettes et balivernes, petits maux et grands malheurs, le tout nappé de poésie naïve, de trivialité enfantine et de rouerie revendiquée. Tout un monde peut sortir de la panse ventrue du langage. Sauf, qu'ici,

la glose se dégonfle très vite et sonne creux. La langue a beau s'empierrer de mots, broder à qui mieux-mieux des aventures et n'en plus finir, rafistoler l'univers à coups de si et mettre tous les possibles en liberté conditionnelle, elle se cogne aux clichés et titube à force d'overdose.

Théâtre populaire ?

Une morsure au mollet du « petit ministre de l'intérieur des jupes à lunettes », un soufflet au « petit économe en culottes courtes », quelques taloches contre l'antisémitisme... et surtout l'attaque en règle des sérieux grincheux et autre « *Vieille dame du premier rang* », spectatrice acariâtre, bourgeoise étriquée, évidemment mal baisée. Car les Histrions nous parlent aussi et avant tout de théâtre. Ils rêvent de renouer l'idylle des tréteaux, ils ont la nostalgie d'un art populaire qui bricole sa magie à vue, avec trois bouts de ficelles, un trombone et une grosse caisse. Ils ne manquent pas de talents d'ailleurs, se donnent généreusement, multiplient les adresses directes au public. Excellents comédiens, ils ont l'allant d'une bande de joyeux lurons, complices depuis le Conservatoire pour beaucoup, et cèdent sans

en tournée

Le viol de Lucrece

Théâtre / 7

Marie-Louise Bischofberger puise dans la beauté du poème shakespearien et compose une saisissante partition théâtrale sur les outrages portés aux femmes. Une avancée pleine de souffle faisant s'enchevêtrer récits, lectures et mises en perspectives dramatiques.

CRITIQUE « Non, non », proclame-t-elle au moment de se frapper d'un coup de poignard meurtrier, « que nulle dame de l'avenir ne puisse s'excuser en s'autorisant de moi ». La belle et chaste romaine expire en femme meurtrie et maculée, en épouse soucieuse de laver, de son sang corrompu, l'opprobre que les pulsions sexuelles d'un prince despotique viennent de porter sur sa maison. Ce « Non, non » proféré comme une offrande votive est à mille lieues d'un quelconque pouvoir d'autodétermination ou d'indépendance. Victime emblématique d'une société patriarcale au sein de laquelle toutes ses semblables restent enchaînées à l'honneur des hommes auxquelles elles sont inféodées, Lucrece se sacrifie, attestant ainsi de sa sujétion. Cette fin en forme de renoncement, Marie-Louise Bischofberger la regrette : « *J'aurais souhaité qu'elle vive comme certaines femmes d'aujourd'hui, qui ont trouvé, à travers leur courageuse rébellion, une nouvelle vie* ». Cette référence au temps présent et à la condition féminine imprègne, de bout en bout, ce *Viol de Lucrece*

vibrant, conçu comme une subtile alliance de jeu et de procédés narratifs, d'intensité et de retenue, de sensations et de réflexions, d'images en mouvements et de points de fixité dramatique.

Pénétrantes convergences

Tout, dans cette remarquable mise en scène, concourt à porter haut et loin les voix de Rachida Brakni et Pascal Bongard. Les deux interprètes, naviguant entre les strophes de Shakespeare et la mise en abyme de la tragédie relatée, avancent à travers le temps d'une représentation soumise à une savante fluidité. Lenteur, élan, progression, suspension... Un ballet précis de gestes et de déplacements confère à leur présence une forme de pureté, d'évidence. Comme si les multiples perspectives que révèle l'incessante confrontation entre présent et passé respiraient naturellement en eux, tirant partie de l'ampleur et de la densité avec lesquelles les comédiens façonnent leur performance. Toutes les lignes de fuite de ce spectacle convergent ainsi vers un même et unique faisceau de résonances entremêlées. Car, au-delà de la beauté du texte qu'elle a choisi d'investir, Marie-Louise Bischofberger porte un regard engagé sur la souffrance et la tyrannie à laquelle les femmes sont, encore aujourd'hui, confrontées. Cette atemporalité et cette violence, la metteuse en scène les caractérise sans complaisance, sans désir de choquer, sans se laisser aller à des images gratuitement accrocheuses. Ce faisant, elle donne naissance à une œuvre citoyenne, un théâtre du sens et de l'exigence artistique.

Manuel Pliolat Soleymat



Un poème polyphonique aux résonances atemporelles.

Le viol de Lucrece, de William Shakespeare ; adaptation et mise en scène de Marie-Louise Bischofberger ; d'après la traduction d'Yves Bonnefoy à l'Avant-Seine-Théâtre de Colombes le 12 octobre à 20h30. Réservations 01 56 05 00 76 et www.lavant-seine.com



L'ivresse du jeu, l'humour, la joie du plateau, la jeunesse, l'inventivité libertaire de la scène galvanisée par Richard Mitou.

complexe aux fantasmes régressifs, n'hésitant pas à se rallier pour une partouze géante, au cri de « à poil la vioque, montre-nous tes fesses ! ». Remarquons que les deux représentants en titre du public sont « *L'enfant* » et « *La Vieille* »...

Restent l'ivresse du jeu, l'humour, la joie du plateau, la jeunesse, l'inventivité libertaire de la scène galvanisée par Richard Mitou. De belles qualités. N'empêche. On finit par s'interroger sur cette vision du « théâtre populaire », qui s'accoutre en costumes de bateleurs de foire comme au temps de grand-papa et ne regarde que lui-même. Mais Marion Aubert, dans la foulée, fait elle-même sa critique. « Bon. C'est long ce spectacle. Je m'ennuie », dit la vioque (toujours la même). Oh, mais que va-t-elle imaginer !

Gwénola David

Les Histrions (détails), de Marion Aubert, mise en scène de Richard Mitou, dans le cadre du Festival d'Automne, du 6 au 28 octobre 2006, à 20h00, sauf le mardi 19h00, relâche lundi et dimanche, sauf le 8 octobre à 15h00, au Théâtre National de la Colline, 15 rue Malte-Brun 75020 Paris. Rens. 01 44 62 52 52 et www.colline.fr. Durée : 3h. Le texte est publié aux éditions Actes Sud-Papiers.

théâtre MC93 bobigny

saison 06/07

DANSE
Wola Baba
 avec Back to hip hop, France
 Via Kallehong Pantsula, Gumboot and Tap Dancers, Afrique du Sud
 du 13 au 15 octobre 2006

THÉÂTRE
Face à la mère
 écrit, mis en scène et interprété par Jean-René Lemoine
 du 6 novembre au 10 décembre 2006

La tour de la Défense
 de Copi
 mise en scène Marcial Di Fonzo Bo
 avec Jean-François Auguste, Marcial Di Fonzo Bo, Marina Foïs, Mickaël Gaspar, Pierre Maillet, Clément Sibony
 du 7 au 17 décembre 2006

www.mc93.com / 01 41 60 72 72

MC93 Bobigny 1, bd Lénine 93000 Bobigny
 Métro : Bobigny Pablo-Picasso

Espace
Lino Ventura
Garges-lès-Gonesse

THÉÂTRE
MACBETT
d'Eugène Ionesco

Shakespeare fait parfois peur, Ionesco fait souvent rire, le mélange des deux, secoué par la jeune Compagnie des Dramaticules, est explosif...

Festival Théâtral du Val d'Oise

Samedi
21 octobre
20h30

Espace Lino Ventura
Av. du Général de Gaulle
Garges-lès-Gonesse
RER D (10 mn de la gare du Nord)
Tél. 01 34 45 29 50

8 / Théâtre / Critiques Adultères

Ou le couple vu par Woody Allen. Evidemment névrosé et délirant. La mise en scène de Benoît Lavigne n'évite pas tous les pièges du trio vaudevillesque.

CRITIQUE C'est presque un rituel, un de ces rendez-vous buissonniers qui rythment les saisons... Chaque année, on retrouve Woody à l'automne pour la sortie de son nouveau film. On en oublierait presque que, depuis ses premiers pas sur la scène du Duplex de Greenwich Village en 1961, le plus new-yorkais des cinéastes fuge de temps à autre pour retrouver les planches et qu'il a souvent puisé chez Shakespeare, Ibsen, Strindberg ou Tchekhov pour ses scénarios... Surprise donc. Il fait sa rentrée parisienne avec trois pièces de théâtre à l'affiche, qui triturent joyeusement un de ses thèmes de prédilection : le couple ou plutôt ses affres névrotiques et ses inénarrables turpitudes. *Central Park Ouest* est sans doute la plus classiquement « allenienne ». Ecrite en 1995, elle donne directement sur l'intimité de la bourgeoisie intello-snob de Manhattan. Vue imprenable sur Central Park et sur les escarmouches entre une psychanalyste brillantissime et castratrice - intellectuellement, s'entend, sa meilleure amie (qui la cocufie), son avocat de mari, queutard ambitieux, le mari de l'amie en question, écrivain raté, et... etc. Dans cette variation sur le vaudevillesque trio « la femme, le mari et l'amant », Woody Allen maîtrise en virtuose l'humour vache et la réplique subtilement référencée. Il croque avec appétit son petit monde. De retournements en coups



Photo: Emmanuel Robert

de théâtre, ce jeu de massacre amoureux dézingue à tout va. Sans sommation. Et fait mouche. Conclusion : « *Il ne faut jamais baisser avec un juriste, il te coince toujours sur le vocabulaire* ». Imparable.

« *Je ne suis pas perspicace... simplement psychanalyste* »

Riverside Drive et *Old Saybrook*, créées dans une mise en scène de l'auteur à New-York en 2003, explorent une autre veine. La première campe une rencontre nocturne sur les rives de l'Hudson entre un clodo céleste, branché en direct sur les ondes extraterrestres, et un écrivain-scénariste, qui voudrait bien rompre avec sa maîtresse. Avec un redoutable sens de l'intrigue, Woody Allen laisse filer son imaginaire délirant, habité d'angoisses drolatiques et d'inquiétantes visions. Peut-être même quitte-t-il les quais brumeux du réel pour se glisser dans les replis d'un cerveau d'artiste en pleine crise de paranoïa créative ? Il aurait fallu que la mise en scène de Benoît Lavigne lâche la bride du réalisme et du premier degré, au lieu de tirer vers le grotesque et le boulevard. Tout comme pour *Old Saybrook* d'ailleurs, qui brode à gros points sur une trame pirandellienne une fumeuse réflexion sur le théâ-

tre et la vie. Moins habiles et incisifs, les dialogues sont un peu à la peine. Même le talent de Pascale Arbillot, Valérie Karsenti et Eglantine Rembauville, excellentes dans les trois pièces, n'y fait rien. Quant à Xavier Gallais, coqueluche « moliérisé » pour son remarquable Zucco en 2004, il cabotine en roue libre. Il oublie que les personnages de Woody Allen ne sont pas de risibles benêts, encore moins des illuminés déchirés, mais des empotés complexés, des loosers sympathiques, des névrosés égocentriques... des êtres attachants. Ne serait-ce parce que, comme au cinéma, l'auteur s'est toujours projeté dans ces seconds rôles... ça s'appelle l'humour. Décidément, on préfère Woody à l'écran !

Gwénola David

Adultères, trois pièces de Woody Allen, mise en scène de Benoît Lavigne : *Riverside Drive*, à 19h, sauf le dimanche à 15h, relâche le lundi, Central Park West puis Old Saybrook, à 21h, sauf 16h le samedi et 18h le dimanche, relâche le lundi, au théâtre de l'Atelier 1, place Charles Dullin, 75018 Paris. Rens. 01 46 06 49 24. Textes publiés aux éditions 10/18.

Le Révizor

Efficacité burlesque, habileté scénographique, entrain métronomique... le metteur en scène Christophe Rauck fait feu de tout bois pour divertir le plus grand nombre. Une version comédie musicale du *Révizor* qui s'autorise l'effet de trop.

CRITIQUE À la base du qui-proquo autour duquel se déploie la tragi-comédie de Gogol : des travers et des penchants très humains. D'une part, les craintes et les ambitions d'une communauté de notables provinciaux corrompus et serviles. D'autre part, l'opportunisme malicieux d'un jeune coureur de chemins sans le sou. Et si la mécanique de l'illusion se met en branle, si toutes ces personnalités locales en viennent à se persuader que le modeste Kheistakov est bien le puissant Révizor, un haut fonctionnaire mandaté par le gouvernement pour inspecter ses districts, c'est sans doute

que le Bourgmestre, le Directeur des Postes, la Juge ou le Directeur des Œuvres Curatives se sont depuis longtemps claquemurés dans l'angoisse d'une telle visite. Le jeune homme en profite. Il plie à tous ses caprices cette société anxieuse et fragilisée, se saoulant et s'empifrant à ses frais, lui empruntant à tour de bras des sommes qu'il ne remboursera pas. En convoquant tous ces personnages à l'endroit de leurs attitudes les plus cocasses, de leur démesure vaudevillesque, Christophe Rauck a fait le pari du foisonnement et de la libéralité. Cascades de mimes et de bouffonneries, ballets d'entrées et de sorties, de traversées de plateau, ►►►



Photo: François Rogel

Derrière la farce survoltée, les ombres souterraines.

Ruy Blas

de Victor Hugo | mise en scène William Mesguich

avec Aude Biren | Mathieu Cruciani | Chris Eglhoff | Benjamin Julia Marie Mengès | William Mesguich | Charlotte Papon | Sébastien Rajon Benjamin Tholozan

assistante à la mise en scène Charlotte Escamez | scénographie Samuel Bligny lumières Arnaud Jung | création sonore Jacques Cassard | costumes Alice Touvet coproduction Théâtre de l'Étreinte | Théâtre Georges Simenon-Ville de Rosny-sous-Bois La Scène Watteau

La Scène Watteau | Place du Théâtre | Nogent-sur-Marne à côté de la station RER E Nogent-Le Perreux

locations 01 48 72 94 94 | www.scenewatteau.fr fnac billetterie 08 92 68 36 22 (0,34 €/min) www.fnac.com



Quartett

CRITIQUE La guerre des sexes selon Heiner Müller, qui visite à sa façon *Les Liaisons dangereuses* de Laclot, en une vingtaine de pages tranchantes, est une folie verbale, acérée et concentrée comme un poison, comme si le verbe culminait jusqu'à vouloir supprimer l'espace et le temps. Pourtant, ici Merteuil et Valmont sont deux survivants de la troisième guerre mondiale, la didascalie liminaire le rappelle ; deux humains cependant malgré le fantasme d'un bonheur animal. « *Nous devrions faire jouer nos rôles par des tigres* », suggère Valmont. Madame de Tourvel se retrouve au cœur des manipulations

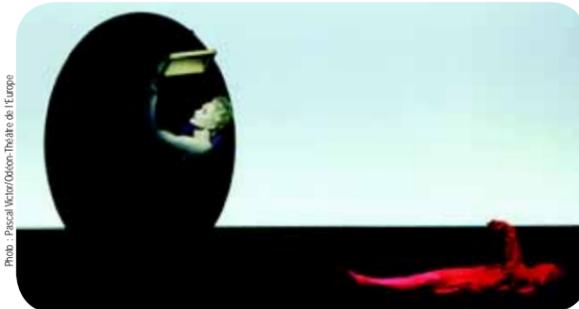


Photo: Pascal Victor/Odeon-Théâtre de l'Odéon

Isabelle Huppert, Merteuil distillant une composition d'une précision inouïe.

conquérantes et cruelles, jusqu'à épuisement du masque. « *Mourir au pluriel* »... et si seuls. Plus de dix ans après, Robert Wilson recrée *Quartett* avec Ariel Garcia Valdès et Isabelle Huppert. Deux monstres de scène. Lui chaud, rouge fauve, avec son timbre de voix profond. Elle froide, distillant une composition d'une précision inouïe.

Clown beckettien

Le metteur en scène propose comme à son habitude une adaptation globale de l'œuvre, qui ne relègue certes pas le texte au second plan, mais l'intègre à une représentation formelle où les lumières, la scénographie, les costumes, le moindre geste, déplacement ou profération sonore se retrouvent sur un pied d'égalité, et interagissent avec une exactitude millimétrée. « *Je ne parle jamais d'interprétation. Mon travail est formel. (...) En 35 ou 38 ans de travail, je n'ai pas une seule fois dit à un comédien*

Théâtre / Critiques / 9

Isabelle Huppert et Ariel Garcia Valdès s'affrontent au sein d'une partition formelle ultra-précise mais trop éclatée.

ce qu'il devait penser en termes de texte, de sentiment, d'émotion. C'est le moyen pour moi d'explorer, de chercher, d'avoir d'autres idées. » dit le metteur en scène, prêt donc à investir l'espace en toute liberté ! Outre le couple fatal, trois personnages participent à la partition, un couple jeune, des corps dans l'espace comme de vives réminiscences, souvent en interaction directe avec l'ensemble. Un homme plus âgé semble représenter l'écrivain, clown beckettien métaphysique face à la frénésie des personnages prisonniers de leurs muscles et muqueuses. Car comment peut-on définir l'âme ? Lorsque se

lève le rideau de scène, ici une toile de Franz Wouters (1612-1659), un sujet mythologique à l'horizon lumineux, on retrouve l'univers wilsonien, toujours d'une élégance impeccablement fluide, parsemée de traits d'humour. La mise en scène expose la tension des corps, matérialise des coups de griffe, fait entendre la texture des voix dans de drastiques variations, répétant et ressassant des morceaux de phrases. Cette simultanéité d'outils, du plus spectaculaire au plus infime, si elle peut ouvrir l'imaginaire, peut aussi trop esthétiser, éclater et distancier le propos, et diluer au final sa radicalité.

Agnès Santi

Quartett, de Heiner Müller, mise en scène, scénographie, lumières Robert Wilson, du 28 septembre au 2 décembre à 20h, dimanche à 15h, au Théâtre de l'Odéon, 75006 Paris. Tél. 01 44 85 40 40.

►►► profusion de chansonnettes (paroles de Rémi De Vos, musiques d'Arthur Besson), clin d'œil et références contemporaines... La représentation, réglée au millimètre, fait preuve d'une permanente vivacité, d'une ingénieuse agilité dans l'exploitation de l'espace scénique.

Un spectacle pléthorique et populaire

Sans aucun souci de dosage, de mesure ou de tempérance, le metteur en scène a ainsi élaboré un spectacle aux excès assumés dont le principal dessein semble être de gagner le public à la cause de son monde satirique et clownesque. A travers une suite d'effets appuyés qui n'hésitent pas à s'appesantir et se répéter, le burlesque impose immédiatement sa loi, marquant l'ensemble de la représentation de son efficacité. Au risque de s'engager parfois dans le un peu trop. Un peu trop de chansons venant illustrer l'intrigue et les états d'âme. Un peu trop d'agitation faisant ployer certaines scènes. Un peu trop d'insistance dans l'exploitation de quelques facéties... Comme si Christophe Rauck avait souhaité à tout prix remplir le temps et l'espace de la pièce. Comme s'il s'était atta-

ché à combattre le vide, le silence, l'immobilité. Ce faisant, il oublie de laisser respirer le théâtre, d'aménager des espaces de liberté au sein desquels les personnages pourraient se creuser en complexités et en ambivalences. Ainsi, une forme de lenteur manque. De lenteur ou de retenue, de distance, de disponibilité. Pourtant, les trois heures de ce spectacle filent sans peser, sans s'alanguir. S'appuyant sur la remarquable performance de Marc Chouppart, dans le rôle du Bourgmestre, elles proposent un plaisir entièrement contenu dans le temps de la représentation : celui d'une drôlerie en tous points décomplexée.

Manuel Pliat Soleymat

Le Révizor, de Nicolas Gogol ; traduction d'André Markowicz ; mise en scène de Christophe Rauck. Du 9 octobre au 5 novembre 2006. Le lundi, le mardi et le vendredi à 20h00, le jeudi à 19h00, le samedi et le dimanche à 17h00. Relâche le mercredi. Théâtre de la Cité Internationale, 17 bd Jourdan, 75014 Paris. Réservations au 01 43 13 50 50.

M A D E L E I N E

De EMMANUEL MARIE

BLANC

Mise en scène ZABOU BREITMAN
Avec ISABELLE CARRÉ & LÉA DRUCKER

Violoncelliste MAEVA LE BERRE

Décor JEAN-MARC STEHLE Lumière ANDRÉ DIOT
Son LUCIEN BALIBAR Vidéo PIERRE NOUVEL
Musique MAEVA LE BERRE et JOACHIM MAZEAU
Collaboratrice artistique à la mise en scène VALÉRIE NÈGRE
Coproduction THÉÂTRE DE LA MADELEINE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT MARTIN CABOTINES
Avec le soutien de la FONDATION JACQUES TOJA

THÉÂTRE DE LA MADELEINE

01 42 65 07 09 / 0 892 68 36 22
(0,34 € / min) www.fnac.com Magasins FNAC / Carrefour / Printemps / Son magasin & Agences
www.theatre-madeleine.com / 19 RUE DE SURENY 75008 PARIS METRO & PARKING MADELEINE

LE FIGARO L'ESPRESSO L'ART ET MANIÈRE

festival BOC Kott

fin de partie
Bernard Levy
La dernière bande/
Krapp's last tape
Xavier Marchand/
Henry Pillsbury
Le dépeupleur
Michel Didym

à l'athénée
28 sept > 9 déc
01 53 05 19 19
www.athenee-
theatre.com



10 / Théâtre / Critiques L'Éclésiaste

Jean O'Cottrell adapte et interprète *L'Éclésiaste - Qohélet*, une méditation adressée au public où le désespoir et la souffrance de l'homme sont transcendés par l'énergie de la vie.

CRITIQUE Lorsque résonne la voix de Kohélet dans le noir de la scène, puis qu'apparaît sa silhouette dans un long manteau élimé, on le découvre le plus nu et le plus vulnérable possible, être rampant, mendiant solitaire dépouillé de tout confort, de tout contentement, et de tout ce que le matériel peut offrir. S'il se lève péniblement, c'est pour nous parler, à nous public, pour nous faire partager sa méditation désenchantée sur l'existence, accompagné et soutenu par la partition aux rythmes variés et colorés du piano de Jean-Marie Sénia, qui lui fait face côté jardin. Des notes en continu, complices ou rebelles, planantes ou nerveuses, parfois presque plus fortes que sa voix. Le désespoir du sage prend forme ici avec énergie et vivacité. Jean O'Cottrell, qui a adapté le texte et l'interprète, connaît son immuable pertinence, et sait que les grands thèmes qu'il interroge concernent chaque être : le temps, la naissance et la mort, la création, le travail, le bonheur. « *Tout est fumée* », dit-il ; l'oubli et la mort attendent le sage comme le fou. Mais l'acteur trouve le ton juste pour que sa lamentation soit aussi loin du nihilisme que possible, et la présence d'un enfant à la fin dit à elle seule l'espoir que suscite le commencement d'une vie, espoir certes mêlé de peur devant l'inconséquence des hommes, devant l'injustice du monde, et de la mort.

dis le Vivant », clame-t-il. Qui est l'auteur du texte biblique ? C'est donc L'Éclésiaste, en hébreu Qohélet, mot qui apparaît dans le premier verset, et désigne celui qui prêche à la foule. La tradition juive attribue en général le livre au Roi Salomon, mais tandis que *Le Cantique des Cantiques* est une œuvre de jeunesse, *Qohélet* est



« Tout est fumée... » dit l'Éclésiaste.

décrit comme une œuvre de la maturité, lorsque la fin se profile et que l'expérience accumulée permet de contempler la vie avec sagesse. Et la sagesse est « *un gouffre sans fond* ». Malgré les contraintes, les aliénations, la solitude, le spectacle transcende le désespoir, en donnant surtout toute sa valeur au temps, de la jeunesse à la vieillesse.

Agnès Santi

La sagesse est « *un gouffre sans fond* »

L'incarnation du personnage, par la voix et le corps, permet ainsi de s'adresser véritablement aux hommes assis face à l'acteur - aux femmes aussi, même si elles sont cause d'amertume ! -, d'autant que la mise en scène de Philippe Adrien appuie l'interprétation de façon saisissante. La scène est un bel écrin obscur où le jeu des lumières s'affirme pas à pas, où les ombres révèlent la force de la foi en l'homme malgré tout. Car dans sa lecture du texte Jean O'Cottrell en appelle plus à la responsabilité de chacun qu'à la puissance divine. « *Dieu ? Moi je*

L'Éclésiaste, tout est fumée, adaptation Jean O'Cottrell, mise en scène Philippe Adrien, jusqu'au 15 octobre, du mardi au samedi à 21h, dimanche à 15h, au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, 75012 Paris. Tél. 01 43 28 36 36.

rencontre William Mesguich *Ruy Blas* : faire entendre la déchirure de l'âme

William Mesguich met en scène les affres existentielles d'un vers de terre amoureux d'une étoile, en choisissant d'explorer la violence à l'œuvre dans *Ruy Blas*, ce torrent romantique où bouillonnent les passions.

Par sa fougue, cette pièce correspond bien à l'esprit de votre compagnie.

William Mesguich : *Ruy Blas* fait partie du répertoire mondial et quand on est comédien, metteur en scène et amateur de belles œuvres, on a envie de s'en emparer. Depuis le cours de Pierre Debauche, qui l'avait montée à Agen, c'est une pièce qui me fait rêver. Si on suppose que certains textes ressemblent à certaines compagnies, il est vrai que la nôtre est davantage attirée par ce genre de texte : on y retrouve des rôles nombreux à la mesure d'une troupe, du travestissement, du théâtre dans le théâtre, de la fougue portée par une envie de partager, de faire vibrer et d'inventer, du bouillonnement, une dimension à la fois baroque, enthousiaste et généreuse.

Quel parti pris de mise en scène choisissez-vous ?

W.M. : Il ne me semble ni bon ni utile de dater la situation. Le temps de la fable, celui de l'écriture et celui de la mise en scène ne sont pas forcément identiques. En mélangeant les genres, j'ai décalé la pièce tout en lui demeurant très fidèle. C'est justement ce télescopage qui est intéressant dans le respect de la langue et du rythme de l'alexandrin et l'utilisation de moyens techniques plus modernes : le méliange et le décalage créent des effets de rupture qui permettent d'entendre différemment le texte. Je ne veux pas que les gens se disent « *ah, ils ont voulu faire moderne !* » : non, c'est seulement un angle de vue différent sur la pièce, une pierre nouvelle au grand édifice des mises en scène de ce texte.

Jackie

Judith Henry se glisse dans le costume de Jackie Kennedy, taillé au couteau par Elfriede Jelinek. Un peu trop large pour elle...

CRITIQUE Pas facile de se frotter à la langue d'Elfriede Jelinek... Pleine d'éclats tranchants, d'ironie acide, elle cisaille la chair des représentations et gratte au sang les normes patriarcales joliment dissimulées sous les visons soyeux du beau verbe. Béatifiée par un Nobel en 2004, la scandaleuse n'en continue pas moins à déloger violemment les tabous et les structures souterraines du pouvoir qui perpétuent l'oppression. Dans ses *Drames de princesses*, elle s'attaque à quelques figu-



Judith Henry, comédienne émouvante à la peau un peu tendre pour le rôle de Jackie Kennedy.

res célèbres épinglées en médaillons dans l'inconscient collectif et débusque l'incapacité de la femme à affirmer son existence dans un monde qui l'encarte dans des stéréotypes. La légendaire Jackie Kennedy offre ainsi la quatrième variation de cette série sur « *La Jeune Fille et la Mort* ». Sa Jackie syncope des éléments biographiques, des épisodes tragiques du clan Kennedy et des clichés volés de-ci de-là dans les magazines... le tout concaténé dans une écriture effrénée, rebelle, radicale, qui se déploie comme un virus. La robe Duchesse des élections, la prédestina-

tion au mariage orchestrée par maman, les drogues qui rendent « *sveltes, beaux et rapides* », Marilyn, les fausses-couches, les perruques, les débris de cervelle sur le tailleur Chanel rose, à Dallas, et puis les morts, et les vêtements, qui, heureusement tiennent leur rôle tout seul... Jackie déballe le désordre caché derrière l'icône tragique polie par le temps. Elle raconte comment se construit le mythe moderne de l'homme et de la femme de pouvoir, comment l'image, évidée, devient instrument de fascination et de domination des masses. Et outil de son propre malheur. Au point que son corps n'en finit pas de se dissoudre dans une vie illusoire pour n'être plus qu'un hologramme façonné par le jeu de miroirs des médias.

Une lucidité criblée de souffrance

Il faudrait un tempérament monstre pour chauffer un tel costume. Judith Henry, comédienne à la grâce ingénue, a la peau trop tendre pour ces crocs-là. Elle a beau durcir ses lèvres sous le venin des mots, saccager ses effigies de carton, elle est toute meurtrie, touchante mais trop sentimentale pour qu'on sente le cynisme mordant et la lucidité criblée de souffrance, pour qu'on entende la critique politique. Elle aplanie le texte et en oublie la musicalité de langue, comme si les phrases avait perdu leurs croches. Engoncée dans une robe de satin, blanche comme à l'aube du mariage, le cou étriqué par ses perles géantes, elle ressemble à une pauvre petite fille riche, atrocement seule dans son champ de fleurs mortuaires.

Gwénola David

Jackie, d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Marcel Bozonnet, jusqu'au 15 octobre 2006, à 20h30, le dimanche à 15h30, relâche les lundis, au Théâtre du Rond-Point 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris. Rens. 01 44 95 98 21 et www.theatredurondpoint.fr. Durée : 50 mn. *Drames de princesses* est publié aux éditions de L'Arche.



« Baroque et grotesque, je crois que cette pièce est surtout très violente. »

fond, épique, lyrique et cruel, dont les personnages sont au bord de la folie et dont les répliques s'abattent parfois comme un cri, avec un impact monumental et une haine exceptionnelle. C'est cette déchirure de l'âme et du corps que nous voulons faire entendre.

Propos recueillis par Catherine Robert

Ruy Blas, de Victor Hugo ; mise en scène de William Mesguich. Du 10 au 22 octobre 2006 à 20h30, sauf le dimanche 22 octobre à 15h. Relâche les 15 et 16 octobre.

La Scène Watteau, 1, place du Théâtre, Quartier de la Mairie, 94736 Nogent-sur-Marne. Réservations au 01 48 72 94 94. Le 17 novembre 2006 au Théâtre des Deux Rives à Charenton-le-Pont. Les 22 et 23 novembre 2006 au Théâtre de Pontarlier.

Le 24 novembre 2006 au Théâtre de Chelles. Du 18 janvier au 10 mars 2007 au Théâtre Moutetard à Paris.

Le 23 mars 2007 au Théâtre Georges-Simonon de Rosny-sous-Bois. Les 30 et 31 mars 2007 au Théâtre de Grasse.



www.theatredelacite.com

17 bd Jourd'ard 75014 PARIS

THÉÂTRE

DU LA CITE INTERNATIONALE 01 43 13 50 50

DU 9 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE 2006

LE RÉVIZOR

Nicolas Gogol mise en scène Christophe Rauck

traduction André Markowicz
Le *Révizor* est publié aux Éditions Actes Sud
paroles des chansons Rémi de Vos
musique des chansons Arthur Besson
scénographie Aurélie Thomas
costumes Coralie Sanvoisin
lumière Olivier Oudiau
vidéo Thomas Rothier
mouvement Claire Richard
voix Tania Pividiari
assistant mise en scène Martial Jacques
assistante décors Judith Dubois
assistante costumes Peggy Sturm
avec Emeline Bayart, Marc Chouppart, Amélie Denarié, Florent Fichot, Gilles Geenen, David Geselson, Jeanne Gagny, Martial Jacques, Alexis Jacquet, Jean-Charles Maricot, Nora Meurin, Juliette Plumecocq-Mech, Pierre-Henri Puente, Hélène Sir-Senior, Mahmoud Saïd, Marc Susini
musiciens Marc Barnaud, Arthur Besson

Si la puissance du rire est telle qu'on en a peur, alors il ne faut pas la gaspiller.
Nicolas Gogol

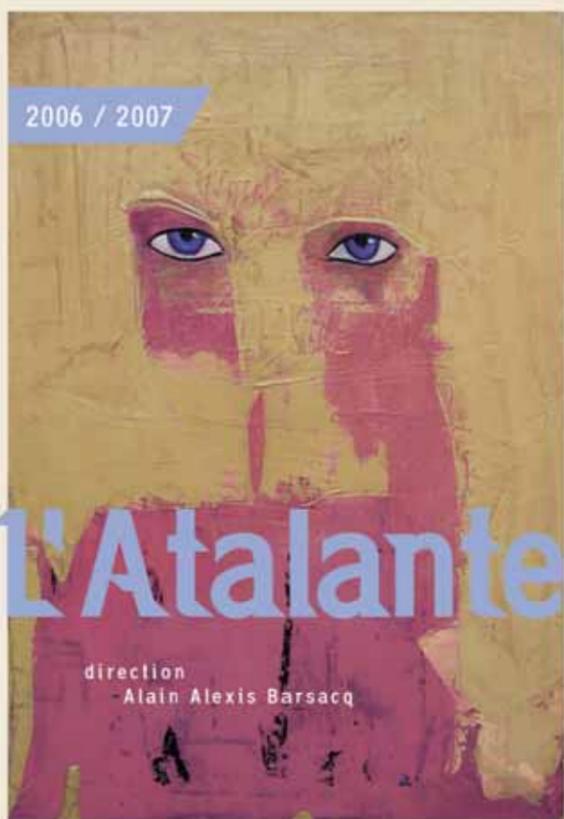
Caproductio : La Comédie de Reims, Centre Dramatique National, Compagnie Terrain-Vierge (Tire provisoire), Théâtre du Peuple - Maurice Pottelcher. Avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Lorraine, l'ADAM, de la SPROMA, de la Ville de Paris et du Théâtre de l'Union - Centre Dramatique National du Languedoc et avec la participation artistique de l'Académie Théâtrale de l'Union. Ce spectacle a été créé au Théâtre du Peuple - Maurice Pottelcher à Bussang le 13 juillet 2005.

• *Stago* : La Théâtre russe 20-21-22 octobre. Atelier de médiation André Markowicz et Christophe Rauck.
• *Rencontre sur le théâtre russe*, samedi 21 octobre 14h. Conférence de A. Markowicz.
• *Conférence* (jeu, vendredi 12 octobre, 18h. Avec Hervé Habart, psychologue et psychanalyste. Conférence interactive qui propose un point de vue psychanalytique sur le texte et sa mise en scène.

Tarifs : Le théâtre à prix matin, lundi tarif réduit pour tous : 12,50 €
Tarif jeune (- de 30 ans) cartes congés spectacles, demandeurs d'emploi : 12,50 €
Profitez des avantages de la carte Liberté-on-line : 50 € le carnet de 4 billets non-nominatifs, à découvrir sur www.theatredelacite.com.



2006 / 2007



L'Atalante

direction
Alain Alexis Barsacq

Lectures d'automne
du mc. 4 au ma. 15 octobre 2006

Senghor, Césaire, Damas -
Pigments d'ombre et de soleil
du 4 au 7 octobre 2006

La Scène espagnole d'aujourd'hui
Ecritures pour questionner notre temps
tables rondes avec les auteurs et mises en espace
de pièces espagnoles contemporaines
La Nuit de l'oury d'Ignacio del Moral
Fleches de l'ange de l'oubli de Jose Sanchis Sinisterra
Testament de Josep M. Benet i Jornet
La Machine du Docteur Wittgenstein de Manuel Molins
du 13 au 15 octobre 2006

Sur le théâtre de marionnettes
de Heinrich von Kleist ; mise en scène Vincent Nemeth
du 6 novembre au 4 décembre 2006

Hors-jeu
de Catherine Benhamou ; mise en scène Gilles Bouillon
du 9 décembre 2006 au 10 janvier 2007

Play Strindberg
de Friedrich Dürrenmatt ; mise en scène Alain Alexis Barsacq
création de la C⁶ des Matinaux
du 27 janvier au 25 février 2007

Lettres de la princesse Palatine
d'après la correspondance de Charlotte-Elisabeth de Bavière,
mise en scène Pierre Vial, de la Comédie Française
du 7 mars au 9 avril 2007

Carco ou le Verlaine de la rue
cabaret inspiré de l'œuvre de Francis Carco
mise en scène J.-Pierre Jourdain
du 14 mars au 14 avril 2007

L'Atalante
10 place Charles Daillin 75014 PARIS t 01 46 06 11 90
atalante@ccdesmatinaux@yahoo.fr

12 / Théâtre / Critiques

La Périchole

Energie, rigueur et humour pour conter l'histoire de La Périchole, à Lima au XVIII^e siècle. Une cérémonie festive et joyeuse malgré les drames et la difficulté à vivre.

CRITIQUE La fête, la musique et le vin : trois éléments indissociables et présents de bout en bout dans la mise en scène de Julie Brochen, où la scène - table liménienne, au Cabaret des trois Cousines ! - invite généreusement à la consommation de l'art, qui allie chant et jeu théâtral. La maîtrise de l'espace par les comédiens fait écho à cette folle précision musicale, exubérante, vive et entraînant. Un piano, un violoncelle et une clarinette, côté jardin, accompagnent les chants. La foule court, s'immobilise, s'impatiente, s'enthousiasme, autant de forces qui se croisent et rivalisent dans cette cantine où se rencontrent le peuple et les dirigeants, où finalement les sentiments sont prisonniers du contexte historico-social dramatique, que transcendent l'humour et la joyeuse légèreté de l'opérette. Bientôt le Pérou fera fi de sa fidélité à la couronne d'Espagne, et deviendra indépendant. La Périchole et son amant Piquillo chantent, mais ils ont faim, et n'ont même pas les quatre piastres qui leur permettraient de se marier. Les rires de désespoir et les faux suicides rendent hommage à la soif de liberté qui anime les artistes, et ici singulièrement une figure féminine emblématique (surnommée « chienne de métisse », « péricholi » !). C'est un clown triste, pantin grimpé naïf en empathie avec son environnement humain, qui donne le signal du départ, et celui de la fin. Sur le fil, la pièce se joue dans la tension du paradoxe, avec à l'esprit « la double notion de tragédie dans la jouissance et de comédie dans la gravité », revendiquée par Julie Brochen.

Blessure fondamentale et enfantine d'orgueil

La pièce conserve intégralement la partition d'Offenbach et reprend aussi le livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy, tout en se plongeant dans l'histoire de la vie de La Périchole racontée par son descendant, Bertrand Villegas. De son vrai nom Micaela de Villegas (1748-1819), La Périchole fut née d'un mariage scandaleux entre un pauvre musicien, indien métissé, et une mère issue d'une des trois grandes familles du pays. Son histoire a inspiré Mérimée, Offenbach et Renoir. « *Désobéissance par sa famille, la petite apprend à chanter et à jouer avec son père. Il y*



La Périchole, figure populaire et libre, a pris les traits de Jeanne Balibar.

à chez elle une blessure fondamentale et enfantine d'orgueil, de celles qui fondent des destins. Devenue La Périchole, elle est engagée au Théâtre de Lima. Très belle, très populaire, elle se fait aimer du vice-roi et de cet amour-là naîtra celui qui libérera le Pérou » résume Julie Brochen. Pour donner vie à cette femme libre, et rendre compte aussi de l'histoire du Pérou du XVIII^e siècle, deux actrices. Jeanne Balibar incarne la Périchole, tandis que Sandra Rumolino incarne son double Micaela. Deux belles présences, entre passion, soumission et affirmation de la liberté. Fred Cacheux est un formidable vice-roi, et François Loricquet un Piquillo fort amoureux bien que dépassé par les événements. Pari réussi donc, autant musicalement que théâtralement, pour une pièce en forme de cérémonie festive.

Agnès Santi

Lire aussi notre rencontre avec Julie Brochen dans la saison des Gémeaux p.27
La Périchole, d'après Jacques Offenbach, adaptation théâtrale et mise en scène Julie Brochen, adaptation musicale et piano Vincent Leterme, du 20 septembre au 22 octobre du mercredi au samedi à 20h30, dimanche à 17h, au Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie, 75012 Paris. Tél. 01 43 74 99 61.

Noces de sang

Épaisseur du sang et fièvre des affects que la chape de la rigueur ancestrale exerce : Patrice Douchet monte une version érotique, poétique et rock des noces mortifères de Lorca.

CRITIQUE Large arène circulaire en ring au milieu de la scène et verticalité inquiétante et scrutatrice d'échafaudages métalliques l'entourant : la scénographie de Danièle Rozier suggère d'emblée l'impossible issue de cette tragédie amoureuse. Comédiens et techniciens à vue, les artistes incarnant cette fable taumachique sont à l'image des personnages de l'intrigue : piégés par le drame et contraints de le jouer jusqu'à son terme meurtrier. Pariant sur une esthétique scénique inspirée de la culture rock et sur l'alliance dialectiquement harmonieuse de tous les arts, Patrice Douchet installe les conditions d'un rituel original où le désir et la haine rivalisent dans l'excès. Excentricité contre hispanisme dévot, universalité contre endogamie créatrice : le spectacle se

veut l'illustration de la liberté, de la transgression avant-gardiste et de la passion dont le texte de Lorca est porteur.

Complémentarité des arts pour un rituel du désastre

Les amours interdites des deux amants, que la différence de fortune avait séparés mais dont les cœurs préfèrent aimer jusqu'à braver les couteaux, sont orchestrées par tout ce que peuvent offrir les possibilités scéniques (jeu tragique, théâtre gestuel, chant, musique *live*, masques et formes animées) en une symphonie chamarrée qui n'est pas sans rappeler l'esprit de la Barraca, le théâtre ambulancier de Lorca. Fidèle à ses habitudes de tenir l'esthétique dans les rets d'une forme réfléchie, Patrice Douchet réussit le tour de force d'installer une ambiance fiévreuse

Théâtre / Critiques / 13

Bérénice

Amours trempées dans le bain de la politique : après *Andromaque*, Jean-Louis Martinelli investit *Bérénice*. Une élégante célébration de la poésie racinienne ; une descente vibrante au plus proche d'âmes mises au supplice.

CRITIQUE C'est au sein d'un « cabinet superbe et solitaire », forme de pont lancé entre intime et solennel, désirs suspendus et triste réalité, que les cœurs d'Antiochus (Hammou Graïa), Titus (Patrick Catalifo) et Bérénice (Marie-Sophie Ferdane) battent, se cherchent et se fourvoient, s'abiment contre la règle immuable d'une Rome sans états d'âme. Un empereur romain ne peut s'unir à une femme étrangère. C'est écrit et c'est ainsi. Même Néron, même Caligula, qui « foulèrent à leurs pieds toutes



Une Bérénice à laquelle Marie-Sophie Ferdane confère une frappante noblesse.

les lois de Rome », n'ont osé s'affranchir de ce commandement et allumer « le flambeau d'un hymen odieux ». Mais, Bérénice aime Titus. Et Titus, Bérénice. D'une passion pleine et entière. Aussi, lorsque le deuil de Vespasien fait du prince un souverain, ce dernier se voit-il placé devant un dilemme des plus ardues : dire oui soit à la gloire, soit à l'amour. « Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, prince malheureux ! / Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ? », se lamente-t-il, pris dans l'étau de sentiments et de volontés contradictoires. Se déchargeant de ses tourments auprès d'Antiochus, qui lui-même se consume pour Bérénice, Titus va et vient de

son appartement aux portes de celui de la reine orientale, tour à tour soucieux, rageur, accablé, perdu : en fait, au désespoir d'une décision qu'il ne sait quand et comment annoncer — décision que Jean-Louis Martinelli envisage comme prise avant même la première réplique.

Une succession de face-à-face intimes et majestueux

Car le metteur en scène a décidé de s'extraire du suspense captieux qui pourrait concevoir la possible victoire de l'amour sur l'ambition. Rien dans la performance de Patrick Catalifo ne permet ainsi de croire à une quelconque hésitation de la part de son personnage. Le trouble diffus, la douceur désabusée, la triste lassitude, la hargne révoltée par lesquels passe le comédien soulèvent les voiles d'une âme comme sonnée par le saut dans le vide qu'elle vient d'accomplir : se résoudre à quitter pour toujours une Bérénice à laquelle Marie-Sophie Ferdane confère une frappante noblesse. A l'avenant de la composition pleine d'amplitude des deux comédiens, le reste de la distribution (Zakariya Gouram, Mounir Margoum, Martine Vandeville, Luc-Martin Meyer) donne corps à une représentation non seulement d'une réelle virtuosité prosodique mais également d'une singulière humanité. Césures qui se prolongent en longs silences, pertinentes lenteurs, contrastes tout en rondeurs, intensité : tout au long des cinq actes, les comédiens rendent hommage à la langue de Racine et placent le public au plus près des joutes intimes que se livrent les personnages à travers leurs face-à-face. Ceux-ci sans grands effets scénographiques, sans artifices ou emphase, par le biais d'un dispositif bifrontal épuré au sein duquel la beauté des alexandrins et la justesse des interprètes font s'accomplir le prodige du théâtre racinien.

Manuel Pliat Soleymat

Bérénice, de Jean Racine ; mise en scène de Jean-Louis Martinelli. Du 13 septembre au 29 octobre et du 7 au 19 novembre 2006. Du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 15h30. Théâtre Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, 92022 Nanterre. Réservations au 01 46 14 70 00 ou sur www.nanterre-amandiers.com



Une histoire d'amour qui se règle aux couteaux.

dont la force est d'autant plus grande qu'elle est contenue dans les limites d'une mise en scène millimétrée et servie par des comédiens intenses. Comme dans l'art de la corrida, la fièvre bestiale est ordonnée par le jeu et les combattants tournoient comme des danseurs dont les pas seraient guidés par un destin chorégraphe. Utilisant la polysémie des costumes et la polychromie des timbres et des accents, laissant la musique et les projections suggérer ce que les mots sont impuissants à exprimer dans cette indicible proximité de l'instinct de vie et de la soif de mort, Patrice Douchet propose une version

tendue et frissonnante du texte de Lorca, disposant la tragédie sous le soleil implacable d'une Andalousie de métal et de feu.

Catherine Robert

Noces de sang, de Federico Garcia Lorca ; nouvelle traduction de Fabrice Melquiot ; mise en scène de Patrice Douchet. Du 3 au 15 octobre 2006. Du mardi au samedi à 20h30 ; le jeudi à 19h30 ; le dimanche à 16h. Relâche le lundi 9 octobre. Théâtre Jean-Arp, 22, rue Paul-Vaillant-Couturier, 92140 Clamart. Réservations au 01 41 90 17 02.

Mise en scène Claude Yersin
Avec Adrien Cauchetier, Fabien Doneau, Sarajeane Drillaud, Claude Guyonnet, Pauline Lorillard, Benjamin Monnier, Nils Ohlund, Hélène Raimbault, Didier Royant, Didier Sauvegrain, Cédric Zimmerlin.
Théâtre de l'Est parisien 159, avenue Gambetta Paris 20^e
www.theatre-estparisien.net

L'objecteur

Michel
Vinaver

Du 27 septembre
au 20 octobre
01 43 64 80 80



Théâtre de l'Est parisien

NOUVEAU THEATRE NANTERRE
SACD
mact
Télérama

THÉÂTRE de CACHAN

**THÉBAÏDE !
FILS D'ŒDIPE !**

D'après Racine et Sophocle
Mise en scène Claude Bonin
Compagnie Le château de Fable

« Deux ! Si devenant grand souvent on devient père,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous règneriez, que seriez-vous, hélas !
Si vous êtes cruel quand vous ne régniez pas ? »

Mardi 24 octobre 2006
➔ 20h30
Tarif : de 4 à 12 €

Théâtre de Cachan
21, av. Louis-Georgeson
94230 Cachan
Renseignements-réservations :
01 45 47 72 41

14 / Théâtre / Critiques

Il Campiello

Le petit peuple italien à l'honneur dans une pièce polyphonique.

CRITIQUE

Les dédales de rues d'une Venise enneigée à la fin du Carnaval, les petites places retirées des activités marchandes et des palais du bord de la lagune, telle est la société humble de *Il Campiello*, la pièce chorale de l'auteur dramatique italien Carlo Goldoni. Grâce au goût raffiné du metteur en scène Jacques Lassalle, grand connaisseur de Goldoni, le plateau de scène se métamorphose en toile de maître vivante. La petite place pittoresque est cernée par les façades des bâtiments populaires aux couleurs ocres et délavées, dont le cœur bat de quantité de fenêtres tantôt ouvertes, tantôt fermées, selon la qualité de l'air brumeux de la Sérénissime ou bien l'humeur lunatique des habitantes autoritaires qui s'y interpellent, penchées sur leur balcon au milieu des cris de mouettes ou du sifflement aigret d'un méchant vent d'hiver. C'est une place repliée sur elle-même où l'on parle le vénitien - des femmes essentiellement, des mères et leur fille ou leur fils - tandis que les quelques étrangers préfèrent la langue officielle toscane. Il en est ainsi du Chevalier napolitain, descendu dans l'auberge avoisinante, et du noble Fabrizio, l'oncle de Gasparina, fille de noble napolitain déclassé pour avoir épousé la fille d'un chiffonnier. Gasparina pratique une prononciation affectée qui se veut distinctive, une occasion de moqueries pour ses voisins de condition moindre. Voilà un vase clos idéal pour les affrontements des différences entre



La Sérénissime sous le regard amusé de Goldoni.

le grand et le menu peuple, entre l'appartenance à Venise ou bien à Naples, entre la condition féminine et masculine.

Des scènes menaçantes, en apparence idylliques et enfantines

Disputes et bagarres populacières succèdent aux réconciliations dans un tumulte infernal et des hurlements incontrôlés tandis que tintent les cloches des églises vénitienes. On débat de fiançailles prochaines, le vrai souci de veuves pragmatiques qui prétendent placer convenablement leur fille, avant de se remarier elles-mêmes, même si « *les maris sont de beaux sacripants* ». Les belles ont déjà maille à parir avec la domination instinctive de leur futur. C'est que le principe de plaisir et le principe de réalité combattent violemment sur la place. Le Chevalier qu'interprète Denis Podalydès apprécie la quête infinie de désir et de vie chez ces artisans, friuriers, merciers et colporteurs en mal d'argent. Le regard espiegle de Goldoni contemple leur bonne âme, mais aussi leur part obscure d'infamie rejetant d'un geste collectif l'autre qui ne leur

ressemble pas ou n'est pas de leur quartier. Le spectateur est émerveillé par ces engueulades, des scènes menaçantes, en apparence idylliques et enfantines, à la manière des tableaux de Brueghel l'Ancien, des scènes joyeuses et festives, que dessinent, par exemple, les parties de « petit bonheur » ou de « sou dans le son », des jeux où l'on peut tirer la Mort, le Diable mais aussi la Lune ou le Soleil. Avec Christine Fersen et Catherine Hiegel, les mères rebelles, Anne Kessler en jeune fille décalée, Léonie Simaga aux colères félines et les talents de Loïc Corbery, Grégory Gadebois, Claude Mathieu, Jérôme Pouly, Julie Sicard. Une belle oeuvre classique qui sait à la fois raconter les histoires et l'Histoire.

Véronique Hotte

Il Campiello, de Carlo Goldoni, traduction de Ginette Herry et de Valeria Tasca, mise en scène de Jacques Lassalle, jusqu'au 31 janvier 2007 à 20h30, matinées à 14h, à la Salle Richelieu de la Comédie-Française place Colette 75001 Paris Tél. 0 825 10 1680 et www.comedie-francaise.fr

Forêts

Une belle histoire de Loup dans des bois sauvages vivants.

CRITIQUE

Que signifie « venir au monde » ? L'idée de recueillir génétiquement et malgré soi des traditions et une culture ancestrales, des données biologiques bien frappées, ce qu'on appelle communément un héritage de gloire mêlé d'infamie. C'est un labyrinthe énigmatique dans la résonance interactive des temps qui s'entrechoquent, que n'a pas hésité à sonder l'écriture inventive de Wajdi Mouawad, l'auteur et metteur en scène québécois de ces *Forêts* fantastiques. Avec l'image gothique du bois sombre des Ardennes que densifie la multiplicité touffue des arbres symboliques, érigés en pics et obstacles surmontés héroïquement par le chemin temporel de toute vie. Le spectacle *Forêts*, troisième partie d'un quatuor, succède à *Littoral* créé en 1997 et à *Incendies* en 2003. Pour un rendez-vous scénique et onirique d'ombres et de lumières, avec l'audace brute et rugueuse d'af-

fronter la réalité tragique de conflits familiaux et mondiaux. Loup, une jeune fille rebelle et agressive que la douleur d'exister dans l'absence de sa mère ne structure pas, part à la recherche de ses origines emmêlées. La scène initiatique de la représentation est grandiose, une réunion festive d'amis à Montréal un soir de novembre 1989, pendant la Chute du Mur de Berlin, soirée au cours de laquelle Aimée décide d'annoncer à ses amis qu'elle attend un enfant, la louve à venir.

Intrigues et harcèlements dans les violences et les amours existentiels

La fête bat son plein jusqu'au moment où la jeune femme enceinte est victime d'une crise d'épilepsie après avoir subi brutalement la vision de cauchemar d'un soldat de la Guerre de 14-18 bataillant dans un corps à corps sur le plateau même du théâtre. C'est le premier symptôme organisé d'une maladie fatale. Une tumeur apparaît dans le cer-



Photo : Thibaut Baron

Théâtre / Critiques / 15

L'Homme qui danse ou la vraie danse du diable

Une mère face aux semelles de vent d'un adolescent en éveil.

CRITIQUE

Quand on se propose de porter à la scène le récit vivant de sa propre aventure humaine, on s'appelle Philippe Caubère, alias *Molière* du film éponyme d'Ariane Mnouchkine que toutes les familles aux progénitures scolarisées ont vu au moins une fois dans leur vie. Caubère, une référence culturelle aux allures séduisantes d'icône populaire à travers la vérité d'un acteur



Philippe Caubère dans le récit vivant de sa propre aventure humaine.

que le temps ne semble pas effleurer, doublé d'un fameux boute-en-train, un sacré loustic qui ose cette comédie fantastique de *L'Homme qui danse* ou la vraie *Danse du diable*. Reste au spectateur à s'approprier dans l'ordre ou le désordre les trois volets de cette tourmente de deux épisodes chacun, *Claudine* et *le théâtre* au départ, *68 selon Ferdinand* ensuite et *Ariane* et *Ferdinand* enfin. L'origine prédestinée de la place de chacun dans le monde revient entre autres, à l'éducation maternelle. Voilà Claudine, la mère à la fois pragmatique et lyrique de Ferdinand, le double littéraire de l'auteur. Ce portrait féminin brossé par la dimension ironique de l'artiste dégage une démesure grotesque célinienne. Quand son regard espiegle de narrateur omniscient s'arrête sur l'emportement frénétique des obsessions maternelles convulsives, les facettes scéniques sur le plateau couvert de tapis d'Orient n'en finissent plus. Bien sûr, s'impose la scène inaugurale de l'accouchement où sont jouées les postures gynécologiques exigées, jambes en l'air écartées, où l'interprète mime à la fois le bébé à venir suçant son pouce dans le ventre originel, et l'effort physique du médecin tâchant d'extirper des entrailles la tête de l'enfant, un rien monstrueuse à force de manipulations abusives.

Un défilé de scènes égrenées dans l'angoisse désamorcée et le rire jubilatoire

Claudine est par ailleurs une mère bourgeoise qui se veut ouverte avant l'heure, satisfaite de ses privilèges distinctifs et conversant volontiers avec sa cuisinière espagnole communiste. Son fils Ferdinand sera un génie, et sa fille Isabelle une imbécille, selon la séparation obligée des sexes. Prime l'éducation avec d'abord le savoir en exergue, table des multiplications, *Petite Sirène* et dissertation sur le bonheur pour le chérubin, tandis que Claudine coud, la cigarette à la bouche, et impose ses préjugés de classe dans des monologues magistraux. La télé est là aussi, avec les discours des héros de l'époque, le général De Gaulle, Malraux, la voix de Mauriac... On parle de l'Algérie, de l'O.A.S., de la Russie et de ses goulash - comprenons goulags -, de la mobyette de Robert, le copain popu de Ferdinand qui raconte à la mère l'épopée de loubards pittoresques à la banane sculptée, venus voir Johnny au Parc Borelli de Marseille. Des temps flamboyants pour une jeunesse insouciant, mais un paradis historiquement révolu pour Claudine depuis que Ferdinand, adepte du plaisir solitaire, lui a dit : « *Merde !* ». Tout est là, dans le deuil joyeux de l'innocence perdue et le pressentiment de réjouissances impatientes. La fresque parfois scato fraie avec la bonne humeur farcesque. Un spectacle royal, improvisé voilà vingt ans et médité depuis, sans que l'acteur ne lasse son public, à l'écoute du monde et de l'intime dans les petites et surtout les grands mêlés.

Véronique Hotte

Forêts, texte et mise en scène de Wajdi Mouawad, du 4 octobre au 5 novembre 2006, du mercredi au samedi à 19h30, dimanche à 16h, relâche lundi et mardi au Théâtre 71, 3 place du 11 novembre 92240 Malakoff. Tél. 01 55 48 91 00, réservations@theatre71.com et www.theatre71.com
Du 14 au 18 novembre à la Maison de la Culture Loire Atlantique, Nantes
Tél. 02 51 88 25 20.
Les 24 et 25 novembre au Théâtre de Sartrouville Tél. 01 30 86 77 77.
Texte publié à Actes Sud-Papiers.

Véronique Hotte

L'homme qui danse ou la vraie Danse du diable, comédie fantastique en six épisodes écrits, mis en scène et joués par Philippe Caubère, à 20h du 15 septembre au 30 décembre 2006 au Théâtre du Rond-Point 2 bis, avenue Franklin D.Roosevelt 75008 Paris Tél. 01 44 95 98 21 et www.theatredurondpoint.fr

THÉÂTRE DE LA COMMUNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL D'AUBERVILLIERS

Saison 2006 / 2007
Mères

1^{er} spectacle de la saison
La maman bohème
suivi de **Médée**
Dario Fo et Franca Rame / Didier Bezace / Ariane Ascaride

du 8 novembre au 17 décembre

abonnement 3 spectacles **33€**
adhésion **22€ / 11€** (tarif réduit) puis **7€** par spectacle

Renseignements / Réservations **01 48 33 16 16**
En savoir plus **www.theatredelacomme.com**

Théâtre de la Commune - direction Didier Bezace
2 rue Edouard Poisson - Aubervilliers - theatredelacomme.com

Le Centre Wallonie-Bruxelles à Paris présente le

XV^e Festival Francophonie Métissée

Roumanie, courants actuels

2 Octobre / 3 Décembre 2006

Vendredi 6, samedi 7 octobre à 20h30 / musique

Origines
Composition et arrangements Grigore Lese. Avec Grigore Lese à la flûte et au chant accompagné de Doina Lavric au chant.
Musique vocale la plus ancienne, où l'impression des bergers et de leurs instruments oubliés reste essentielle.

Lundi 23 et mardi 24 octobre à 20h30 / théâtre

Mady-Baby.edu
Texte et mise en scène : Gianina Carbanariu. Avec : Madalina Ghitescu, Razvan Oprea et Rolando Matsangos. Par la Cie Gianina Carbanariu.

Un rêve d'Occident qui contient en lui les germes d'un cauchemar, où les limites entre l'art et la pornographie, la tendresse et la violence, l'amitié et la haine sont très ténues.

Vendredi 3, samedi 4 novembre à 20h30 / théâtre

La dernière bande de Krapp
D'après *La dernière bande* de S. Beckett. Adaptation et mise en scène : Alexandru Dabija. Avec Marcel Iures. Une collaboration avec l'Institut Culturel Roumain à Paris.
Toute la poésie théâtrale de S. Beckett, servie par le jeu d'un comédien d'exception.

Jeudi 9 novembre 19h / table ronde

Roumanie, les nouvelles écritures

Vendredi 10, samedi 11 à 20h30 et dimanche 12 novembre à 17h00

Vous venez voir le show et vous aurez un hamburger en plus
Conception, texte et chorégraphie Mihai Mihalcea Avec : Mihai Mihalcea et Mihaela Sirbu.
Avec humour, Mihai Mihalcea, révèle les questions complexes que posent la recherche chorégraphique et la différence qui sépare une idée de sa réalisation artistique.

Serial Paradise

Chorégraphie Cosmin Manolescu. Avec : Eduard Gabia, Mircea Ghinea et Cosmin Manolescu. Par la Cie DCM.
Un ouvrier, un musicien branché, un séducteur romantique se croisent, s'amuse, abordent des thèmes de société avec une bonne dose de dérision.
C. Manulescu a travaillé en France avec Bagouet, Christine Bastin et Christian Trouillas.

Vendredi 17, samedi 18 à 20h30, dimanche 19 novembre à 17h00

Ensemble IZA
Avec : Dumitriu Hirb, Ioan Covaci au violon, Mihaly Covaci au violon et « doba », Grigore Chira à la contrebasse, Anuta Pop, Voichita Tepei chantent et dansent et Ioachim Fat au violon, au chant et à la danse.
Musique traditionnelle festive, débordante d'énergie, interprétée et dansée par ce groupe de paysans des Maramures, qui nous invitent à les suivre.

Dimanche 26 Novembre

Transnumériques

Spécial création contemporaine en Roumanie, dans le cadre des *Transnumériques*, festival des arts numériques de la Communauté française de Belgique.

Centre Wallonie-Bruxelles
46, rue Quincampoix 75004 Paris
Renseignements réservations : spectacles@cwbf
01 53 01 96 96 Entrées : 15€, 10€(réduit), 5€(groupe)



La situation faite au théâtre aujourd'hui

A la crise sociétale et politique qui traverse la France, fait logiquement écho une crise du théâtre, qui se noue dans la qualité de relations qui se construit ou non entre auteur, metteur en scène, acteurs et assemblée des spectateurs, et qui surtout met en question la place du théâtre dans la société. Le théâtre, apte à représenter la vie des hommes, est voué à s'adresser à l'intelligence du spectateur, ce qui certes n'empêche pas le plaisir qu'il est censé procurer ! Après l'aventure de la décentralisation et d'un théâtre public, après la fameuse crise des intermittents, la question de la politique culturelle de l'État, des mécanismes d'intervention publique, est au cœur de la situation faite au théâtre aujourd'hui, et ce d'autant plus lorsqu'on pense à l'évolution du monde, focalisé sur l'image et le direct.

Pour parler du théâtre aujourd'hui, deux figures disposant de la distance et la hauteur de vue nécessaires à tout débat se proposant de mettre en perspective et de comprendre les enjeux. Robert Abirached, directeur du Théâtre et des Spectacles au ministère de la Culture de 1981 à 1988, auteur du second tome du *Théâtre et du Prince*, *Un système fatigué*, qui couvre une période allant de 1993 à 2004 tandis que le premier tome, *L'Embellie*, couvrait la période allant de 1981 à 1992.

Régis Debray, écrivain et philosophe majeur, a écrit quant à lui un ouvrage au retour du festival d'Avignon 2005, « *petit livre innocent* » selon ses mots, intitulé *Sur le pont d'Avignon*, qui a suscité de véhémentes protestations, accusant son auteur de nostalgie réactionnaire. Afin d'entamer le débat, laissons la parole à Robert Abirached sur ce vif dénigrement : « *Lorsqu'il y a une critique virulente de la pratique des gens de théâtre, certains poussent des cris d'orfraie, rejetant l'auteur dans des limbes archaïques, alors qu'ils devraient faire très attention à la personnalité des gens qui leur parlent. Que quelqu'un comme Régis Debray, écrivain, philosophe, normalien, qui a été pour notre jeunesse une sorte de héros exemplaire, en tout cas une figure extraordinaire, porte ce diagnostic sur le théâtre, devrait inquiéter !* » A méditer donc, pour que chacun, professionnel ou spectateur, puisse réfléchir à son cheminement personnel vers l'art théâtral.

Pages coordonnées par Agnès Santi

● Définir le théâtre : entre histoire et expérience

Thierry Pariente : Dans le volume *Le Théâtre et le Prince - Un système fatigué*, Robert Abirached propose la définition suivante du théâtre. « *Le théâtre a gardé l'essentiel de son rayonnement non seulement parce que son prestige est hérité d'une longue tradition, et qu'il jouit d'une sorte de rente distinctive, mais parce qu'il exige des regards en état d'alerte. Disséminé à travers la société tout entière, parfois dans de minuscules entreprises, inlassablement mis en œuvre par des servants exaltés, il achemine qui le désire*



Robert Abirached « Vous ne pouvez plus parler d'un tout symbolique à transmettre. C'est la crise de la jeunesse qui se retrouve au théâtre. »

vers la pratique du jeu et de la fiction, ce qui le met au centre le plus profond de la vie des hommes. » Régis Debray, cette définition est-elle aussi la vôtre ?

Régis Debray : C'est effectivement cela. Le théâtre est un rassemblement, une communion dans le mensonge, en tout cas dans le masque, le masque étant ce qui peut faire venir la vérité à jour. Vilar disait que le théâtre est un peu la cérémonie des laïques. C'est effectivement une parenthèse dans la vie quotidienne, un moment à part. Le théâtre est pour moi d'abord la parole jouée, parole d'abord, jouée ensuite avec un corps, dans une allusion à quelque chose qui n'est pas là. Pour résumer, je considère le théâtre comme quelque chose de liturgique, de collectif, qui a à voir avec l'imaginaire, la représentation, le symbolique, ainsi qu'avec le corps et l'incarnation.

Thierry Pariente : Robert Abirached, comment réagissez-vous à cette belle formule poétique de Régis Debray, extraite du livre *Sur le pont d'Avignon* : « *Le théâtre qui jette ses pépites au vent et confie ses archives à notre mémoire, n'a que ses témoins d'un jour, fussent-ils sans qualité, pour léguer son or aux inconnus qui arrivent* ».

Robert Abirached : Régis Debray évoque la manière dont le théâtre est reçu, donné, enregistré pour ainsi dire par ceux qui sont assemblés. Je crois que sa définition est plus l'expérience d'une rencontre avec le théâtre, alors que je sens de plus en plus que le théâtre peut disparaître en tant que cérémonie d'une société, déjà il s'est affaibli, fissuré. Cependant il demeure une attitude constitutive de la personnalité des hommes, de la même façon que le rêve. Il y a dans le jeu théâtral quelque chose de très profond qui est de se prendre pour un autre tout en sachant qu'on n'est pas un autre, qui se déploie dans l'ordre du symbolique tout en étant enraciné dans le monde. Qu'on le veuille ou non, le théâtre conserve une capacité d'intervention sur le réel à travers le jeu de ses figures, par sa manière ini-



Thierry Pariente organise la rencontre entre Robert Abirached et Régis Debray.

mitable de croiser plusieurs lectures du monde et de mobiliser les capacités imaginatives et corporelles des individus.

● Théâtre et littérature : une rupture à la française

Régis Debray : Depuis trente ou quarante ans, on constate un phénomène majeur et très français, une certaine coupure entre le monde du théâtre et celui de la littérature. Jusqu'au vingtième siècle le théâtre était le lieu où les débats d'idées cristallisaient. Puis quelque chose a isolé les deux mondes. Est-ce la promotion et bientôt la suprématie du metteur en scène qui a écarté

le texte en en faisant un prétexte, un événement dramatique et scénique qui a absorbé la chose littéraire elle-même ? Est-ce l'indifférence des éditeurs ? Car c'est une chose très troublante, le théâtre a du mal à trouver des éditeurs non spécialisés, ce qui était impensable dans les années cinquante et soixante. Les pièces de théâtre ne font pas l'objet de critiques dans les

Régis Debray : « On veut de la présence et on ne veut plus de la représentation. »

journaux, sauf quand elles sont représentées, et dans ce cas, on parle beaucoup plus de l'acte scénique que du texte. Je veux rappeler à cet égard que Michel Vinaver a écrit un rapport où il fait un certain nombre de propositions pour réparer cette chose extraordinaire qui est la mise à l'écart du texte théâtral en tant que tel. Contrairement à un cliché, je pense qu'il y a de très bons auteurs contemporains, tel Vinaver, qui parlent d'aujourd'hui, où les faits sont sublimés et transcendés par la symbolisation.

● Un théâtre décentré de la société

Robert Abirached : Progressivement le théâtre a perdu sa place centrale dans la société. Jusqu'en 1960, il occupait cette place, il n'y avait pas d'écrivain qui ne voulait pas faire de théâtre, Sartre, Camus, Mauriac, Roblès, Montherlant ont écrit du théâtre. C'était une entrée par la grande porte à la fois dans le monde de la littérature et de la pensée, au cœur du conflit fondamental de l'homme avec sa condition. Jean Vilar a développé une chose qui a été à la base de tout le développe-

ment du théâtre comme trésor national qui parlait aux foules. Du point de vue de l'expression de la pensée et du rêve, il faut que cet univers ne soit pas cadenassé sur lui-même, ne soit pas à usage exclusif des lettrés et des bourgeois. Chacun s'est mis progressivement à se replier sur sa propre personne, quelque chose s'est rompu dans le théâtre, qui l'a en tout cas décentré de la société. Ce sont des choses qui ne se calculent pas. Elles se font ou elles ne se font pas, et cela n'a aucun sens d'accuser l'Histoire. A partir du moment où le théâtre n'est plus apparu comme utile à la société, je vais oser le mot même si on me le reproche, tout projet de théâtre public s'est trouvé mis en danger. A mesure que le débat politique et social s'anémiait et que les principales utopies inscrites jusqu'ici à l'horizon de l'Histoire se défilait l'une après l'autre, le théâtre subventionné a achevé de rompre avec la tradition qui l'avait fondé et qui parlait de public populaire, d'égalité culturelle, de pédagogie, d'engagement, de civisme et d'éthique.

● Le théâtre et l'État : la nécessité de la pensée

Robert Abirached : Rappelons que si l'État aide le théâtre et fait de la constitution d'un réseau théâtral un enjeu, ce n'est pas pour jouer aux



billés. La République considère les hommes de théâtre comme des hommes de mission. Cette mission s'est étendue, avec des crises graves, mais la notion même de service public dont on s'est gargarisé a été secouée sur ses bases. L'embellie que je décris dans le premier tome du *Théâtre et du Prince* correspond à l'arrivée d'une équipe ministérielle avec Jack Lang comme ministre qui a eu les moyens et la volonté de transformer profondément les choses. Il y a effectivement eu embellie puisque le théâtre public était en train de crever ! Et sans volonté de l'État, il ne se passe rien. L'écueil actuel de l'absence de pensée du théâtre dans une administration est accablant. Je ne comprends pas

Robert Abirached

Quelques jalons Normalien, écrivain, ancien critique dramatique, directeur du Théâtre et des Spectacles au ministère de la Culture de 1981 à 1988, professeur émérite à l'université Paris-X-Nanterre, il a écrit plusieurs essais sur l'esthétique théâtrale dont *La crise du personnage dans le théâtre moderne* (1978-1994), et sur l'histoire du théâtre public, dont les deux volumes de *Théâtre et du Prince* (*L'Embellie* 1992 - *Un système fatigué* 2005, dyptique réédité chez Actes Sud).

quelle logique préside aux décisions. Veut-on faire un théâtre purement élitaire ?

Régis Debray : Faire des spectacles est une chose et faire des spectateurs en est une autre, ce qui interpelle aussi le rôle du ministère de l'Éducation. Le théâtre permet un recul par rapport à l'immédiat et donc de le comprendre, de l'encoder et le maîtriser.

● Théâtre et vie politique : la perte d'une communion

Thierry Pariente : Vous évoquez 1956, date de votre première rencontre avec le festival d'Avi-



gnon, comme une année idéale. Ce n'était pourtant pas l'embellie absolue !

Régis Debray : Je vois derrière votre allusion un reproche de passésisme. Or le passésisme, c'est le moteur des révolutionnaires. Ils ont toujours une légende dorée dans la tête qu'ils essaient de rattraper. Ne me dites pas que toute allusion au passé est la preuve d'une moisissure nostalgique et chauvine. Je sais bien que 1956 n'était pas une panacée, on pourrait même soutenir qu'il y a aujourd'hui plus de salles et de spectateurs. Mais je reviens à la question politique, essentielle. J'aime beaucoup ces mots de Firmin Gémier, cités dans son livre par Robert Abirached : « *Le théâtre est régi par l'esprit public beaucoup plus qu'il ne le régit*. » On ne peut pas faire du théâtre un bouc émissaire, le théâtre est un analyseur d'un état social et politique donné, et si le théâtre n'est plus au centre de la vie civique, c'est peut-être parce que le civisme n'est plus au centre de la cité, parce que notre rapport à la chose publique a fondamentalement changé. Depuis quand ? On pourrait parler de l'apparition de la télévision. On peut aussi s'attacher à un symptôme : tant que la politique était parlementaire, elle avait lieu à l'Assemblée, avec de grands rhéteurs. Quand vous prenez le journal officiel des années 1900 à 1910, vous constatez que les députés discutent deux jours pleins sur le théâtre. Blum a été critique dramatique pendant quinze ans. Jaurès aussi a été critique. Cela a continué jusqu'à Malraux, notamment lors du dernier grand débat parlementaire du 26 octobre 1966 à propos des *Paravents* de Genet.

Robert Abirached : Et les auteurs sont alors présentés de haut. Je vais lire le texte de Régis car il exprime ce que je pense. « *Il y avait du symbolique en 1956, parce qu'il existait un fonds commun de savoirs et de mythes, un socle, un canon implicite de représentations collectives - plus ou moins identifiable par tous (et pas seulement par la bourgeoisie cultivée, un mineur et un postier pouvaient s'en faire une certaine idée). Ce fonds sonore et consonant tenait au maintien d'une continuité entre passé et présent, entre l'histoire et l'événement, entre Molière et Boris Vian, dont la rupture nous a été bel et bien signifiée. Cette continuité cumulative et chronologique avait pour traduction la continuité entre la culture scolaire et la culture universitaire, la seconde venant en couronnement de la première, sans cassure entre les deux* » J'ajouterais qu'a eu lieu une déchristianisation foudroyante de rapidité. Cette rupture réelle s'est accompagnée d'une multi-ethnicisation. On ne peut pas parler de non public, car il y a des publics, par exemple un public qui suit un metteur en scène, où tout est parfaitement identifié, et vous avez ailleurs naturellement des pratiques culturelles qui se font sur le tas, un mélange. Vous ne pouvez plus parler d'un tout symbolique à trans-

mettre. C'est la crise de la jeunesse qui se retrouve au théâtre. Et ce n'est pas une solution d'aller jouer *Andromaque* au bas des Mureaux.

● Crise de la représentation : vers la fin du théâtre ?

Régis Debray : Le mot de symbole a deux sens et l'union de ces deux sens est fondamentale. Un symbole est d'abord quelque chose qui fait allusion à une absence. Le symbolique métaphorise le réel immédiat, ce qui fait qu'on regarde autre chose que ce qu'on a sous les yeux. Le symbolique a un deuxième sens, c'est le contraire de diabolique, c'est ce qui rassemble, ce qui recouvre. Autrement dit faire signe et faire peuple c'est la même chose. Faire signe, c'est faire autre chose que de la photographie. Je crois que nous avons une crise du signe, un problème qui ne dépend pas du théâtre. Pour aller vite, on préfère l'incendie à l'illumination, la chose elle-même, le direct, la trace plutôt que le signe arbitraire de la chose, allusif et décalé. Autrement dit on veut de

quelque chose avec les théâtres de banlieue. Mais le Parti communiste a fondu. Tout ce qui drainait non seulement un public mais aussi des clubs de discussion, un véritable débat autour du théâtre a disparu. Cet aspect collectif, communial a laissé place à un milieu clos, très culturel ou cultureux, très intellectuel, un peu narcissique. On a privé les salles d'un oxygène qui venait de l'extérieur. Au-delà d'une question purement paritaire, je pense qu'on touche là à quelque chose de profond. La notion de peuple, c'est-à-dire l'idée d'une population unifiée par une symbolique partagée, a éclaté depuis trente ans.

Robert Abirached : Je tiens aussi à cette thématique, je voudrais seulement préciser un peu les choses. En 1956, ce n'est pas encore joué. Bientôt va advenir la grande crise à la fois littéraire et sociale, qui met en question la notion de

gnon, comme une année idéale. Ce n'était pourtant pas l'embellie absolue !

Régis Debray : N'oublions pas que c'est une révolution anti-autoritaire et que dans autorité il y a le mot auteur.

Robert Abirached : Et les auteurs sont alors présentés de haut. Je vais lire le texte de Régis car il exprime ce que je pense. « *Il y avait du symbolique en 1956, parce qu'il existait un fonds commun de savoirs et de mythes, un socle, un canon implicite de représentations collectives - plus ou moins identifiable par tous (et pas seulement par la bourgeoisie cultivée, un mineur et un postier pouvaient s'en faire une certaine idée). Ce fonds sonore et consonant tenait au maintien d'une continuité entre passé et présent, entre l'histoire et l'événement, entre Molière et Boris Vian, dont la rupture nous a été bel et bien signifiée. Cette continuité cumulative et chronologique avait pour traduction la continuité entre la culture scolaire et la culture universitaire, la seconde venant en couronnement de la première, sans cassure entre les deux* » J'ajouterais qu'a eu lieu une déchristianisation foudroyante de rapidité. Cette rupture réelle s'est accompagnée d'une multi-ethnicisation. On ne peut pas parler de non public, car il y a des publics, par exemple un public qui suit un metteur en scène, où tout est parfaitement identifié, et vous avez ailleurs naturellement des pratiques culturelles qui se font sur le tas, un mélange. Vous ne pouvez plus parler d'un tout symbolique à trans-

Régis Debray

Quelques jalons Normalien agrégé de philosophie, il part s'installer à Cuba et suit Che Guevara en Bolivie où il est arrêté. A sa libération, il part au Chili et rencontre Allende. Il rentre en France en 1973. Il analyse alors l'impact des médias, de la communication et fonde les cahiers de médiologie. Il devient Maître des requêtes au Conseil d'État, dont il démissionne en 1992. Il a été Président de l'Institut européen en sciences des religions jusqu'en 2004. Il dirige la revue *Medium*, consacrée aux arts, savoirs et techniques de la transmission. En colère, il publie *Sur le pont d'Avignon* après avoir assisté au festival... (2005-Flammarion)



passage du livre de Robert Abirached à ce sujet. « *On voit donc les années passantes se renforcer dans le théâtre public un certain esprit de sérieux et en tout cas une méfiance grandissante envers le divertissement, l'un et l'autre justifiés au nom d'un engagement scrupuleux au service de la mission attribuée par l'État. (...) Notons enfin que la critique engagée aux côtés de la décentralisation était souvent assez politisée pour ne guère encourager des entreprises qu'elle estimait légères, et qu'elle taxait vite de frivolité, ou des œuvres en apparence gratuites, par la raison qu'elles pouvaient détourner les spectateurs de leurs engagements et de leurs combats.* » C'est assez rare de voir un homme de théâtre et un intellectuel oser défendre le rire.

Robert Abirached : Cela m'a valu quelques observations...

● L'avenir du théâtre

Régis Debray : Paradoxalement à travers sa crise actuelle, le théâtre a beaucoup d'avenir, pour une raison simple, c'est que plus le monde va devenir virtuel, abstrait et mécanisé, plus on aura besoin de présence réelle, d'incarnation.



Régis Debray : « Si le théâtre n'est plus au centre de la vie civique, c'est peut-être parce que le civisme n'est plus au centre de la cité. »

la présence et on ne veut plus de la représentation. Cet écrasement du théâtre sur un effet de présence peut, comme le dit Robert Abirached, déboucher sur la fin du théâtre. La chose elle-même, c'est la fin du théâtre.

● La définition des critères d'appréciation, et le rire en pénitence

Régis Debray : Je vais être un peu polémique. Une fois que le public cultivé est parti du théâtre, qui fixe la norme ? Le journaliste... qui produit les critères d'appréciation, dit ce qui est bien et ce qui n'est pas bien. Aujourd'hui pour monter une pièce et avoir des subventions, il faut un pressbook, qui se trouve sur la table du directeur de théâtre. L'art officiel ne vient plus d'en haut, mais il est médiatique, produit par un petit groupe de gens qui se renvoient la balle fort bien. Le système marche. On arrive donc à faire du théâtre pour 200 personnes. Lorsqu'on fait un théâtre un peu consensuel ou populaire, qui fait rire, on est très mal jugé. C'est vulgaire, ce n'est pas du vrai théâtre pour nous autres intellectuels. Or le cérémonial du théâtre n'exclut pas du tout le rire. Pourquoi le rire a-t-il été mis en pénitence ? Parce que le peuple n'est plus là. Le théâtre populaire est un théâtre comique, en témoignent la farce, la sottie, la commedia dell'arte. Dans la mesure où le peuple s'est retiré, le théâtre est devenu sérieux. Je voudrais citer un

Robert Abirached : Les choses peuvent changer, elles sont en train de changer. Je suis très frappé par le fait que les nouvelles générations de trentenaires ont une autre attitude. J'ai rencontré deux de mes anciennes élèves du conservatoire faisant la queue devant la prison de Fresnes, pour participer à une action théâtrale. On ne se dirige alors plus vers le théâtre comme lieu de gloire et de paillettes mais, du moins pendant une partie des activités, comme lieu d'engagement artistique. J'ai vu aussi dans des lycées défavorisés des élèves qui retrouvent le sens de la dignité et de la discipline. Il faudrait borner ces initiatives pour rendre le théâtre plus présent dans la société. Nous avons obtenu du ministre que soient inscrites 120 heures d'enseignement au titre de ce que doivent les intermittents du spectacle. Il serait intéressant d'en parler de façon plus systématique. Ou bien le théâtre meurt, devenant une sorte de petite gallette bourgeoise, qui peut produire ses propres chefs-d'œuvre. Ou il reprend une place réelle dans la société et se sert de ses aptitudes à la représentation, essentielles.

Les Lundis du CNL
 Chaque dernier lundi du mois, le Centre national du livre invite un auteur de renom qui a carte blanche pour orchestrer « sa » soirée. Après Mona Ozouf, Marcel Gauchet, Daniel Rondeau, Régis Debray et Robert Abirached, le CNL recevra Anna Moï avec Richard Berry, Angelo Rinaldi, Claude Durand puis François Weyergans.





CENTRE D'ART ET DE CULTURE
SAISON 06-07

THÉÂTRE
MUSIQUE
DANSE
JEUNE PUBLIC

ABONNEZ-VOUS !

- | | | |
|--|---|---|
| <p>OCTOBRE 12 OCTOBRE DUEL Laurent Cirade, Paul Staïcu</p> <p>20 OCTOBRE ALLEGORIA STANZA Abou Lagraa</p> <p>NOVEMBRE 9 NOVEMBRE L'ÉCOLE DES FEMMES mise en scène : Coline Serreau</p> <p>14 NOVEMBRE JUNCA Cie Mercedes Ruiz</p> <p>24 NOVEMBRE ANDROMAQUE mise en scène : Philippe Adrien</p> <p>28 NOVEMBRE GIANMARIA TESTA QUARTET Festival Chorus des Hauts-de-Seine</p> <p>30 NOVEMBRE AU BOUT DU MONDE Abbi Patric</p> <p>DÉCEMBRE 5 DÉCEMBRE YASMIN LEVY nouvel album</p> <p>7 DÉCEMBRE L'ATTIRAIL</p> <p>14 DÉCEMBRE D'AMOUR ET D'OFFENBACH mise en scène : Tom Jones, Jean-Luc Revol</p> <p>17 DÉCEMBRE CONCERT DE NOËL Conservatoire Marcel Dupré</p> | <p>20 DÉCEMBRE LA NUIT DES CHIMÈRES fantaisie visuelle, marionnettes</p> <p>JANVIER 18 JANVIER LE SACRÉ DU PRINTEMPS & PRÉLUDE À L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE Cie Georges Momboye</p> <p>23 JANVIER SOPHIE TÉROU</p> <p>25 JANVIER MÉLI-MÉLO Chicos Mambo</p> <p>FÉVRIER 6 FÉVRIER BOULEVARD DU BOULEVARD DU BOULEVARD Daniel Mesguich</p> <p>9 FÉVRIER LA FIN DES TÉARRÉS Cie Philippe Genty</p> <p>13 FÉVRIER VIENNE 1913</p> <p>15 FÉVRIER SOUAD MASSI</p> <p>MARS 7-8 MARS LA TÊTE À L'ENVERS Zaza Disdier</p> <p>10 MARS LE MANTEAU mise en scène : Alain Mollot</p> <p>15 MARS VESPETTA & PIMPINONE Albinoni</p> | <p>20 MARS D'EST EN MUSIQUE concert-image</p> <p>24 MARS LES ATHLÈTES DANS LEUR TÊTE André Dussollier</p> <p>28 MARS LE VOYAGEUR DES SABLES</p> <p>AVRIL 3-4 AVRIL LA PRINCESSE DE CLÈVES Marcel Bozonnet</p> <p>24 AVRIL SÉQUENCES cirque chorégraphié</p> <p>26 AVRIL LE CHANT DES BALLES jonglerie musicale</p> <p>MAI 3 MAI COMME DE BIEN ENTENDU !</p> <p>16 MAI BABEL FRANCE Cie Flash Marionnettes</p> |
|--|---|---|

CENTRE D'ART ET DE CULTURE
15 bd des Nations-Unies
www.ville-meudon.fr
RER C
Meudon Val Fleury
SNCF Meudon
(10' de Paris Montparnasse)
RENSEIGNEMENTS
ET RÉSERVATIONS
01 49 66 68 90

18 / Théâtre / Critiques
**La Petite Chronique
d'Anna Magdalena Bach**

La résurrection scénique d'un trésor de la musique.

CRITIQUE D'abord, c'est Anna Magdalena Bach, musicienne et seconde épouse du maître, qui retrace à grands traits la vie familiale et musicale du compositeur Jean-Sébastien Bach, devenu une évidence astrale dans l'art des notes et du clavicorde. Avec un talent pour les grandes orgues dont le jeu consiste à improviser des levers terrestres de tonnerres depuis les tuyaux de l'instrument jusqu'aux cieux tremblants. Harmonie, contrepoint, art de la fugue, prélude, musique de chambre, symphonie, musique sacrée et improvisation, Sébastien est l'objet de l'ivresse d'une musique autre. Pour la consolation de ceux qui souffrent, des partitions mythiques à la gloire du seul Musicien et Metteur en scène du Monde. D'abord, il est maître de chapelle à l'Église Sainte-Catherine de Hambourg puis, pendant vingt-sept années, Cantor de Leipzig. Avec la mission d'encourager les élèves, ne rien faire à l'insu des dirigeants, enseigner consciencieusement une musique qui œuvre à la glorification de Dieu et composer une cantate tous les dimanches. Que de concessions à la liberté ! La modernité de la technique de Bach, dans le maniement des registres, est loin d'être comprise. On admet toutefois qu'« il possède une connaissance intuitive de la vie des sons ». Bravo.

en fait, un journal inventé dans les années 20 par la musicologue Esther Meynel. Et d'une mise en abyme à l'autre, c'est une troisième femme, Elizabeth Macocco qui fait une belle apparition charnelle sur le plateau de bois. Et malgré les misères, Anna Magdalena a l'impression de vivre un rêve. Une seule peur toutefois n'a jamais quitté cette épouse et amie dans le travail : le sentiment de la mort, un compagnon trop fidèle du musicien. Surgit enfin de l'ombre, telle une merveille, derrière un rideau de tulle, le piano



Élizabeth Macocco et David Greilsammer formidables comédiens dans ce spectacle.

Un enchantement pour l'art combiné du théâtre et de la musique.

Les Bach ont toujours été musiciens : le premier de la dynastie, un boulanger meunier, joue de la cithare, jusqu'au dernier, Sébastien, qui compose *la Passion selon Saint-Mathieu*. Le génie est une forteresse pour sa femme et leurs treize enfants dont sept ont disparu ; des musiciens aussi. Ce père est un rocher vivant dont le regard semble de plus en plus tourné vers l'intérieur. La mise en scène simple et précieuse de *La Petite Chronique* par Laurent Fréchuret, le directeur du Théâtre de Sartrouville, ne manque pas à la noblesse inspirée par le portrait d'un compositeur dont le génie fait l'unanimité - à travers le faux discours authentique d'Anna Magdalena ;

à queue de David Greilsammer, artiste international pour lequel Bach n'a pas de secrets. Un enchantement pour l'art combiné du théâtre et de la musique.

Véronique Hotte

La Petite Chronique d'Anna Magdalena Bach, d'après Esther Meynel, adaptation et mise en scène de Laurent Fréchuret, du 3 au 13 octobre 2006 à 21h au Théâtre de Sartrouville-CDN, place Jacques-Brel 75500 Sartrouville. Tél. 01 30 86 77 77 et www.theatre-sartrouville.com

Ils habitent la Goutte d'Or

A travers trois éclats de la mosaïque humaine composant le quartier de la Goutte d'Or, dans le dix-huitième arrondissement de Paris, Laurence Février construit un « théâtre-documentaire » fondé sur la transmission du réel et la constitution d'un patrimoine artistique oral.

CRITIQUE Le premier témoignage retrace le parcours d'une élue politique du quartier, le deuxième d'une immigrée d'origine angolaise. Quant au troisième et dernier habitant de la Goutte d'Or représenté sur scène, il s'agit d'un libraire marchand de journaux ayant passé une grande partie de sa vie en Afrique, avant de revenir vivre en France. Retranscrits à partir de trois entretiens menés par la metteuse en scène et comédienne Laurence Février auprès de femmes et d'hommes existants, les trois monologues de ce triptyque sociétal s'écartent de toute ambition fictionnelle pour donner à entendre la seule vérité de quotidiennetés particulières. Ainsi, Martine Maximin, Laurence Février et Charlie Nelson, dans un travail de reconstitution hyperréaliste, incantent bien sûr le langage,

les caractéristiques d'élocution, mais également les traits de personnalité des trois citoyens ayant accepté de se confier ainsi que de voir leurs propos érigés en matériaux scéniques. Car *Ils habitent la Goutte d'Or* ne présente pas une lecture linéaire ou simplement factuelle des rencontres réalisées. Silences, hésitations, pudeurs... Humour, trouble, ressentiment... Debout ou assis face au public, au sein d'un espace nu envisagé comme « la forme symbolique de la nudité de l'aveu », les trois interprètes recréent de véritables fragments d'existence, font resurgir toute l'authenticité des confessions consenties.

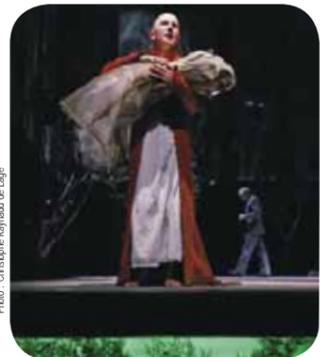
Trois monologues : trois visions très pragmatiques du réel.

« Dire sur la scène du théâtre le récit de ces personnes réelles », indique Laurence Février,

Théâtre / Critiques / 19
**L'Élégant Profil d'une
Bugatti sous la lune**

Serge Tranvouez poursuit son exploration de l'écriture de Jean Audureau. Une étrange traversée dans la forêt fantasmagorique de l'inconscient.

CRITIQUE Voilà une pièce bien étrange... Le titre déjà, *L'Élégant Profil d'une Bugatti sous la lune*, éveille la prémonition d'un mystère. La figure centrale, ensuite, ne laisse pas d'intriguer : Gilles de Rais, lieutenant de Jeanne d'Arc puis violeur sanguinaire qui terrorisa le Moyen-âge et enfanta la légende de Barbe-Bleue, a quitté la pénombre maudite de l'histoire. Caché aujourd'hui au cœur de la forêt, sur les bords de la Loire, il séduit de jeunes garçons en les promenant dans sa voiture de sport, pour oublier la tyrannie des rêves que lui inspirent les étoiles. Il y a aussi François Prelati, son amant et l'intendant dévoué de tous ses plaisirs, Léva, sa fille, qui découvre la vraie personnalité de son père, Agnès Marine, maquerelle rabatteuse d'enfants qui livre la chair



L'univers troublant et inquiétant de Jean Audureau.

innocente pour apaiser les désirs de l'ogre, et bien d'autres personnages encore, insolites... et puis il y a le petit Jean, fragile victime qui rêvait tant de l'île de Pâques. N'en racontons pas plus - les faits, au fond, importent peu. Car sans doute l'étrangeté sourd-elle de l'écriture même de Jean Audureau (1932-2002), qui oppose à l'analyse littéraire ou psychologique l'énigme ondoiyante du poème.

« J'ai une méfiance terrible pour la psychologie et je pense qu'au théâtre, je peux aller beaucoup plus loin dans la précipitation de l'imaginaire », disait-il. On s'y perd beaucoup d'ailleurs...

Une féerie toxique de conte noir

Le texte brode en effet sur une trame de polar de multiples motifs, qui tressent des références mythologiques, philosophiques, symboliques et oniriques comme autant de pistes souterraines. Labyrinthique, déchirée de fulgurances poétiques mais aussi plombée d'obscurs dialogues, la langue d'Audureau dégage une féerie toxique de conte noir, des effluves mortels de repentirs coupés d'effrois métaphysiques. Elle semble dérouler le fil du récit tout en s'enfonçant dans les plis de l'inconscient, là où rodent les fantômes, les angoisses et les pulsions interdites. On retrouve dans cette pièce, sa dernière, les thèmes qui hantent toute l'œuvre de cet auteur discret, tels que la passion maternelle aux dérivées incestueuses, l'eau comme source de voyages insensés, le mensonge et surtout l'enfant, ici sacrifié. Le style, d'une beauté un peu désuète, et les arcanes sibyllins de la tragédie déconcertent souvent. On a alors tout le loisir d'admirer les costumes d'Hanna Sjödin, chics jusque dans le haillon, ainsi que la scénographie de Jean-Christophe Choblet, qui crée un espace propice aux songes. D'autant que la direction d'acteurs de Serge Tranvouez paraît bien incertaine. Seul Yann Collette parvient vraiment à rester inquiétant jusque dans le lyrisme. Il produit presque un effet cathartique dans la rédemption. Oui, vraiment étrange...

Gwénola David

L'Élégant Profil d'une Bugatti sous la lune, de Jean Audureau, mise en scène de Serge Tranvouez, jusqu'au 18 octobre 2006, à 20h, sauf mardi à 19h et dimanche à 16h, relâche lundi, au Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier, 75006 Paris. Durée 2h. Rens. 01 44 39 87 00/01 et www.comedie-francaise.fr Le texte est publié aux éditions Actes-Sud Papiers.



La parole vivante de trois habitants de la Goutte d'Or.

« c'est donner à entendre les habitants de la Goutte d'Or comme un microcosme révélateur des contradictions, des violences, mais aussi des bonheurs et des charmes de la France d'aujourd'hui ». Plaçant les spectateurs devant des témoignages à la fois intenses et digressifs, profonds et anecdotiques, la metteuse en scène gagne le pari de l'empathie et de l'intérêt. Des enjeux de l'implication locale en politique

à la gestion au jour le jour de la différence, en passant par la difficulté de trouver une place dans un pays qui n'a pas toujours été le sien, *Ils habitent la Goutte d'Or* fait partie de ces spectacles militants qui, sans se hausser du col, sans prétendre à aucune dimension scénographique ou esthétique, forcent immédiatement la sympathie. Sans doute justement parce que la démarche, sincère et vertueuse, évite les poses, les bouffissures, pour éclairer très simplement la vie. La vie d'aujourd'hui, le monde complexe, mouvant et disparate auquel nous sommes tous les jours confrontés. Cette forme de représentation scénique, Laurence Février la nomme « théâtre-documentaire » : un théâtre proposant à un public en devenir de se rassembler pour partager l'émergence d'une écriture dramatique directement issue de la parole vivante.

Manuel Pliat Soleymat

Ils habitent la Goutte d'Or, conception et mise en scène de Laurence Février. Du 20 septembre au 19 octobre 2006. Du mardi au jeudi à 21h00. Lavoir Moderne Parisien, 35, rue Léon, 75018 Paris. Réservations au 01 42 52 09 14.

les Gêmeaux
SCÈNE NATIONALE | SCEAUX

Avec le soutien du Conseil général des Hauts-de-Seine

92

HAUTS-DE-SEINE

ÉPIQUE

DE NICOLAÏ ERDMAN
Texte français
André Markowicz
MISE EN SCÈNE
JACQUES NICHET/TNT
Avec Claude Duparfait, Aude Briant, Anne Benoit, Stéphan Wojtowicz, Chantal Joblon, Jean-Pol Dubois, Nathalie Krebs, Séverine Astel, Mous Zouheyri, Paul Minthe, Robert Lucibello, Olivier Francart, Franck Molinaro, Elsa Berger, Abdel Selsaf, Nicolas Giret-Famin.
Production
Les Gêmeaux/Sceaux/Scène Nationale, TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées.

Renseignements
Réservations :
01 46 61 36 67

6 > 22 OCTOBRE 2006
PREMIÈRE EN ILE-DE-FRANCE

Une fête pour l'esprit !

La saison 2006/2007 du théâtre de la Criée à Marseille combine la qualité des auteurs à celle des metteurs en scène, pour célébrer un théâtre « contemporain et populaire, festif et exigeant, » selon les mots d'un des participants, Richard Mitou. Un théâtre qui affirme joyeusement la puissance de son illusion et la pertinence décapante du sens sous le masque révélateur du jeu.



entretien Marc Paquien, metteur en scène La Dispute : raconter le théâtre

Hier Witkiewicz, Crimp et Synge, aujourd'hui Marivaux. Marc Paquien porte à la scène des territoires poétiques ambitieux qu'il confronte à l'inventivité de ses comédiens. Une volonté de jouer à jouer en racontant le théâtre à laquelle *La Dispute* offre un champ d'expérimentation fantasque et ludique.

Après Le Baladin du monde occidental, qu'est-ce qui vous a donné envie d'investir le théâtre de Marivaux ?

Marc Paquien : Ce qui m'intéresse en premier, au théâtre, c'est la rencontre du comédien et du langage, c'est de travailler la langue par le jeu. Et il se trouve que Marivaux est l'auteur le plus emblématique de cela. D'abord, parce qu'il a écrit son théâtre pour des troupes d'acteurs, et surtout parce qu'il a inventé, pour eux, une langue extrêmement singulière qui se place, par certains aspects, aux confins de l'abstraction. Pour rendre compte de cela, pour travailler sur cette langue d'une richesse inouïe, j'ai choisi *La Dispute*, une pièce sur le déploiement du langage et l'invention de l'individu qui représente une sorte de condensé de tout le théâtre de Marivaux.

M. P. : Dans *La Dispute*, quatre jeunes gens sont plongés dans un monde où ils vivent, en quelques scènes, à peu près tout ce que peuvent vivre les personnages de Marivaux. Ces quatre adolescents, qui ont été isolés du reste de la société à leur naissance, sont un jour mis en présence les uns des

autres, tombent amoureux et deviennent infidèles. Cette forme d'expérimentation anthropologique vise à savoir qui, de l'homme ou de la femme, a commis la première infidélité amoureuse. Bien sûr, tout ceci fait écho à quelques-uns des principaux questionnements du XVIII^e siècle : qu'est-ce que l'origine, qu'est-ce que l'inné et l'acquis, l'homme est-il corrompu par nature... ?

« Dans *La Dispute*, rien ne se résout, rien ne s'éclaircit. »

Qu'entendez-vous par là ?

Griboïedov est fort peu connu en France. Quelle place occupe-t-il dans la littérature dramatique russe ?

Jean-Louis Benoit : Il fait figure de grand classique. Il fut le premier à introduire le réalisme dans le théâtre russe, à mettre en scène ses contemporains et à aborder les problèmes politiques et sociaux de son époque. Bien qu'achevée en 1823, sa pièce fait entendre les prémisses de la révolte qui gronde contre l'empereur, le servage, l'administration sclérosée. Elle montre des personnages qui préfigurent les « décambristes », ces jeunes militaires éclairés qui fomentèrent une conspiration contre le Tsar en décembre 1825. Issu de la vieille noblesse cultivée et mondaine, lui-même dandy et fort brillant esprit, Griboïedov appartient à cette génération de sacrifiés. Sur le plan formel, il marque une rupture en utilisant une langue nouvelle pour le théâtre : il écrit en vers libres rimés, style jusqu'alors réservé à l'opérette et à la comédie légère. Gogol, Ostrovski puis Tchekhov se référeront beaucoup à lui.

A travers Tchatski, personnage central, Griboïedov brosse un tableau très cinglant de la société russe. Comment entendez-vous cette critique aujourd'hui ?

Guerre et paix

Servi par des comédiens exceptionnels, le chef-d'œuvre du maître Fomenko, qui a partout reçu un accueil enthousiaste depuis sa création en 2001, arrive à Marseille.

Fomenko et les siens ont travaillé pendant plus de sept ans sur le roman mythique de Tolstoï, lisant pendant de longs mois le texte à haute voix d'après les rôles, le laissant reposer, le reprenant, jusqu'à aboutir à la décision de limiter son adap-

tation scénique à la première partie du premier volume du roman qui en constitue l'ouverture et campe ses personnages principaux sur le fond du pressentiment de la guerre qui approche. Entre éléments de décor et accessoires réduits au strict nécessaire, et dans l'apothéose d'un jeu qui réussit à réaliser ce qu'il évoque, les Fomenki ressuscitent le palais des Bolkoniski, la maison des Rostov et tous ces lieux qu'habitent la fougue, la fureur et la passion de personnages au romantisme exacerbé. Comme toujours chez

Fomenko, la maîtrise prend le masque de la facilité et de l'évidence et les comédiens évoluent sur scène avec une aisance et un naturel qui laissent pantois.

Guerre et paix, d'après Léon Tolstoï ; mise en scène de Piotr Fomenko. Du 10 au 13 octobre 2006 à 19h.

Questions auxquelles Marivaux n'apporte aucune réponse...

M. P. : Non, et c'est quelque chose que je trouve extrêmement émouvant. Toutes ces interrogations débouchent sur un vide absolument incroyable. Dans *La Dispute*, rien ne se résout, rien ne s'éclaircit. Je crois d'ailleurs que c'est précisément là que se situe le théâtre de Marivaux, dans cette sorte d'exclamation et de perplexité permanentes, cet étonnement perpétuel devant le monde. Ses personnages ne savent jamais quel va être leur avenir ou ce qui est en train de leur arriver. Cet être a conscience d'exister, mais ne sait pas sur quoi se fonde cette existence. Et donc, à partir de là, il ne lui reste plus qu'à s'inventer.

Quel univers scénique avez-vous, vous-même, inventé pour accueillir ces personnages ?

M. P. : Sur le plateau, ce qui m'intéresse avant tout,

c'est de faire travailler l'imaginaire des acteurs et des spectateurs. C'est pour cela que je ne cherche jamais à traduire la modernité d'une pièce à travers une vision illustrative. Ce que je souhaite, c'est raconter le théâtre, imaginer comment une troupe s'empare d'un texte et le réinvente avec des éléments scéniques qui appartiennent de près ou de loin à l'époque de l'écriture. Ainsi, le décor conçu par Gérard Didier n'est pas du tout réaliste. Il s'agit d'un espace de fiction fou qui représente un œil géant regardant la scène. Il me semblait important de créer un monde abstrait révélant une certaine idée du XVIII^e siècle sans pour autant raconter une époque. Car, pour moi, mettre en scène *La Dispute*, ce n'est pas illustrer un siècle particulier mais découvrir comment quatre jeunes gens que l'on a éduqués en dehors du monde vont, peu à peu, en découvrant la société, vieillir prématurément et participer à un effondrement de la vérité par le jeu de leurs sentiments amoureux.

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

La Dispute, de Marivaux ; mise en scène de Marc Paquien. Du 1^{er} au 4 février 2007.

cette pièce. Incarné par Philippe Torreton, Tchatski ne se languira pas dans des poses romantiques mais saura nous toucher par ses hargnes, ses envies et ses élans lyriques sur l'amour.

Vous aimez décidément attaquer les travers de notre société à coups de rire...

J.-L. B. : Notre époque a beaucoup de comiques mais peu de franches comédies ! Je défends un théâtre de divertissement et d'avertissement, comme disait Brecht. J'aime le rire caustique, qui

ouvre et stimule l'esprit. Ce rire-là offre un excellent moyen pour explorer le social et le politique.

Entretien réalisé par Gwénola David-Gibert

Du Malheur d'avoir de l'esprit, d'Alexandre Griboïedov, mise en scène de Jean-Louis Benoit, du 10 mai au 10 juin 2007. Création le 9 mars 2007 au Théâtre National de Chailloit.

El Machina

Le train qui emmène Zenouba, fillette au cœur malade, en vacances chez son oncle Djillali, traverse un pays marqué par la tragédie : un périple guidé par les voix des meddahines, maîtres de l'oralité.

Zenouba est condamnée par un mal incurable mais refuse d'abdiquer devant la fatalité. Combative et généreuse comme l'Algérie, courageuse comme son auteur, Abdelkader Alloula, que les balles des islamistes abattirent le 10 mars 1994, Zenouba

raconte sa vie, sa famille, ses compagnons de voyage et son arrivée chez Djillali, fraîchement licencié. Conduit par « Cheikh el Meddahines », le chef des conteurs, le récit est agencé par ce maître de la tradition orale qui organise l'espace, la dramaturgie et le jeu pour évoquer ensemble l'histoire de Zenouba, celle de son pays et la culture traditionnelle maghrébine. Présenté dans le cadre d'un projet global de fondation simultanée d'un théâtre arabe contemporain à Alger et en région PACA, ce spectacle, initié et porté par El Gosto théâtre, dirigé par Ziani Chérif Ayad, participe à la promotion des échanges artistiques entre le monde arabe et l'Europe.

Pourquoi avoir choisi L'ignorant et le fou ?
Célie Pauthe : C'est peut-être la pièce la plus folle de Thomas Bernhard ; sa structure est schizophrénique. On est dans la loge d'une cantatrice d'opéra célèbre qui s'apprête à entrer en scène pour chanter

El Machina, d'Abdelkader Alloula ; mise en scène de Ziani Chérif Ayad. Du 9 au 16 novembre 2006.

Les Histrions (détail)

Premier épisode d'une fresque magistrale qui doit s'étendre jusqu'en 2076, parlant du monde par le prisme de l'accouchement : une histoire de genèse « farcie d'éclotions ».

Avec l'envie « d'un théâtre explosif qui brise les codes et les conventions, le ressassement et les redites de nos éternelles soirées au théâtre », Richard Mitou a trouvé dans l'écriture de Marion Aubert le creuset du « théâtre contemporain et populaire, festif et exigeant, joyeux et cruel, poétique et politique » qu'il appelle de ses vœux. La jeune



dramaturge a écrit pour lui une fable des origines, sorte de fresque burlesque, déjantée et bouffonne pour une vingtaine d'acteurs, quatre musiciens et des amateurs réunis en chœur. Le but est de redonner au théâtre le sens de sa valeur fondamentale et fondatrice de partage, et de croquer une histoire du monde généreuse, ludique et fulgurante. Sur les thèmes de l'enfance, de ses joies et de ses chagrins, de la peur de grandir et du refuge dans l'imaginaire, le théâtre se fait roi et s'offre tout entier aux musées de l'illusion.

Les Histrions (détail), de Marion Aubert ; mise en scène de Richard Mitou. Du 15 au 17 décembre 2006.

Voyage en Sicile

Trois histoires où le monde est une île et son théâtre la passion amoureuse qui se cristallise sur la figure de l'autre qui s'en est allé... Que reste-t-il de nos amours ?... Jean-Yves Lazennec réunit *Lettre pour elle*, de Giovanni Verga, *Cédrats de Sicile*, de Luigi Pirandello et *Il se fait tard, de plus en plus tard*, d'Antonio Tabucchi sous le titre commun de *Voyage en Sicile*, comme un écho conscient et avoué au magnifique périple italien filmé par Rossellini. Trois auteurs pour rendre hommage à la mystérieuse Tinaacrie dont les trois pointes sont autant d'armes déchirantes pour les cœurs dévorés par la passion.

C. Robert
Composant un spectacle empreint d'humour où l'émotion se veut « comme une manière d'élégance de l'esprit », Jean-Yves Lazennec s'appuie sur le cadre sicilien pour mieux le transcender, afin d'évoquer « nos propres géographies intimes, réelles ou imaginai-



res - peu importe - pourvu qu'elles demeurent vivantes et sensibles ». Deux récits épistolaires et une œuvre dramatique, donc, pour péindre, comme l'oranger sur la mer, la morsure amère et salée de la passion.

C. Robert
« S'arrêter sur cette écriture, c'est s'engager de soi à soi dans une authenticité radicale. »

pour la deux cent vingt deuxième fois la Reine de la Nuit dans *La Flûte enchantée*. Elle n'arrive pas. Dans sa loge, attend son père alcoolique à moitié aveugle, ainsi qu'un médecin. Tous les soirs, elle arrive plus tard. On entend par le retour le public s'installer et l'opéra s'initier. Une tension intense s'affermir alors que l'ouverture prend son envol. Tandis que le père éprouve une angoisse inouïe, le médecin

entreprend pour lui calmer les nerfs de raconter, étape par étape, une autopsie médico-légale, qui va devenir comme un thème musical fugué irriguant l'œuvre jusqu'à son point final.

L'autopsie propose la mise en lumière des pans d'ombre humains.

C. P. : La relation père/fille s'impose comme souvent chez Bernhard, fondée sur l'amour/haine, un véritable enfer, une relation passionnelle destructrice, un amour trop fort pour pouvoir se vivre. Plus on pénètre dans l'intimité de ce couple infernal, plus l'autopsie au scalpel se fait précise. C'est une pièce construite avec des inserts extraits des cours d'anatomie du demi-frère de l'écrivain, médecin spécialiste des maladies internes.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

C. P. : L'auteur a passé trente ans de sa vie à lutter contre la tuberculose, maladie de sa cantatrice. Une manière d'autoportrait comme si l'œuvre entière était un journal intime sublime. L'œuvre témoigne que le génie est une maladie ou qu'il n'y a pas de génie sans maladie. C'est un théâtre entier, franc et chame. Pour transcrire la sensualité de ce théâtre, les acteurs Daniel Affolter, Pierre Baux, Karen Rencurel, Violaine Schwartz et Fred Ulysse. S'arrêter sur cette écriture, c'est s'engager de soi à soi dans une authenticité radicale. Avec ce regard subversif sur la société viennoise, cette bourgeoisie mélomane détestée et en laquelle il se reconnaissait...

Propos recueillis par Véronique Hotte

L'ignorant et le fou, de Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe, du 29 mars au 13 avril 2007.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

Un Chapeau de paille d'Italie

Le cheval de Fadinard a confondu son picotin avec un chapeau et il faut rempla-

entretien Célie Pauthe, metteuse en scène Un art consommé de la dérision

Après quatre spectacles avec la complicité de Violaine Schwartz et Pierre Baux, la comédienne Célie Pauthe, révélée par sa mise en scène de *Quartett* de Heiner Müller, signe *L'ignorant et le fou* de Thomas Bernhard. L'intransigeance de l'auteur autrichien, son humour dévastateur et sa passion pour les acteurs impressionnent la jeune femme généreusement impliquée.

entreprend pour lui calmer les nerfs de raconter, étape par étape, une autopsie médico-légale, qui va devenir comme un thème musical fugué irriguant l'œuvre jusqu'à son point final.

L'autopsie propose la mise en lumière des pans d'ombre humains.

C. P. : La relation père/fille s'impose comme souvent chez Bernhard, fondée sur l'amour/haine, un véritable enfer, une relation passionnelle destructrice, un amour trop fort pour pouvoir se vivre. Plus on pénètre dans l'intimité de ce couple infernal, plus l'autopsie au scalpel se fait précise. C'est une pièce construite avec des inserts extraits des cours d'anatomie du demi-frère de l'écrivain, médecin spécialiste des maladies internes.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

C. P. : L'auteur a passé trente ans de sa vie à lutter contre la tuberculose, maladie de sa cantatrice. Une manière d'autoportrait comme si l'œuvre entière était un journal intime sublime. L'œuvre témoigne que le génie est une maladie ou qu'il n'y a pas de génie sans maladie. C'est un théâtre entier, franc et chame. Pour transcrire la sensualité de ce théâtre, les acteurs Daniel Affolter, Pierre Baux, Karen Rencurel, Violaine Schwartz et Fred Ulysse. S'arrêter sur cette écriture, c'est s'engager de soi à soi dans une authenticité radicale. Avec ce regard subversif sur la société viennoise, cette bourgeoisie mélomane détestée et en laquelle il se reconnaissait...

Propos recueillis par Véronique Hotte

L'ignorant et le fou, de Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe, du 29 mars au 13 avril 2007.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

« Les frères et sœurs soulignent étrangement l'horizontalité de la vie. »

Quelle relation entretiennent les deux sœurs ?

B. B. : Le thème des liens entre frères et sœurs est un thème majeur, plus important peut-être que le lien générationnel entre parents et enfants.

voir dans la pièce des personnages qui seraient non humains, peut-être l'éclipse elle-même et le paysage de l'enfance, marqué par l'Histoire et l'absence de joie.

Quelle relation entretiennent les deux sœurs ?
B. B. : Le thème des liens entre frères et sœurs est un thème majeur, plus important peut-être que le lien générationnel entre parents et enfants.

cer le chapeau... Gilbert Rouvière s'empara avec gourmandise de cette machine à rire délirante signée Labiche. Non pas vaudeville de situation mais vaudeville de mouvement, la pièce de Labiche narre les mésaventures de Fadinard au matin de son mariage. Son cheval dévore le chapeau de paille d'Anais, en tendre et inavouable conversation avec un militaire. Le couple suit Fadinard jusque chez lui et refuse de quitter les lieux tant qu'il n'aura pas remplacé le chapeau par un autre identique, car Anais est mariée à un jaloux, qui s'étonnerait de cette disparition. Fadinard, sans rien dire à sa noce qui le suit partout, part à la recherche d'un chapeau jumeau. Course-poursuite entre les personnages qui tourne au tourbillon délirant et au massacre désopilant,

entreprend pour lui calmer les nerfs de raconter, étape par étape, une autopsie médico-légale, qui va devenir comme un thème musical fugué irriguant l'œuvre jusqu'à son point final.

L'autopsie propose la mise en lumière des pans d'ombre humains.

C. P. : La relation père/fille s'impose comme souvent chez Bernhard, fondée sur l'amour/haine, un véritable enfer, une relation passionnelle destructrice, un amour trop fort pour pouvoir se vivre. Plus on pénètre dans l'intimité de ce couple infernal, plus l'autopsie au scalpel se fait précise. C'est une pièce construite avec des inserts extraits des cours d'anatomie du demi-frère de l'écrivain, médecin spécialiste des maladies internes.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

C. P. : L'auteur a passé trente ans de sa vie à lutter contre la tuberculose, maladie de sa cantatrice. Une manière d'autoportrait comme si l'œuvre entière était un journal intime sublime. L'œuvre témoigne que le génie est une maladie ou qu'il n'y a pas de génie sans maladie. C'est un théâtre entier, franc et chame. Pour transcrire la sensualité de ce théâtre, les acteurs Daniel Affolter, Pierre Baux, Karen Rencurel, Violaine Schwartz et Fred Ulysse. S'arrêter sur cette écriture, c'est s'engager de soi à soi dans une authenticité radicale. Avec ce regard subversif sur la société viennoise, cette bourgeoisie mélomane détestée et en laquelle il se reconnaissait...

Propos recueillis par Véronique Hotte

L'ignorant et le fou, de Thomas Bernhard, mise en scène de Célie Pauthe, du 29 mars au 13 avril 2007.

Le rapport à la maladie est récurrent dans cette œuvre.

« Les frères et sœurs soulignent étrangement l'horizontalité de la vie. »

Quelle relation entretiennent les deux sœurs ?

B. B. : Le thème des liens entre frères et sœurs est un thème majeur, plus important peut-être que le lien générationnel entre parents et enfants.

L'Éclipse du onze août, de Bruno Bayen, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, du 4 au 13 mai 2007.

Les frères et sœurs soulignent étrangement l'horizontalité de la vie. Dans cette certitude de relever à la fois de la même chair et de la différence, avec la liberté donnée en partage. Ces sœurs, comme souvent, ne se fréquentent pas. On ne peut comparer cette situation à un grand conflit ou à un règlement de comptes. C'est une référence plutôt à des restes de choses infimes, des difficultés et des malentendus dans ce projet essentiel qu'ont les frères et sœurs de toujours rester jeunes. En même temps, dans ce texte, elles sont moins reliées par l'amour que par la certitude que la mort serait quelque chose de très grave pour chacune d'elles. La pièce est aussi une réflexion sur le temps, la prochaine éclipse est programmée en 2080, nous ne la verrons pas...

Propos recueillis par Véronique Hotte

L'Éclipse du onze août, de Bruno Bayen, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, du 4 au 13 mai 2007.

La Criée-Théâtre National de Marseille, 30, quai de Rive-Neuve 13284 Marseille cedex 07. Tél. 04 91 54 70 54. www.theatre-lacriee.com

Outside/ La Vie matérielle

de Marguerite Duras

Textes réunis par Sylviane Bernard-Gresh

Mise en scène **Anne-Marie Lazarini**
Avec Jenny Alpha, Judith d'Aleazzo, Coco Felgeirolles, Sylvie Herbert

En alternance à partir du 30 octobre 2006

Théâtre Artistic Athévains

01 43 56 38 32

Enfance

d'après **Enfance** de **Nathalie Sarraute**
© Editions Gallimard

Extraits choisis par Michel Cournot
Mise en espace **Michel Ouimet**
Avec **Martine Pascal**
et la voix de **Gisèle Casadéus**

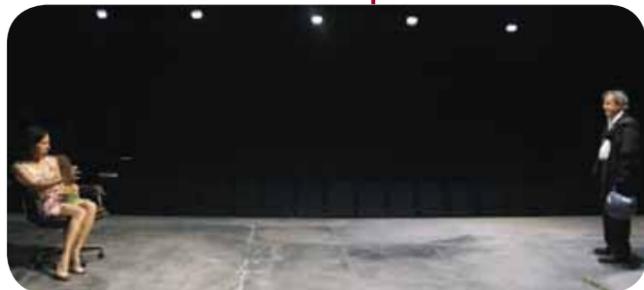
22 / Théâtre / Critiques

Dans la luge d'Arthur Schopenhauer

Maurice Bénichou, André Marcon, Yasmina Reza et Christèle Tual s'engagent sur les voies paradoxales, piquantes et ombreuses de monologues visant à éclaircir « la vérité de la vie ».

CRITIQUE

« Je suis en luge vers la mort docteur. Tel que vous me voyez. Dans la luge de mon ami Arthur Schopenhauer. (...) Les hommes normaux du dehors, je ne les supporte plus. Les hommes normaux du dehors comment les endurent ? Tout s'est défilé. La tapisserie de Cohen, et Spinoza. Complètement effiloché Spinoza. » De Spinoza, philosophe dont il a été l'un des grands spécialistes, Ariel Chipman (André Marcon) est subitement passé à Schopenhauer. Entendons, pour faire court, que depuis qu'il glisse en-dehors de la joie volontariste de son ancien maître à penser, le conjoint de Nadine Chipman (Yasmina Reza) n'est plus que conscience de sa propre finitude et attente laborieuse de celle-ci. A ses côtés, son épouse, sa psychiatre (Christèle Tual) et Serge Othon Weil (Maurice Bénichou), un ancien collègue outrancièrement ennuyeux, s'interrogent sur la vie, ses désagréments, ses leures, ses enjeux, ses impasses. Comme souvent chez Yasmina Reza, le propos est intéressant, spirituel, enlevé même, habile et élégant. D'ailleurs, sans doute trop élégant. Trop lisse et lustré à l'excès. Car contrairement à *Une pièce espagnole* - mise en abyme théâtrale touchant à des points de noirceur et de radicalité jusque-là esquivés par l'auteure ; pièce bancale, inaboutie, mais d'une



Du pourquoi et du comment de la désespérance.

certaine façon ambitieuse - *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* révèle des allures de trop belle et trop sage mécanique.

Aux abords d'un précipice

D'autant que le metteur en scène Frédéric Bélière-Garcia, jouant la carte du ton sur ton, élabore un univers scénique bifrontal qui, dans sa sagesse et sa propreté, ne réussit pas à brusquer, à déstabiliser l'écriture de Yasmina Reza, ne permet pas d'en laisser sourdre toutes les arêtes vives et les ressources souterraines. Car une manière de tranchante brusquerie, de désenchantement un peu fou, ne demandent finalement qu'à se détacher, qu'à jouer leur partition, en contre voix du sens de la formule, de l'aphorisme et du paradoxe dont fait preuve l'écrivaine-comédienne. L'avancée en direction de ce précipice intime et douloureux a d'ailleurs lieu à quelques occasions, profitant de la brillante distribution réunie par le metteur en scène pour s'aventurer, comme clandestinement, sur ces terres de

l'inconsolabilité et de la désespérance. Maurice Bénichou, André Marcon, Yasmina Reza et Christèle Tual parviennent alors à mettre en perspective la légèreté facétieuse et mordante qui marque de son empreinte la quasi-totalité du spectacle. Légèreté qui, à défaut de mener cette suite de réflexions drôles et mélancoliques vers les vertiges existentiels qui pourraient se faire jour, la transforme en divertissement d'une distinction acidulée.

Manuel Piolat Soleymat

Dans la luge d'Arthur Schopenhauer, de **Yasmina Reza** ; mise en scène de **Frédéric Bélière-Garcia**. Du 26 septembre au 21 octobre 2006. Du mercredi au vendredi à 20h, le mardi à 19h00, le samedi à 16h00 et 20h00. Relâche le dimanche et le lundi, sauf le lundi 2 octobre à 20h00. Théâtre Ouvert, 4 bis, cité Véron, 75018 Paris. Réservations au 01 42 55 55 50.

Théâtre / Critiques / 23

Sainte Jeanne des abattoirs

Catherine Marnas pérégrine avec une aisance et une intelligence insolentes dans les terres brechtiennes. Un spectacle de colère et d'enthousiasme remarquablement abouti.

CRITIQUE

Pendant que Mauler fait baisser les cours, Jeanne tente de maintenir haut les cœurs... Dans un face-à-face mâtiné de haine et de séduction, le capitaliste cynique et l'illumineé chrétien incarnent l'irréductible opposition entre la vente et le rachat. Mauler, roi de la viande, fomenté des plans retors pour ruiner les différents acteurs de la filière bovine pendant que Jeanne, reine des gueux asservis par les cadences et les machines infernales de l'industrie, vante les joies spirituelles à ceux dont les corps sont enchaînés aux implacables lois du profit. La madone des Chapeaux Noirs découvre, à l'occasion d'une visite des abattoirs guidée par le bras droit de Mauler, toute l'étendue de la déréliction morale des travailleurs que le chômage

et le dénuement forcent au mal et à la veulerie. Comprenant que la religion est l'opium du peuple, Jeanne rompt son naïf pacte de complicité avec le magnat de la conserve mais ne parvient pas à se résoudre à la révolution. Refusant la violence, elle trahit les masses et meurt en égypte de la cause qu'elle a pourtant combattue, récupérée par le capitalisme réconcilié avec le goupillon.

Théâtre du décentrement et concentré de talents

Les modernes thuriféraires du libéralisme omnipotent pourraient sans doute trouver Brecht caricatural et la lutte des classes un combat d'arrière-garde pour nostalgiques dépassés par l'évidence de la cruelle nécessité du marché. Pourtant, la façon dont Marnas, rétive aux solutions faciles,



Catherine Marnas redonne sens et fièvre à Brecht.

dépoussièrisme et actualise le propos résonne comme la clameur ressuscitée et grondante de la résistance à l'exploitation. Justement en se gardant de toute caricature. Non seulement dans le traitement des personnages puisque Mauler, diable angélique, a les traits lucifériens de Julien Duval et que Jeanne est campée par Claire Théodoly, à la beauté d'une Iphigénie au bûcher, mais aussi dans les partis pris de mise en scène qui jouent en certains tableaux des lieux communs esthétiques du réalisme socialiste et en d'autres des habitudes représentatives de la modernité médiatique. Une évidente volonté de distanciation intelligente, comprise et modernisée fait de cette mise en scène une brillante critique des apories des deux systèmes politiques ainsi incarnés, avec un souci dialectique d'une rare efficacité scénique. Les comédiens, tous excellents, sont entourés par les chœurs d'amateurs qui ont travaillé pour l'occasion avec Catherine Marnas et sa troupe, et l'ensemble est orchestré par Franck Manzoni éblouissant de justesse et de talent en narrateur de l'intrigue. Menés de main de maître, les différents acteurs de cette fresque bouillonnante réussissent à parfaitement équilibrer les effets. De la musique et des lumières aux costumes, du son à la scénographie et aux images, tout concourt à réaliser un spectacle éminemment réussi.

Catherine Robert

Fin de partie, de **Samuel Beckett** ; mise en scène de **Bernard Levy**. Du 28 septembre au 28 octobre 2006. Du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h00. Matinées exceptionnelles le dimanche 8 octobre à 16h00 et le samedi 21 octobre à 15h00. Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7, rue Boudreau, 75009 Paris. Réservations au 01 53 05 19 19. Reprise à la Scène Nationale de Sénart-La Coupole, du 21 au 25 novembre 2006. Tél. 01 60 34 53 60. Au Prisme (Saint-Quentin-en-Yvelines), le 1^{er} décembre 2006. Tél. 01 30 51 46 06.

Fin de partie

Huis clos à quatre sur la vacuité, la solitude, la fatalité et la mort, *Fin de partie* réunit en son sein tous les grands sujets de la dramaturgie beckettienne. Entre drôlerie et métaphysique, Bernard Levy donne naissance à une représentation ouverte et subtilement équilibrée.

CRITIQUE

Hamm (Thierry Bosc) est aveugle et parapalé, revêché, contradictoire, enserré dans un corps invalide ne lui permettant plus aucune liberté, forcé dans une existence vide et sans dessin. Cette existence-là, il la remplit de mots. Des mots qui n'ont pas vocation à signifier quoi que ce soit, dont la seule valeur est d'exister. Des mots qui viennent se contester les uns les autres, qui engendrent les mêmes questions et les mêmes réponses réitérées sempiternellement, les mêmes histoires n'en finissant plus d'être ressassées. Un langage qu'il s'adresse à lui-même ou à son fils adoptif, Clov (Gilles Arbona), être boiteux lui servant de valet, ou bien à ses parents, Nell (Marie-Françoise Audollent) et Nagg (Georges Ser), vieillards édentés et mutilés vivant à ses côtés dans des poubelles. Hamm ne

voit pas et ne peut pas bouger : en somme, un parfait exemple de protagoniste beckettien. En exil permanent dans la vie, comme oublié là par la nature, il fait l'expérience quotidienne de la routine et du vide à la façon d'une tragédie jubilatoire. « La fin est dans le commencement, et pourtant on continue », avoue-t-il, conscient de l'absurdité de son sort et de celui de ses semblables. Placés par Beckett devant la perspective future d'un silence définitif, d'un terme irrémédiable, les quatre personnages suivent le cours de leurs paroles et de leurs silences dans la pleine conscience de leur condition et de leurs entraves.

« Signifier ? Nous, signifier ? Ah, elle est bonne ! » (Hamm)

« Je ne souhaite pas contextualiser la pièce de Beckett », explique Bernard Levy, « Il s'agit plus



Devant le vide de l'existence et des mots.

La Cie Dodeka présente

Le frigo de Copi

avec **Carles Romero-Vidal**
mise en scène **Vincent Poirier**

« Copi marche dans un rideau de brume. Il voit des hommes qui sont des femmes, qui sont des animaux, qui sont des objets, qui sont des jouets, pour des enfants qui sont nés d'un rat, ou d'une tortue, ou d'un homme qui est une femme... »
C. G.

Du 5 au 15 octobre 2006
(du jeudi au samedi à 20h30 et le dimanche à 17h)
à **Confluences, 190 bd. de Charonne 20^e**
Métro Alexandre Dumas

Tarif unique 10€
Réservation au 01 40 24 16 46 ou sur resa@confluences.net
+ autres points de ventes habituels

Le THÉÂTRE FIRMIN GÉMIER ANTONY présente

LE FIL SOUS LA NEIGE LES COLPORTEURS

CREATION
SOUS CHAPITEAU
POUR 7 FUNAMBULES
ET 3 MUSICIENS

Du 7 au 15 octobre 2006

ESPACE CIRQUE D'ANTONY
Rue Georges Suant
Navette gratuite à partir du Théâtre

RÉSERVATIONS

Production : Les Colporteurs
Coproduction : Théâtre Firmin Gémier - scène conventionnée d'Antony / Culture Commune, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais / Cirque-Théâtre d'Elbeuf, centre régional des arts du cirque de Haute-Normandie / Agora, scène conventionnée de Boulazac / Circuits, scène conventionnée Auch - Gers - Midi-Pyrénées / La Ferme du Buisson, scène nationale de Marne-la-Vallée / Le Manège de Raimis, scène nationale / La Verrierie d'Alès en Cévennes, pôle cirque Région Languedoc-Roussillon / Service Culture du SAN de Tiste d'Alban / APAC, Association de Préfiguration de l'Institut des Arts du Cirque de Bourg-Saint-Andéol / Cirque Jules Verne, Pôle Régional des Arts du Cirque d'Amiens Métropole Résidences - EPPGHV La Vilette Paris / Le Parapluie, Centre international de création artistique d'Aurillac
Avec le soutien du Festival Furies - Châlons-en-Champagne, du Ministère de la Culture et de la Communication - DMDTS, du Conseil régional Rhône-Alpes et du Conseil général de l'Ardèche.
La compagnie Les Colporteurs est conventionnée par la DRAC Rhône-Alpes.

01 46 66 02 74

licences : 921754 - 921755 - 921756 - 921757 / zaoum / © Camille Sauvage - la.sauvage@wanadoo.fr

LA TROUPE DE L'ÉPÉE DE BOIS
Cartoucherie
CYCLE BILINGUE

LORCA
"La poésie assassinée"
1936-2006



NOCES DE SANG
du 23 nov. au 17 dec.
en français

YERMA
du 18 jan. au 11 fév.
en espagnol surtitré en français

La Maison de
BERNARDA ALBA
du 13 au 18 fév.
en espagnol surtitré en français

Mardi, jeudi, vendredi
et samedi à 20h30. Dimanche à 16h.

Renseignements et réservations
01 48 08 39 74
www.epedebois.com

24 / Théâtre / Critiques

Comment te le dire ?

Iconoclaste, grossier, politiquement incorrect, railleur, persifleur : Llamas dénonce les impostures existentielles et Carole Thibaut en orchestre l'éruption en un show salvateur et détonant.

CRITIQUE

Dans le ghetto normalisé où le déviant est devenu petit-bourgeois, aspirant à l'anonymat marital et consumériste, Armando Llamas pose une bombe à fragmentation qui n'épargne ni le langage ni ses objets. « *Tata* » assumée et honteuse, amateur de petits culs assez jeunes pour excuser leur évanescence intellectuelle et racheter leur légèreté pécuniaire, l'homme fatigué et grinçant que campe ce texte a tout d'une diva vieillissante faisant payer au monde ses saillies misérables. « *Panda baveux* », esclave libidineux et solitaire, misanthrope offrant au public le pain et le vin de son agonie sous forme de gâteries apéritives, « *Tata* » évoque pêle-mêle les affres de son sacrifice aux lois du marché. Car il en va du sexe comme de tout objet réplétif : toujours plus jusqu'à l'écoeurement, toujours plus cher jusqu'à la ruine, pour se cacher qu'on est fondamentalement seul et trop faible pour l'assumer. C'est alors que l'hétéro, le sain, le normal, celui qui croit que l'autre est différent, se reconnaît au miroir spectaculaire de cette éruption.

Un spectacle coup de poing, entre poignant et poignant

Car tous se compromettent dans l'empêtre, tous aspirent aux dimanches en famille, tous, princesses hystériques et chevaliers bedonnants, rêvent de la béatitude frelatée d'un confort sans histoires. La force de la mise en scène de Carole Thibaut et



Comme un panda baveux qui aurait une fuite au cul.

du jeu de Guillaume Veyre est justement de parler sur l'excès pour mieux en aménager les revers. Affublé d'une perruque blonde et d'un fourreau blanc de mariée, le comédien prend possession de l'espace scénique comme une vamp endia-

blée au bord de la débine émétique. Grande folle arpentant la cage de son égarement, « *Tata* » en fait des tonnes et insulte la pudibonderie ambiante à grands renforts d'obscurités cyniques. Mais sous le costume blanc de l'épouse interdite, apparaissent bientôt le noir et la sobriété d'un individu qui les vaut tous et fraternise avec eux sous le fard. En colère évidemment, blessé sans doute, humain à coup sûr, et trop humain. Une tendresse paradoxale se fait jour, comme celle d'un humaniste qui aurait choisi de fustiger ses semblables pour mieux sauver l'espèce. Guillaume Veyre excelle dans le contraste, récupérant l'émotion aux marges de l'impudeur. Drôle et tonitruant, insolent et rageur, il achève sa diatribe sur la modernité et ses travers comme un luciférien rendu à la lumière. Une belle leçon bien assénée d'éthique intempestive et de théâtre jubilatoire.

Catherine Robert

Comment te le dire ? d'Armando Llamas ; mise en scène de Carole Thibaut. Du 19 septembre au 19 octobre 2006. Mardi, mercredi et jeudi à 19h15. Lavoisier Moderne Parisien, 35, rue Léon, 75018 Paris. Réservations au 01 42 52 09 14.

Rutabaga Swing

Emillant le drame historique de chansons graves ou légères, Didier Schwartz signe une pièce subtile et émouvante sur l'Occupation, servie par des comédiens épataints de justesse.

CRITIQUE

Tout le monde n'a pas, à Chambier, l'excuse de l'âge comme Madame Barry pour échapper à l'invasion vert-de-gris, et dans le café que continue de faire tourner son petit-fils, entre rutabagas au jambon et lampées de muscadet, il faut composer avec la réalité... Celle-ci prend bientôt le visage de Hans, officier de la Wehrmacht chargé de mettre son français impeccable au service de la traduction des lettres de délation des habitants du village, qui s'installe dans une des chambres de la maison. L'Allemand, humaniste égaré dans la guerre, ne tarde pas à tomber amoureux de Marie, jeune juive cachée sous l'anonymat du service des tasses de chicorée. Entre le comptoir et les tables, répète la chorale locale d'amateurs et d'amis aux engagements et aux idéaux contrastés. Claude, le facteur, trop rêveur et trop veule pour s'engager vraiment, lance ses diatribes londoniennes à la face de Bernard, le bibliothécaire pétainiste, pendant que Suzy, la coiffeuse dont la crinière servira bientôt de scalp aux partisans de la dernière heure, ne parvient pas à ne pas voir les hommes sous les uniformes. La situation se corse lorsque Durieux, vrai-faux résistant, choisit la maison Barry comme planque et transforme ce huis clos historique en vaudeville dramatique.

Et tout ça, ça fait d'excellents Français...

La gageure scabreuse d'une comédie ayant pour cadre cette période cruelle et difficile est relevée avec brio et finesse par Didier Schwartz qui réus-

sit à camper des personnages aussi crédibles qu'inattendus et déjoue avec subtilité la caricature et les pièges du manichéisme. Entre chansons et comédie transparait la gravité terrible d'une époque au masque de tragédie et la complexité des postures de ceux qui se débattent avec l'Histoire, chantant pour oublier, se travestir, se consoler ou se donner du courage. Servi par des acteurs jubilatoires et alertes, aussi à l'aise dans le jeu que dans le chant, le texte est d'une saveur et d'une justesse remarquables et réussit le tour de force d'allier divertissement et esprit de sérieux. La mise en scène de Philippe Ogouz, enlevée et dynamique, offre aux comédiens l'occasion de vrais moments d'anthologie parmi lesquels on retiendra la géniale et roulante interprétation des campagnes napoléoniennes par Bruno Abraham-Kremer travesti en douairière patriote et exaltée. Entre les airs de Georgius, Trenet, Chevalier, Léo Chailac, Raymond Legrand, Hans Leip, Jacques Larue et André Claveau, surgissent les ingrédients qui font les vraies bonnes pièces populaires : de l'amour, des idéaux, de la trahison, de l'héroïsme, du rire et du drame.

Catherine Robert

Rutabaga Swing, de Didier Schwartz ; mise en scène de Philippe Ogouz. Du 5 septembre au 15 octobre 2006. Mardi, mercredi, vendredi à 20h30 ; jeudi et samedi à 19h30 ; dimanche à 15h30. Théâtre 13, 103A, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris. Réservations au 01 45 88 62 22.



Du chant des partisans à la victoire en chantant.

Les Gêmeaux

Scène Nationale
Direction :
Françoise Letellier
49, avenue Georges
Clemenceau
92330 SCEAUX
Tél : 01 46 60 05 64
Fax : 01 46 61 54 53
Subventionné par
la Communauté
d'agglomération
des Hauts-de-Seine,
le Conseil Général
des Hauts-de-Seine,
le Ministère
de la Culture et
de la Communication



saison 2006|2007 un autre regard sur le monde



LES GÊMEAUX | SCÈNE NATIONALE

● Le Manuel d'Épictète, Sami Frey du 26 au 30 septembre ● Le Suicidé, De Nicolai Erdman, Jacques Nichet (Première en Île de France) du 6 au 22 octobre ● Kora Jazz Trio, les 13 et 14 octobre ● Sixun, le 27 octobre ● La Périchole, Offenbach, Julie Brochen, Création (Festival d'Aix-en-Provence) du 10 au 12 novembre ● Carmen, Ballet Antonio Gadès, le 17 novembre ● Caratini Jazz Ensemble et ses invités (Concert Bal) le 18 novembre ● Louis Bertignac, le 19 novembre ● Iphigénie, suite et fin, Euripide et Yannis Ritsos, Guillaume Delaveau (Première en Île de France) du 30 novembre au 17 décembre ● Ozma, le 1^{er} décembre ● Renaud Garcia-Fons et Sylvain Luc duo, (Création) les 15 et 16 décembre ● Patrice Caratini Jazz Ensemble et le Chœur Nicolas de Grigny (Création) le 12 janvier ● Rencontres exceptionnelles, autour du spectacle « Le dialogue improbable », les 14 et 16 janvier ● Le dialogue improbable, Éliane Gauthier et Paul-Jean Franceschini, Patrice Kerbrat (Création) du 18 janvier au 4 février ● Aldo Romano chante, le 23 janvier ● Hedda Gabler, Henrik Ibsen, Thomas Ostermeier (Première en France) du 31 janvier au 11 février ● Elisabeth Kontomanou Quartet, le 16 février ● Cymbeline, William Shakespeare, Declan Donnellan (Première en France) du 7 au 25 mars ● Stéphane Belmondo / Antoine Hervé duo (Création) les 16 et 17 mars ● Orchestre National de Jazz/Franck Tortiller, le 30 mars.

LES RENDEZ-VOUS CHORÉGRAPHIQUES 2007 :

● Maryse Delente (Reprise exceptionnelle) du 27 au 29 avril ● Frédéric Flamand, Dominique Perrault (CCN/Ballet National de Marseille) du 4 au 6 mai ● Abou Lagraa (Compagnie La Baraka) les 11 et 12 mai ● Angelin Preljocaj (CCN/Ballet National d'Aix-en-Provence) du 24 au 26 mai ● Russell Maliphant, les 29 et 30 mai.
● Rufus, les 12 et 13 mai ● Bojan Z Trio, le 15 mai.

Rencontres de Musiques Actuelles ● Spectacles Jeune Public

Renseignements : www.lesgemeaux.com | Réservations : 01 46 61 36 67

Voici plusieurs saisons que le théâtre des Gémeaux, sous l'impulsion de sa directrice Françoise Letellier, s'attache à mettre en lumière un théâtre d'une très haute exigence artistique, où l'homme et le monde orchestrent leur fascinante rencontre. Et au fil des ans, les retrouvailles avec de grands metteurs en scène permettent de consolider des liens féconds. Sans oublier une solide programmation danse et jazz.

Un théâtre universel, au cœur de l'être



rencontre Françoise Letellier

Le théâtre des Gémeaux, devenu l'une des scènes les plus dynamiques d'Ile-de-France, a fidélisé de grands metteurs en scène. En quoi l'idée de compagnonnage est-elle importante pour vous ?
Françoise Letellier : C'est la qualité du metteur en scène et son exigence artistique qui guident mon choix. Aussi, quand le public l'accueille avec bonheur, il devient logique d'accompagner sur plusieurs projets une démarche artistique forte, et d'avoir envie de fidéliser de grands metteurs en scène parmi les meilleurs, aussi bien français qu'européens.



« Un Théâtre est un Espace Lieu/Espace Temps où l'homme retrouve sensibilité, émotions, plaisirs, interrogations, réflexion, l'ensemble des œuvres et des signes que s'adressent les hommes pour évoluer et se surpasser »

Sept spectacles sont co-produits par le théâtre. Quel type d'œuvres souhaitez-vous soutenir ? Et au-delà comment envisagez-vous le rôle du théâtre des Gémeaux dans son bassin de population ?
F. L. : Situés à 10 mn au sud de Paris, nos coproductions s'engagent quand Les Gémeaux sont demandés ou se positionnent comme « partenaire parisien » avec une Création ou une Première en Ile-de-France, par rapport à tel ou tel projet. Dans ce cas, notre rôle de coproducteur peut jouer à plein, c'est-à-dire engagement à l'avance avant la création, 3 semaines de repré-

sentations, travail presse et communication sur Paris et l'Ile-de-France. Cela n'aurait pas de sens de faire une longue série après une présence à Paris. Il y a trop de projets qui ont besoin d'être présentés sur la région parisienne, et il faut pouvoir être identifiés. Les Gémeaux rayonnent sur la Communauté d'agglomération des Hauts-de-Bievre, rassemblant 7 communes avec un bassin de population de 170 000 habitants, sur tout le sud du Département des Hauts-de-Seine et le sud de l'Ile-de-France, et enfin sur un public parisien qui s'accroît d'année en année.

La majorité des pièces programmées s'ap-

puie sur de grands textes littéraires, dont la valeur universelle dépasse largement leur contexte historique. Quel intérêt accordez-vous au texte théâtral ? Cette qualité littéraire, qui met en lumière le rayonnement d'une culture, est-elle essentielle à vos yeux ?

F. L. : Oui, j'aime les grands textes littéraires qui posent les grandes questions pour notre temps présent, j'aime l'idée de lumière mise sur une « parole juste » par rapport à l'Homme et à une Société, un « Verbe » qui nous porte vers le haut

et qui nous nourrit. Le texte peut autant être contemporain qu'appartenir au grand répertoire jusqu'à nos racines gréco-latines. La notion d'universalité est en effet importante pour moi, car les valeurs universelles sont appelées à relier les êtres, à rassembler. La recherche du sens de la vie, la recherche des nouveaux visages du sacré, entraînement, comme dans l'esprit de Kant, l'élargissement de la pensée comme priorité. Sinon on retombe vite vers le divertissement, la vanité, la platitude ou encore une proximité familière...

Certains metteurs en scène comme Guillaume Delaveau sont moins connus.

Est-ce l'une de vos missions d'aider à la découverte de jeunes talents ?

F. L. : Oui, régulièrement dans le domaine du théâtre mais encore de la danse ou de la musique, il nous faut ouvrir les portes et soutenir les nouveaux talents et la jeune génération. Guillaume Delaveau en est un exemple et c'est avec grand bonheur que nous l'accompagnons sur *Iphigénie* et sur sa prochaine création *Massacre à Paris* de Marlowe.

À l'heure de la suprématie de l'industrie culturelle, selon quelles modalités envisagez-vous le rôle du théâtre et des arts vivants en général ?

F. L. : Pour moi, un Théâtre est un Espace Lieu/ Espace Temps où l'homme retrouve sensibilité, émotions, plaisirs, interrogations, réflexion, l'ensemble des œuvres et des signes que s'adressent les hommes pour évoluer et se surpasser. C'est un Lieu de Partage ; une Respiration ; un Lieu du Dialogue pour aider à mieux vivre. Il est l'antidote d'une certaine télévision. L'Art vrai, celui qui me parle le plus, c'est celui qui nous donne le sentiment que l'Absolu est ici et maintenant, que l'Absolu au fond, c'est l'Homme et le Monde. Nous sommes ici et maintenant au cœur de l'absolu, au cœur de l'être, au cœur du vrai. Ce que je combats le plus : le nihilisme envahissant et l'esbroufe.

Propos recueillis par Agnès Santi



entretien Thomas Ostermeier Les illusions bourgeoises

La décision de mettre en scène un texte du répertoire a toujours été liée chez vous au lien que vous pouvez établir avec notre époque. Qu'en est-il pour Hedda Gabler ?
Thomas Ostermeier : Cette pièce évoque pour moi le dilemme entre carrière et famille auquel les femmes sont souvent confrontées, surtout en Allemagne. Beaucoup choisissent d'épouser un homme friqué et de rester à la maison, aspirant au bien-être et à la quiétude illusoire d'une position économique confortable. Hedda Gabler, éprise d'un idéal de beauté et de grandeur, espérait une vie agréable et pensait trouver dans le mariage les moyens de ses ambitions. Elle se retrouve coincée dans une existence étriquée qui l'ennuie mortellement. Pourtant, au moment où elle s'engage dans cette voie, elle pressent – voilà son drame – l'erreur, le leurre, le gâchis, mais elle n'a pas le courage de quitter cette route. Elle cherche alors à prendre le pouvoir, à coups d'intrigues, de jeux troubles de séduction et de manipulation. Par son obsession destructrice, exacerbée par la désillusion et le désespoir, elle brise les murs de sa prison en même temps qu'elle se détruit elle-même.

considérées par beaucoup comme de mauvaises mères. La libération de la femme n'est pas allée aussi loin que dans d'autres pays occidentaux. Par ailleurs, la politique familiale, en particulier en matière de crèches, se montre très peu favorable.

Malgré ses airs émancipés, Hedda reste très soucieuse des convenances sociales...

T. O. : Elle est partagée entre volonté de domination et soumission aux conventions. La bourgeoisie allemande est toujours soumise à la tyrannie des apparences et du statut social, d'autant plus que le marasme économique a attisé l'angoisse du déclassement et la compétition. L'âpreté de la concurrence dans l'entreprise et la rudesse anxigène des relations humaines se doublent d'une peur de la déchéance sociale, drame collectif qui touche toute les couches de la population.

Hedda montre cependant une relation ambiguë à sa féminité : elle refuse le rôle d'épouse, de maîtresse mais aussi de mère...

T. O. : Autant de figures imposées de la femme.

Pourquoi Hedda Gabler a-t-elle épousé Tesman, historien terne et besogneux ? Que cherche-t-elle avec Lövborg, son amour d'antan, brillant esprit autrefois débauché mais qui a retrouvé le chemin du succès ? D'où vient ce vertige de destruction qui l'habite et la pousse jusqu'au suicide ? Sans doute ses rêves drapés de satin doré se sont-ils abîmés contre la réalité dégrisée de l'existence... Après Nora, Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne, revient à Ibsen avec Hedda

entendre l'angoisse de la déchéance sociale qui hante la société d'aujourd'hui.

Ce refus participe de sa schizophrénie. Son incapacité à s'extirper du modèle bourgeois renvoie à la situation de notre époque, où les alternatives semblent avoir disparu. Pour la génération 68, d'autres chemins possibles existaient...

Hedda a également un rapport très trouble au réel : elle semble presque le nier tant elle voudrait vivre dans son monde idéalisé. Comment avez-vous appréhendé cet aspect ?

T. O. : Je conçois la mise en scène comme une exploration du réel qui révèle ce qui se joue au-delà de l'image superficielle. En ce sens, le réalisme consiste à dévoiler l'intériorité masquée derrière la façade. Si mon approche scénique uti-



« Hedda Gabler est partagée entre volonté de domination et soumission aux conventions. La bourgeoisie allemande est toujours soumise à la tyrannie des apparences et du statut social... »

lise des effets de réel et s'appuie sur un langage réaliste dans un espace concret, elle tente de restituer la perspective intérieure des personnages. La pièce d'Ibsen m'intéresse parce qu'elle pénètre dans la réalité de la relation homme-femme et dans la cage d'or que constitue la famille bourgeoise. En dépit de leur apparente amabilité, les rapports humains n'existent presque plus dans ce monde très froid. La bombe est à l'intérieur même du système, dans le couple.

La société bourgeoise est un terrain d'exploration que vous abordez souvent. Un univers comme toute sociologiquement proche du public de la Schaubühne de Berlin...

T. O. : Avec *Nora* ou *Hedda Gabler*, pièces de la grande époque du réalisme bourgeois dans les « drames de société » d'Ibsen, je peux interpeller le public là où il se situe socialement et exprimer mon regard sur notre temps. Les spectateurs peuvent se sentir de plain-pied dans les décors très design mais, peu à peu, ce monde explose et révèle, de façon peut-être plus tangible, les peurs et les mécanismes sociaux très brutaux de la société actuelle.

Comment avez-vous travaillé avec Katharina Schüttler, qui campe une Hedda très différente du stéréotype ?



entretien

Declan Donnellan Cymbeline : pour une rédemption spirituelle

vitalité inventive du travail des acteurs. Sa venue au théâtre des Gémeaux depuis plusieurs saisons déjà est un moment très attendu. Cette année il met en scène *Cymbeline* (1609), l'une des dernières pièces de l'immense William qui s'apparente aux « romances », pièces hybrides mêlant éléments comiques et tragiques, plus concernées par le thème du pardon que par celui de la vengeance. Roi de Bretagne, Cymbeline découvre que sa fille Imogène a épousé secrètement Posthumus, il réprovoque cette union que lui révèle la reine et souhaitait qu'Imogène épouse son beau-fils Cloten. Posthumus doit s'enfuir à Rome où il rencontre Iachimo, qui fait le pari de séduire Imogène. Exubérant, complexe, pétri de surnaturel, ce conte mystérieux côtoie de près la terrible réalité de la mort... pour finir par une réconciliation générale et aborder le thème de la rédemption.

Pourquoi avoir choisi cette flamboyante pièce de Shakespeare, cultivant une ambiguïté constante dans les situations et les personnages ?

Declan Donnellan : A la fin de sa vie, Shakespeare a trouvé une forme pour s'exprimer spirituellement à travers quatre pièces, *Périclès*, *Cymbeline*, *Le Conte d'Hiver* et *La tempête*. On peut discerner les mêmes éléments dans les quatre pièces, comme par exemple le thème important de la résurrection : celui qui est cru mort revit, tel Posthumus dans *Cymbeline*, dont le cadavre décapité, reconnu par Imogène, n'est en fait pas le sien. Shakespeare choisit une forme pour essayer de mettre en œuvre la rédemption, ce qui est très rare en art et en littérature. Généralement, une pièce de théâtre sérieuse est en même temps tragique, or Shakespeare aborde des thèmes très sérieux avec beaucoup d'humour. De telles pièces sont très originales. J'aime beaucoup les tragédies ou les comédies shakespeariennes, mais les pièces qui expriment la douleur de la vie et contiennent quand même un élément de rédemption à la fin font exception, et je suis à leur recherche !

Le vraisemblable est ici absent, on ne croit pas du tout à la psychologie des personnages...

D. D. : Shakespeare ne s'intéresse pas du tout à la vraisemblance. Bien sûr certaines pièces comme *Othello* recèlent des analyses psychologiques profondes mais il est trompeur d'essayer de traiter ces pièces avec une sensibilité post-romantique

ou post-freudienne. Toutes ces révolutions nous ont évidemment changés et il est très intéressant d'y réfléchir, mais quand on met en scène ces pièces, il est important de se libérer de ces idées qui peuvent être tyranniques. Ce qui en jeu n'est pas une histoire psychologique, c'est très spirituel et très humain. Les thèmes de la séparation, l'abandon, et l'amour sont essentiels dans la pièce. Il y a dans *Cymbeline* une atmosphère que j'adore, la pièce déploie une mystérieuse présence de la vie comme de la mort.

Au-delà de l'amour entre Imogène et Posthumus et des histoires individuelles, la pièce relate-t-elle donc une expérience

« Dans mon travail j'éprouve une véritable aversion pour le sentimentalisme, qui consiste à nier l'ambivalence de la vie. »

humaine plus large, plus symbolique, liée à une transcendance ?

D. D. : Il y a beaucoup d'amour dans la pièce et un sens de Dieu qui est beaucoup plus profond que celui de Jupiter. Le parti puritain interdisait de parler de Dieu, ce qui explique les références à Jupiter. Dieu est un mystère pour Shakespeare, ce n'est pas exactement le Dieu chrétien même si la moralité est assez chrétienne. La transcendance est toujours là, dans toutes ses œuvres, c'est un élément très shakespearien. Dans *Lear* comme

dans *Macbeth*, des tragédies terrifiantes, on peut sentir un peu d'air, et beaucoup moins dans les jeunes comédies comme *Le Songe*. Dans le cycle des quatre pièces que nous avons mentionnées, cet aspect est très développé. Je pense que Shakespeare était un catholique secret parce qu'il n'a jamais écrit une de ces tragédies de vengeance très populaires, qui avaient toujours lieu dans une cour italienne ou espagnole avec des



prêtres empoisonneurs, ce qui flattait la sensibilité nationaliste en train de grandir en Angleterre. Les tragédies de Shakespeare ont toujours évité cela, elles se passent au Danemark, en Écosse, dans des pays du Nord. Et quand Shakespeare écrit une tragédie méditerranéenne, c'est *Othello*, qui se déroule principalement à Venise, or un état plus séculier que la Venise d'*Othello*, c'est impossible à trouver !

Comment envisagez-vous le mal chez les personnages shakespeariens ?

D. D. : Le mal existe peut-être mais ce n'est pas utile de penser dans ces termes. Un acte peut être profondément et absolument mauvais, mais l'être humain ne peut pas l'être. On peut toujours essayer de comprendre Iago ou Malvolgio sans juger. Je pense que l'art est l'envers polaire du jugement, celui qui est artiste ne peut pas être juge. Dans mon travail j'éprouve une véritable aversion pour le sentimentalisme, qui consiste à nier l'ambivalence de la vie. Shakespeare ne sait pas être sentimental, ne peut pas l'être. Je pense que tous les grands écrivains, tels aussi Pouchkine ou Tchekhov, ont cette qualité. Dans beaucoup de pays les personnages de Tchekhov sont sentimentalisés, alors que son œil de médecin exerce une analyse féroce de la condition humaine. Les grands écrivains ont le désir d'éviter, et de détruire le sentimentalisme, ce qui est impossible. Cet ennemi consiste en une émotion fausse, un partage, une division entre celui qui est sauvé et celui qui ne l'est pas, celui qui est bon, celui qui est mauvais. On ne peut pas aimer et sentimentaliser en même temps, l'amour, c'est d'être présent avec quelqu'un d'autre qui est hors de soi. Si on sentimentalise quelqu'un, on le réduit à une projection de ce qui est en soi, on ne peut plus vraiment le voir.

Propos recueillis par Agnès Santi

Cymbeline, de Shakespeare, mis en scène de Declan Donnellan, du 7 au 25 mars 2007.

rencontre Julie Brochen La Périchole : vivre d'art et d'amour

Julie Brochen met en scène « la vraie histoire » de la Périchole en réunissant théâtralement l'ouvrage d'Offenbach et le roman écrit par Bertrand Villegas, descendant de la sulfureuse Liménienne à la vie tumultueuse et passionnée.

Comment avez-vous rencontré Offenbach ?

Julie Brochen : Pour ce spectacle, j'ai tout le temps en tête l'image de Piotr Fomenko, cet homme à l'énergie insensée avec lequel j'ai eu la chance de travailler et dont la présence demeure en moi. Je voulais lui rendre hommage à travers ce spectacle. Le lien entre Offenbach et Fomenko peut sembler étrange mais il est réel. C'est grâce à Fomenko que je me suis passionnée pour Tchekhov. Or Tchekhov a commencé à écrire du théâtre après avoir vu *La belle Hélène*, d'Offenbach. Étrange paradoxe apparemment !

Qui est donc cette mystérieuse Périchole que vous ressuscitez ?

J. B. : La Périchole, de son vrai nom Micaela de Villegas, a vécu dans le Pérou du XVIII^e siècle. Fille d'un musicien espagnol, indien métissé et d'une mère issue d'une des trois grandes familles du pays, cette petite fille est née dans le scandale d'un mariage d'amour. Dénéhritée par sa famille, la petite apprend à chanter et à jouer avec son père. Il y a chez elle une blessure fondamentale et enfantine d'orgueil, de celles qui fondent des destins. Devenue la Périchole,



« Une femme ardente et passionnée qui inventa sa vie au-delà du caprice »

chose. Nous travaillons dans la tension du paradoxe, ayant toujours à l'esprit la double notion de tragédie dans la jouissance et de comédie dans la gravité. Avec trois instruments, un piano demi-queue, un violoncelle (l'instrument d'Offenbach) et une clarinette, nous redécouvrons cette musique comme on ne la connaît pas : c'est jubilatoire, dopant, somptueux et fascinant !

Propos recueillis par Catherine Robert

La Périchole, de Jacques Offenbach ; adaptation théâtrale et mise en scène de Julie Brochen. Les 10 et 11 novembre 2006 à 20h45 ; le 12 novembre à 17h.



rencontre Jacques Nichet Un cri de vie dans un cauchemar

Le *Suicidé* de Nicolaï Erdman pourrait être le plus bel hymne qui soit à la vie, selon Jacques Nichet, le directeur du Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées, qui monte la pièce avec Claude Duparfait dans le rôle-titre et quinze autres acteurs. Satire facétieuse sur le régime soviétique, l'œuvre a été longtemps censurée dans l'ex-URSS. Pour le metteur en scène, s'impose le plaisir de faire découvrir le répertoire aux jeunes générations qui n'ont pas vu *Le Suicidé* dans la mise en scène de Jean-Pierre Vincent en 1984 ni dans celle de Claude Stratz en 87. Rendez-vous avec une comédie noire qui s'interroge sur la mort, un cauchemar un peu étrange dont l'humour bouffon et burlesque se réserve la part du lion.

Le Suicidé de Nicolaï Erdman est un grand classique du répertoire russe qui n'a jamais été reconnu.

Jacques Nichet : Erdman est né en 1900 et mort en 1970. Cet auteur a eu un succès extraordinaire en 22 avec *Le Mandat*, un grand triomphe de Meyerhold à l'époque, qui le supplie d'écrire une autre pièce. En 25, le poète Sergueï Essénine, grand ami d'Erdman se suicide. D'où l'idée de cette pièce pour empêcher le suicide, une épidémie contemporaine. *Le Suicidé*, écrite en 29/30, est un manifeste pour chasser la morbidité. Meyerhold, qui va réussir à monter la pièce avec bien du retard en 32, la répète avec beaucoup d'atermoiements dans une période que l'on aurait cru plus souple après la mort de Lénine mais qui initie un stalinisme de plus en plus dur. Après une répétition générale devant trois seuls spectateurs, des sbires de Staline, la pièce est interdite. L'époque est dangereuse : en 39, Meyerhold est torturé et exécuté...

Pour Erdman, un théâtre qui ne fait pas de scandale n'est pas un théâtre.

J. N. : Erdman a été exilé aussitôt et assigné à résidence dans des villages éloignés. Il s'est sauvé en n'écrivant plus pour le théâtre, récupéré par les autorités en tant que scénariste de cinéma dont le nom n'apparaît plus dans les génériques, sauf à l'occasion, à la gloire de Staline. Erdman a fini sa vie comme son personnage a fini la sienne, en chuchotant. Un génie lit-

téraire qui pourrait rivaliser avec Gogol : il essaie en vain de dialoguer en parlant de son temps. La pièce jamais éditée a toujours circulé sous le manteau, etouri Lioubimov de la Taganka qui veut la monter échoue encore contre la censure en 85 : la pièce ne sera présentée qu'en 90.

Comment pourriez-vous définir le personnage du Suicidé ?

J. N. : Sémione Sémionovitch est le type même de l'anti-héros qui toujours s'enfuit, un homme ordinaire qui croise l'Histoire, quelqu'un qui se donne tout à coup en raison de vivre. Sa vie ne comportait ni travail ni intérêt, il se sentait inutile dans cette humiliation du chômeur. Et voilà qu'on lui donne une utilité en lui disant : « Vous allez mourir pour les autres, pour l'Histoire, pour la Russie ». Des paroles non anodines qui lui donnent une raison de mourir, si ce n'est de vivre.

Le chômage était une réalité dans les années 30 soviétiques.

J. N. : La classe moyenne était presque empêchée de travailler, et affamée. Les rations alimentaires touchaient les musiciens, les médecins, les artistes, l'intelligentsia, les professeurs. Ne restaient que les masses dites laborieuses, les travailleurs – ouvriers et paysans –, et les paysans eux-mêmes étaient déjà écrasés. Un système terrible où l'on était malheureux d'être communiste. Sémione Sémionovitch est un pauvre gars qui reconquiert son orgueil grâce à



« La pièce est écrite contre le Kremlin. Une société complètement carnivore qui vit sur les morts en les dévorant. »

la perspective de sa mort prochaine. Il s'apparente à la masse des gens qui, quand l'Histoire leur tombe dessus ne bougent pas. Il n'est pas du tout révolutionnaire : il est rattrapé par la Révolution sous la couleur des anti-révolutionnaires qui veulent se dire dissidents. Des dissidents qui, même s'ils critiquent le communisme, fonctionnent comme le parti communiste. La pièce est écrite contre le Kremlin. Une société complètement carnivore qui vit sur les morts en les dévorant.

La pièce est une charge contre toutes les formes de discours politiques et leurs mensonges.

J. N. : Oui, et sur la façon dont on récupère la misère humaine à ses propres fins. Cette écriture ne peut échapper à des échos indirects qui

résonnent dans notre monde d'aujourd'hui. Les idéologies sévissent, ces jeunes qu'on voit sur des vidéos qui se font « volontairement » sauter, noyautés par la politique ou bien la religion. Tous ceux qui envoient ces jeunes consentants au suicide se faire tuer marchent dans une impasse. Mais je n'ai pas voulu « réactualiser » la pièce, en la détournant de sa propre histoire soviétique.

Le Suicidé finalement n'exprime qu'un cri de vie.

J. N. : De toutes les manières, dit Erdman, la vie vaut la peine d'être vécue. Il s'agit dans la drôlerie,

d'échapper aux langues de bois, aux slogans, aux idées toutes faites. Il est vrai aussi qu'on n'est que de la masse, de la statistique dans la communication. Sémione Sémionovitch a finalement vécu pour la statistique. L'être souffre d'un désenchantement continué dans lequel le citoyen est réduit au statut de consommateur.

Le discours de l'anti-héros est terrible quand il dit qu'il n'est qu'un ventre.

J. N. : C'est un temps de famine. Il faut aux camarades vivre absolument, un peu n'importe comment, mais vivre. Le désespéré tient un discours éloigné de toute mélancolie existentielle : « *Mais devant la mort, que peut-il y avoir de plus proche, de plus aimé, de plus cher que son bras, que sa jambe, que son ventre ? Je suis amoureux de mon ventre, camarades.* » On a finalement échoué à le dévorer. Un propos d'un humour noir révigorant...

Propos recueillis par Véronique Hotte

Le Suicidé, de Nicolaï Erdman, texte français d'André Markowicz, mise en scène de Jacques Nichet, du 6 au 22 octobre 2006.

Quel est le rôle que vous assignez au cœur ?

G. D. : Il n'assume la fonction d'instance populaire et collective. Il ressemble plus à une veillée du poète. Placé dans la cage de scène, il apparaît et s'évanouit comme les réminiscences de nos antiques histoires mythologiques. Le coryphée garde son rôle d'intercesseur entre les personnages et les spectateurs, tandis que le cœur porte les moments de pure poésie, accompagnée au piano. Son raffinement esthétique et sa beauté tranchent avec la barbarie. Il évoque un salon de l'aristocratie athénienne, où le fascisme a fermenté dans les délicats arômes de la grande culture.

Une des fonctions du théâtre consiste-t-elle à faire acte de vigilance, en pointant sans cesse les rouages du fascisme qui guette ?

G. D. : L'expérience de Ritsos nous rappelle qu'en Europe, trente ans seulement après les « leçons » de la seconde guerre mondiale et les atrocités commises sous le III^e Reich, un régime dictatorial peut s'instaurer en s'appuyant sur les mêmes mécanismes de persécutions et de musellement des intellectuels. Les poètes sont là pour inventer de nouveaux langages et nous mettre en garde avec leurs fables contre l'imagination de ce barbare en puissance qu'est l'humain.

Entretien réalisé par Gwénola David-Gibert

Iphigénie, suite et fin (diptyque d'après Iphigénie chez les Taures, d'Euripide, et Le Retour d'Iphigénie, de Yannis Ritsos), mise en scène de Guillaume Delaveau, du 30 novembre au 17 décembre.

Iphigénie... Un nom frappé au fer de la violence des Atrides. Réfugiée en Tauride et devenue prêtresse d'Artémis, déesse qui la sauva du sacrifice qu'exigeaient les Dieux, celle qui fut victime est à son tour bourreau. Jusqu'à ce que son frère Oreste la délivre du sang. Avec *Iphigénie chez les Taures*, Euripide déjoue les oracles et rompt le cycle infernal du meurtre. Vingt-cinq siècles plus tard, Yannis Ritsos, poète et révolutionnaire grec, imagine *Le Retour d'Iphigénie*, poème douloureux sur l'aliénation et l'enfance immolée. En réunissant ces textes dans un même geste théâtral, Guillaume Delaveau tisse le fil d'une méditation sensible sur les défis de la jeunesse aujourd'hui.

rencontre Guillaume Delaveau Le théâtre contre la barbarie

Pourquoi mettre ces textes en regard et quel trait d'union tracez-vous ?

Guillaume Delaveau : Je regarde la pièce d'Euripide depuis la perspective de Ritsos. Le poème contemporain puise son essence dans le théâtre archaïque et redessine les silhouettes de la tragédie pour évoquer les déchirures de la Grèce des années 70, frappée par les guerres et les juntes successives, et esquisser une réflexion pour l'avenir. Par ailleurs, la pièce d'Euripide appartient à une théâtralité antique qui a définitivement disparu, du moins dans sa pratique originelle, tandis que le texte de Ritsos est un poème dramatique qui n'a pas été conçu dans la visée de sa représentation. Ces deux écritures permettent de réinterroger la forme et le langage scénique.

Quelle lecture faites-vous pour aujourd'hui du mythe d'Iphigénie chez les Taures ?

G. D. : La fable se situe après les épopées homériques : la guerre de Troie est finie, Ulysse est rentré, Agamemnon a été assassiné par Clytemnestre... Restent Iphigénie et Oreste, deux enfants en exil, exclus par leur destin des actes héroïques de l'Iliade. Ils ont subi la saga des Atrides et doivent

affronter cet héritage, inventer leur destinée. Ce mythe m'intéresse comme métaphore de notre situation historique, en cette époque qui a vu se clore les grands récits politiques du XX^e siècle. Iphigénie et Oreste incarnent le drame et le défi de la jeunesse d'aujourd'hui qui doit se relever et créer un projet de société sur les ruines des idéologies.

Yannis Ritsos écrit son poème en 1971, en pleine guerre civile, alors qu'il est emprisonné pour ses engagements auprès des résistants communistes à la dictature des colonels. Il n'attise pas la haine mais tente au contraire d'affronter le souvenir de la persécution pour s'en libérer...

G. D. : Euripide laisse en suspens le sort d'Oreste et d'Iphigénie que l'on quitte alors qu'ils s'enfuient de Tauride. Au milieu de son œuvre cependant, la tragédie bascule soudain vers la comédie, ouvrant ainsi une perspective qui rompt avec le cycle infer-

nal de la violence. Ritsos écrit le dénouement en inventant les retrouvailles et la confrontation du frère et de la sœur. Il imagine le retour dans la maison familiale d'Argos, matrice originelle et théâtre des crimes et des trahisons. Face à Oreste muet, Iphigénie dépose le masque de prêtresse d'Artémis, donc sa fonction de bourreau, et déroule le fil de l'histoire sanglante des Atrides. Elle raconte leur enfance anéantie, l'exil, le sacrifice, s'interroge sur les persécutions familiales, l'éducation et l'absurdité des expéditions militaires. A travers cette médiation douloureuse, Ritsos fait vœu de réconciliation.



« Iphigénie et Oreste incarnent le drame et le défi de la jeunesse d'aujourd'hui qui doit se relever et créer un projet de société sur les ruines des idéologies. »

Les Rendez-vous Chorégraphiques : prévoir d'y faire un saut !

A noter dans son agenda culturel : la nouvelle édition des Rendez-Vous Chorégraphiques de Sceaux qui donne la part belle aux grands chorégraphes d'aujourd'hui. A l'affiche : Maryse Delente, Frédéric Flamand, Abou Lagraa, Angelin Preljocaj et Russell Maliphant.

C'est par une belle reprise que le festival de danse de Sceaux ouvre son édition 2007 : celle du *Feu dérobé* de Maryse Delente, pièce de l'opulence chorégraphique, aux images fortes et lyriques, mais aussi pièce de l'introspection, car la chorégraphe y parle, à demi-mot, d'elle-même. Dans un noir et blanc et une ambiance dramatique proches de l'esthétique expressionniste, la pièce déroule les relations de pouvoir entre les hommes et les femmes, sur la base d'une société patriarcale bousculée par une autre, matriarcale. La chorégraphe, longtemps à la tête d'une compagnie de femmes, et qui a vécu les tourments d'un Centre Chorégraphique National, apporte à cette pièce lourde en symboles une grande force, qu'une reprise saura renouveler et agrémente d'une nouvelle lecture. C'est sur la figure de la femme que s'est également penché le chorégraphe Abou Lagraa pour sa nouvelle création. Notre « nouvelle star » des plateaux télé a franchi ces dernières années un cap qui lui ouvre les portes des plus grandes scènes, de l'Opéra en passant par Chaillot et Sceaux. Depuis *Allegoria Stanza*, son écriture s'est affinée, allant plus avant dans la fluidité sans pour autant oublier la forme. *Matri(k)is* se déploie sous la forme d'un diptyque : une première pièce réunit deux danseurs et une femme qui les observe, et s'appuie sur les images vidéo de Charles Picq, compagnon de route du chorégraphe.

De la beauté expressionniste au formalisme abstrait

La seconde rassemble huit femmes autour de la symbolique des fleurs et des couleurs, et fait appel à un jeune vidéaste pour puiser aux



Le Feu dérobé, de Maryse Delente

sources de l'identité féminine, celle de Lilith, la femme matricielle. Soumission et révolte : encore une histoire de femmes, puisque c'est sous les traits d'une danseuse qu'Angelin Preljocaj a donné vie à l'archange Gabriel lors de l'Annonciation. Ce beau duo est un bijou de précision, puisqu'au-delà de la beauté plastique, le mouvement laisse poindre les relations ambiguës entre les deux femmes. Il est suivi par *Noces*, reprise d'une pièce fougueuse de Preljocaj, où mariées et poupées de chiffon ne sont qu'une seule et même entité. Dans un tout autre registre, mais voisin du Pavillon Noir d'Angelin à Aix, le directeur du Ballet National de Marseille rend hommage à l'enfant du pays, Le Corbusier, à travers *La Cité radieuse*. Plus qu'un essai sur l'architecture, Frédéric Flamand

Carmen : attention, événement !

Plus de deux ans après la mort du génial danseur Antonio Gades, sa fondation reprend la pièce mythique créée en 1983 et immortalisée au cinéma par Carlos Saura. De l'Opéra de Bizet, Antonio Gades aura préféré retenir la nouvelle de Prosper Mérimée. La musique est évidemment restée, mais agrémentée de musiques populaires espagnoles. Rien de plus pour faire un chef-d'œuvre, celui de l'histoire passionnelle du couple mythique Carmen – Don José, revue et corrigée à l'aune d'un flamenco brûlant de passion. Dans une subtile mise en abyme montrant des danseurs en pleine répétition, la tragédie de l'amour prend forme sous nos yeux, nous plongeant tantôt dans une manufacture de cigares, tantôt en pleine partie de cartes ou pendant les préparatifs de la corrida. La danse est la véritable maîtresse du spectacle, soutenue par une troupe de près de 25 danseurs et musiciens. Même si l'ombre de Gades et de sa partenaire mythique Cristina Hoyos planera toujours sur le ballet, on ne peut s'empêcher de penser que Carmen, imaginée par les deux français Bizet et Mérimée, trouve dans ce ballet flamenco sa vraie fougue, son vrai visage espagnol. N. Y.

Nathalie Yokel

Les Rendez-vous Chorégraphiques de Sceaux, du 27 avril au 30 mai 2007. Le Feu dérobé, de Maryse Delente, les 27 et 28 avril à 20h45, le 29 avril à 17h, La Cité radieuse, de Frédéric Flamand, les 4 et 5 mai à 20h45, le 6 mai à 17h, Matri(k)is, d'Abou Lagraa, les 11 et 12 mai à 20h45, Noces et Annonciation, d'Angelin Preljocaj, les 24, 25 et 26 mai à 20h45, Flux, Transmission et Push, de Russell Maliphant, les 29 et 30 mai à 20h45 aux Gémeaux, Scène nationale de Sceaux.

Carmen, d'Antonio Gades et Carlos Saura, le 17 novembre à 20h45 à Chatenay-Malabry.

Jazz aux Gémeaux : un programme musclé et éclectique

Un parti pris artistique audacieux : aux Gémeaux, lorsque l'on parle « jazz », la pertinence d'un programme musclé s'accorde à son éclectisme.



La chanteuse Elisabeth Kontomanou.

Dans la catégorie « événement », Sixun, groupe phare du jazz fusion hexagonal des années 1980, se reforme pour ses vingt ans, après un silence de six ans. L'occasion de renouer avec le swing et le génie coloré du « groupe métisse » ! L'un des meilleurs batteurs au monde, Aldo Romano, troque ses baguettes pour la chansonnette : des premières amours retrouvées à 65 ans sur des textes de Trenet, Ferret, Nougaro et lui-même, enlevés par la grâce de musiciens d'exception. Un tendre flashback qui nous amène au projet de Franck Tortiller. Après une croisade dans l'univers de Led Zep, le directeur de l'ONJ visite, en trois temps, les paysages chaloupés de la valse. Car jazz et danse font bon ménage : la preuve, en swing, par le Caratini Jazz Ensemble qui recrée, depuis sa formation en 1997 à Sceaux, la folie des dancings sur des thèmes d'Ellington, ou d'Armstrong. Atmosphère plus intimiste, lors de duos prometteurs : le contrebassiste virtuose Renaud Garcia-Fons et le guitariste basque prodige Sylvain Luc ; le pianiste raffiné Antoine Hervé et le trompettiste Stéphane Belmondo. Citons encore l'extraordinaire trio du pianiste bosniaque Bojan Z, à l'art empreint d'accents slaves. Ou encore la fraîcheur qui unit « blue note » et tradition mandingue dans Kora Jazz Trio. Sans oublier le timbre divin de la chanteuse Elisabeth Kontomanou. Dans un programme qui ne manque pas de piquant, il y en a pour tous les goûts !

Anne-Laure Lemancel

Kora Jazz Trio, vendredi 13 et samedi 14 octobre à 21h30, Sceaux What. Sixun, Vendredi 27 octobre à 20h45. Caratini Jazz Ensemble et ses invités, samedi 18 novembre à 20h45, Espace Omnisports Pierre Bérégovoy. Renaud Garcia-Fons et Sylvain Luc duo, vendredi 15 et samedi 16 décembre à 21h30, Sceaux What. Caratini et le Chœur Nicolas de Grigny, le 12 janvier à 20h45. Aldo Romano chante, mardi 23 janvier à 20h45. Elisabeth Kontomanou Quartet, vendredi 16 février à 20h45. Stéphane Belmondo et Antoine Hervé duo, vendredi 16 et samedi 17 mars à 21h30, Sceaux What. Valse-Sentimental - Orchestre National de Jazz Franck Tortiller, vendredi 30 mars à 20h45. Bojan Z Trio, mardi 15 mai à 20h45.

Les Gémeaux/Scène Nationale – 49, av. Georges-Clémenceau, 92330 Sceaux. Tél. 01 46 61 36 67 – Site : lesgeameaux.com

Catherine Robert

Le Dialogue improbable, d'après Le Psychiatre et la voyante, d'Eliane Gauthier et Jean Sandretto ; mise en scène de Patrice Kerbrat. Du 18 janvier au 4 février 2007. Du jeudi au samedi à 20h45 ; le dimanche à 17h. Rencontres exceptionnelles autour du spectacle le 14 janvier à 17h et le 16 janvier à 20h45.

Spectacle de la réflexion et réflexions autour du spectacle

Jean Sandretto, psychiatre ouvert à tous les questionnements, fasciné par l'astrophysique et la Kabbale, et Eliane Gauthier, pour qui le terme trop galvaudé de voyance n'est que le dévoilement de l'inconscient de celui qui « sait sans savoir ce qu'il sait », osent le pari d'une confrontation qui se veut passionnante et que met en scène Patrice Kerbrat avec Eliane Gauthier dans son propre rôle et Yves Penay dans celui

Producteur : Le Caribet

La tragédie du Roi Christophe

Aimé Césaire

Mise en scène : Benjamin Jules-Rosette
Chorégraphie : Laurence Sevel

du 5 au 29 octobre 2006

Théâtre Berthelot

6, rue Marcelin Berthelot - Montreuil
M^o Croix de Chavaux - ligne 9

Réservation : 01 41 72 10 35



30 / Théâtre / Critiques *reprise*

Marcia Hesse

Emmanuel Demarcy-Mota retrouve Fabrice Melquiot pour un huis clos de haute tension à la lisière du fantastique.

CRITIQUE Un soir de Saint-Sylvestre, sur une île amarrée au milieu des flots déchaînés, au large du Havre. Georgia Hesse a réuni les siens. La grand-mère, les oncles, tantes, neveux et amis se retrouvent pour réveiller. Les préparatifs vont bon train, la conversation aussi, qui papillonne allégrement, sautillant du pain d'épice anglais cher à Baudelaire aux poivrons frits de Rimbaud, des coquillages au beurre persillé au Côte Rôtie long en bouche, en passant par la moustache de Staline. Les paroles filent, raillent, s'enfuient. Piques vachardes et plaisanteries s'entrecroisent dans une gigue cinglante, sourde à la mesure. L'atmosphère grésille d'une électricité souterraine qui hérisse les nerfs et fait exploser les non-dits. Dehors, la tempête fait rage et les mots tourbillonnent par ce temps de grand vent, creusant dans l'entrelacs étourdissant des répliques la silhouette d'une absence. Chacun esquive le prénom qui pourtant rôde dans tous les esprits : Marcia, disparue dans les ténèbres de la mer, un an auparavant exactement. La naufragée se promène parmi les vivants, invisible à leurs regards, comme une douleur coupable sans cesse ramenée sur le rivage du souvenir par la bourrasque rugissante de la nuit. Georgia, sa mère, a organisé ce dîner pour elle, comme un rite de deuil. Emmanuel Demarcy-Mota, qui se frotte pour la cinquième fois à l'écriture de Fabrice Melquiot, pousse ce



Un art du dialogue qui fait mouche.

huis clos de haute tension à la lisière du fantastique. Il serre les nœuds de l'intrigue qui se trame dans les trouées du silence, les élans brisés du langage et les indices semés entre les phrases.

Partition chorale

Comme toute autre, cette famille a ses secrets, ses tendresses équivoques, ses rancœurs ravalées et ses petites révélations... Les fêlures de la vie affleurent dans les creux de cette partition chorale, où chaque voix, finement dessinée, apporte sa tessiture à la mélodie des trois générations. Les adolescents découvrent les incertitudes de l'éveil du printemps, les brûlures du désir et les premières blessures du cœur, celles qu'on croit irrémédiables. Les adultes ravaudent leurs déchirures, la grand-mère bougonne son angoisse de la mort. La mise en scène, servie par l'intelligence scénographique

d'Yves Collet et une époustouflante distribution (Michelle Marquais, Évelyne Istria, Alain Libolt, Philippe Demarle Jérôme Robart, la jeune Ana Das Chagas...), cisèle le réseau des relations entre chacun des treize personnages. Fabrice Melquiot manie en virtuose l'art du dialogue qui fait mouche. L'humour désamorce sans cesse la névrose qui quette ces êtres face au deuil. *Marcia Hesse* nous susurre qu'il ne faut pas oublier mais apprendre à vivre avec la présence de l'absente...

Gwénola David

Marcia Hesse, de Fabrice Melquiot, mise en scène de Emmanuel Demarcy-Mota du 12 au 21 octobre à 20h30 au Théâtre des Abbesses à 20h30. Relâche les lundis. Dimanche à 15h. Rens. : 01 42 74 22 77 et www.theatredelaville-paris.com

XV^e Festival Francophonie Métissée : la Roumanie à l'honneur

Le XV^e Festival Francophonie Métissée est consacré à la Roumanie. Entre musique, théâtre et danse, il donne à entendre les nouvelles écritures comme la tradition.

Comme attendu, le Festival Francophonie Métissée débute musicalement les 6 et 7 octobre 2006 à 20h30 avec *Origines*, un spectacle de musique vocale ancienne qui fait l'éloge de l'empreinte des bergers et de leurs instruments oubliés. La composition et les arrangements sont de Grigore Lese, à la flûte et au chant, accompagné de Doina Lavric au chant. Rendez-vous est pris ensuite avec le théâtre, les 23 et 24 octobre à 20h30, à l'occasion du spectacle *Mady-Baby-edu*. Il s'agit d'un texte et d'une mise en scène de Gianina Carbutari pour l'évocation d'un rêve d'Occident qui contient en même temps les germes d'un cauchemar. Les limites entre l'art et la pornographie, la tendresse et la violence, l'amitié et la haine restent ténues. Les 3 et 4 novembre à 20h30, Alexandru Dabija met en scène *La dernière bande de Krapp* d'après *La dernière bande* de Samuel Beckett dont toute la poésie théâtrale est servie par le jeu d'un comédien d'exception, Marcel Lures.

Danse et musique, entre modernité et tradition

À la mi-temps du Festival, le 9 novembre à 19h, le public est convié à une table ronde autour de la Roumanie et des nouvelles écritures. Les 10 et 11 novembre à 20h30, le 12 novembre à 17h, la danse est invitée avec deux spectacles originaux. Le premier, *Vous venez voir le show et vous aurez un hamburger en plus*, une création de Mihai Mihalcea qui traite avec humour des questions complexes que pose la recherche chorégraphique, et plus subtilement la différence séparant une idée et de sa réalisation artistique. Le second, *Serial Paradise*, répond à une chorégraphie de Cosmin Manolescu, un danseur qui a travaillé en France avec Dominique Bagouet,



Marcel Lures

Gianina Carbutari

Christine Bastin et Christian Trouillas. Sur le plateau, un ouvrier, un musicien branché et un séducteur romantique se croisent, s'amuse et abordent des thèmes de société avec une bonne dose de dérision. Enfin pour clore cette manifestation artistique roumaine, de la musique encore - violon, « doba », contrebasse, chant et danse - avec l'Ensemble IZA, les 17 et 18 novembre à 20h30 et le 19 novembre à 17h. Pour un spectacle de musique traditionnelle festive, débordante d'énergie, interprétée et dansée par un groupe de paysans des Maramures qui nous invitent à les suivre. De quoi donner une idée plus précise de l'actualité des nouvelles écritures, en passant par la tradition.

Véronique Hotte

XV^e Festival Francophonie Métissée, du 2 octobre au 3 décembre, au Centre Wallonie-Bruxelles, 46, rue Quincampoix 75004 Paris. Tél. 01 53 01 96 96 et spectacles@cwb.fr

Anna et Nina

Écrit et mis en scène par Nathalie Colladon

Avec Vincent Bekaert, Flavien Dareau, Christine Melcer, Catherine Ruby, Isabelle Santos, Laure Saveuse, Claire Solen

Théâtre de MENILMONTANT

À partir du 27 Octobre 2006 au Théâtre de Ménilmontant
15 rue du Retrait, Paris 20e, Métro Gambetta, Bus 26
<http://annaetnina.free.fr>
locations : 01 46 36 98 60 / www.theatreonline.com
Fnac - Carrefour - 0 892 68 36 22 - (0,34 €/min) - www.fnac.com

**Miraculeuse
Momentanée
Satisfaction !**

Francis Ponge - *La Rage de l'expression*

- Préparation aux concours des écoles supérieures
- Direction d'acteurs - débutants et professionnels
- Stages et ateliers

UN NOUVEAU COURS
D'ART DRAMATIQUE A PARIS
M^o Place Clichy

COURS ANNE TORRES
Compagnie du Mimosa

Nous contacter:
01 45 86 36 97 / 06 08 56 28 46
anne.torres@aliceadsl.fr

Voir le site www.coursannetorres.com

Ne sortez plus sans votre carte Club Bouche à Oreille : 1 place achetée = 1 place offerte à chaque sortie. Voir page 50.



Ne sortez plus sans votre carte Club Bouche à Oreille : 1 place achetée = 1 place offerte à chaque sortie. Voir page 50.

théâtre les Ateliers Lyon

Exercices d'athlologie pratique

En ordre de Bataille

papa maman la bonne et moi

COMÉDIE DE ALAIN JUGNON
MISE EN SCÈNE GILLES CHAVASSIEUX

CREATION
6 AU 29 OCTOBRE 06

04 78 37 46 30
5, rue Petit David 69002 Lyon
www.theatrelesateliers-lyon.com

32 / Cirque Le Fil sous la neige

Installés depuis la mi-août à l'Espace Cirque d'Antony, les Colporteurs tissent patiemment le fil de leur nouveau spectacle sous la houlette d'Antoine Rigot. Ils nous ont ouvert les portes d'une répétition.

« On va faire "le monde", maintenant » lance Antoine depuis les gradins. Et aussitôt, voilà qu'une volée de sept acrobates grimpe sur des fils tendus à différentes hauteurs qui strient l'espace en tous sens comme une toile arachnéenne. Ils cavalent dans les airs, s'adonnent à des circulations affairées, sautant d'un niveau à l'autre, s'enjambant les uns les autres, se croisant ou dansant sur les pointes, avec l'aisance stupéfiante de vagabonds célestes. C'est qu'ils répètent activement depuis plus d'un mois pour mettre au point des figures où la virtuosité doit disparaître derrière l'intensité dramatique. Après les échauffements et les exercices individuels du matin, ils se retrouvent chaque après-midi pour travailler les scènes collectivement. Tandis que Cécile filme, afin de préparer les notes qui serviront aux modifications techniques et artistiques, Antoine dirige, ou plutôt guide les filidéfistes, qui viennent des quatre coins du monde : il leur suggère des pistes, donne son ressenti et cherche avec eux le geste juste.

Une vie sur le fil

A rebours de tout formatage, il les aide à développer leur univers et épanouir leur personnalité, tout en construisant un langage commun. Il n'en garde pas moins un œil sur le conducteur où sont soigneusement notées toutes les séquences. Car le spectacle s'échappe de la dramaturgie narrative et se déploie en une succession



Des vagabonds célestes comme sur le fil de la vie.

Photo : Jean-Pierre Escoffier

de tableaux, reliés entre eux par le fil d'une vie... Antoine Rigot retrace en effet son parcours, celui d'un funambule d'exception qui chuta un mauvais jour de 2000, lors d'un entraînement improvisé, et resta cloué au sol. Formé à l'École nationale du cirque Annie Fratellini, il avait sillonné l'Europe avec la Volière Dromesko et fondé Les Colporteurs en 1996, avec Agathe Olivier, sa compagne et partenaire sur le fil. Filao, d'après *Le Baron perché* d'Italo Calvino, est gravé dans la

mémoire du cirque... S'il affronte son histoire dans cette création, il évoque surtout les émotions, les obstacles et les défis de l'existence. « Avant d'attaquer les répétitions, nous avons commencé par une phase d'écriture. J'ai demandé aux artistes de composer des petits poèmes à partir de certains de mes mots, qui renvoyaient à des états que j'avais traversés, comme la douleur, la liberté, le refus, la chute, le contrôle de soi, l'insouciance, la confiance, la tendresse ou l'amour... Nous avons alors improvisé sur ces « haïkus » et imaginé des situations. Nous nous sommes également inspirés de *Neige*, le roman de Maxence Ferminé, qui choisit l'exercice du funambule comme métaphore à la quête du poète », explique-t-il. Sous le chapiteau blanc, pointu comme un chapeau, c'est maintenant à Molly et à Julien de travailler leur duo avec les musiciens du Widmimi Antigroove Syndicate - le WAS, qui viennent de rejoindre l'équipe pour ajuster la partition qu'ils ont spécialement créée pour *Le fil sous la neige* et qu'ils joueront en live durant les représentations. Tandis que les sonorités jazz rock électro se répandent en volutes mélancoliques, Molly et Julien se rejoignent dans une étreinte blessée, glissent ensemble sur le fil, dans un corps-à-corps prodigieusement enchaîné, vacillent un instant, avancent... en équilibre fragile, comme sur le fil de la vie.

Gwénola David

Le Fil sous la neige, par Les Colporteurs, mise en scène de Antoine Rigot, les 7, 13 et 14 octobre à 20h30, les 8 et 15 octobre à 16h, à l'Espace Cirque d'Antony, Rue Georges Suant (quartier Pajeaud), 92160 Antony. Rens. 01 46 66 02 74.

La cucina dell'arte

Quand les Ronaldo sont à la cuisine, les prouesses ne sont pas que culinaires ! Étaliez une bonne couche d'impertinence joyeuse sur la piste, parsemez d'acrobaties virtuoses et de jongleries délirantes, complétez par des tirades désopilantes et des chutes en cascades, ajoutez pour finir un zeste de tendresse coupée menu... Voici le secret de la pizza selon Circus Ronaldo ! Précisons encore que Danny et David Ronaldo sont Belges mais jouent les italiens... Ces clowns de Commedia dell'arte s'invitent en cuisine et jouent sans complexe au « chamboule tout » avec les casseroles et les conventions, les cœurs et la vaisselle. Du maître queux au marmiton, du grand chef à l'assistant de salle, le petit monde de la restauration forme un microcosme de stéréotypes qui croustillent sous la dent des deux pizzaiolos. S'inspirant de Fellini, des jongleurs de restaurant dans l'ancien théâtre de vaudeville ou encore de Goldoni, les Ronaldo croquent avec gourmandise les petits travers de la société dans cette *Cucina dell'arte* à déguster *al dente* et en famille. G. David

La cucina dell'arte, de Circus Ronaldo, du 10 au 14 octobre, à 20h30 sauf le jeudi 12 à 19h30, Scène nationale de Sénart Hors les murs (parc de sport André Trémet, 77 550 Moussy-Dramayel). Rens. 01 60 34 53 60 et www.scenenationale-senart.com

Taub

Spectacle conçu par Aurélien Bory avec le groupe acrobatique de Tanger. Aurélien Bory est de ces magiciens de la scène qui subjuguent la pesanteur par l'inventivité reuse de leur imagination et ensorcellent les apparences en un clin d'œil hallucinant. Fondateur et directeur artistique de la fameuse Com-

pagnie 111, il met ici en scène le Groupe acrobatique de Tanger, qui pratique l'acrobatie comme un art guerrier ancestral. Taoub (tissu en arabe) croise les fils du cirque, de la vidéo, du mime et du théâtre d'ombres pour tresser un spectacle piqué de fantaisie, bariolé d'humour et de poésie. Les douze acrobates se propulsent dans les airs, défilent en double salto, déboulent et tourneboulent. Puis repartent en sauts arrière. D'une étoffe, ces virtuoses font surgir une tente, une dune ou bien une ville. D'un drap, ils font un écran, un habit, une couverture ou un trampoline. Dans ce jeu entre le mouvement et l'image se trome un réseau de relations humaines, entre solidarité et concurrence. Et puis aussi des rêves, beaucoup de rêves... et quelques chimères. G. David

Les 20 et 21 octobre à 20h30, au Théâtre de l'Agora, Scène nationale d'Evry et de l'Essonne, Place de l'Agora, 91002 Evry. Rens. 01 60 91 65 65 et www.theatreagora.com. Puis les 1^{er} et 2 décembre, à 21h, à L'Onde, 8 bis av. Louis-Breguet, 78140 Vélizy-Villacoublay. Rens. 01 34 58 03 35 et www.londe.fr

Plus près du sol
une comédie d'Ange Lise
Du 27 septembre au 15 octobre 2006

Du mercredi au vendredi à 19h
samedi à 20h30
mardi du dimanche à 15h30

Théâtre
AIRS SAIGONNÈRES
01 98 00 03 32

Avec Karla Espinosa et Geoffrey Viger

Mise en scène de George Göttsche
Scénographie de Karla Espinosa



focus Nous sommes tous des Papous Les visions hallucinatoires de la Mezzanine

Nous sommes tous des Papous, dernière création du Théâtre de la Mezzanine, offre une vision époustouflante et saisissante de l'humanité : assis au-dessus d'une plaque d'égout, le public scrute un cloaque où des vestales postmodernes recyclent les rebus du bourbier de nos mémoires. Fidèle à son engagement d'originalité et de radicalité, la compagnie est installée depuis 2003 dans un lieu atypique, La Serre, ancien magasin Jardiland reconverti en espace de création, qu'elle ouvre au public en alliant découverte et partage.

Le Théâtre de la Mezzanine : la compagnie qui se tait pour mieux parler

Dire au-delà des mots

« La compagnie qui parle quand elle en a envie » a abandonné les mots en 1990, avec *Temps de chien ! Nous sommes tous des Papous* est le dixième spectacle sans paroles

de ces artistes dont le mutisme est tout sauf un renoncement au sens. Fondée en 1979 par Denis Chabroulet, Roselyne Bonnet des Tuves et Sophie Charvet, cette compagnie originale et intempesive s'est d'abord frottée aux mots pour mieux s'en débarrasser et commencer une aventure théâtrale « comme un immense chantier de construction » où le corps, le jeu, l'image et le son créent des univers incroyables, entre rêves et cauchemars.

La passion des chemins de traverse

Depuis plus de vingt ans, La Mezzanine échange et chemine avec des amateurs en une cinquantaine

de spectacles ou de performances inattendues. Avec l'installation dans les anciens locaux d'un Jardiland rebaptisés La Serre et l'inscription de ce lieu dans une dynamique de création et de tentatives inédites avec les publics, en écho avec ses propres recherches, La Mezzanine invente de nouvelles formes de rencontres : chantiers, laboratoires, fêtes, bals, déambulations dans les décors...

entretien Denis Chabroulet

Pourquoi ce titre : Nous sommes tous des Papous ?

Denis Chabroulet : C'est simple ! Les Papous sont une espèce en voie de disparition et l'espèce humaine est en train d'organiser sa propre disparition ! Des signes évidents de la catastrophe sont déjà là, dans la souffrance quotidienne, les inégalités grandissantes, la dégradation des rapports humains, la perte de l'espoir pour beaucoup... Je raconte en fait une histoire que je vois tous les jours. « C'est surréaliste » me disent les gens, mais non ! Le spectacle ressemble à notre société où la vie est dure et compliquée : nous le savons mais nous ne faisons rien par peur de regarder la réalité en face.



« Je fais du théâtre comme on faisait la guerre dans les tranchées. »

Quelle est votre vision des choses ?

D. C. : Bien au contraire ! Dans la société actuelle, si j'étais pessimiste, je ferais du fric : ceux qui font du commerce sont les vrais pessimistes. Moi, je fais du théâtre, ce qui relève de l'optimisme et de la résistance. Il est vrai que les sujets que je choisis provoquent ou naissent d'émotions violentes

parce que ce qui m'intéresse fondamentalement au théâtre, c'est le drame. Paradoxalement, c'est la violence de ces émotions qui m'aide à vivre. J'ai toujours été un bagarreur et je fais du théâtre comme on faisait la guerre dans les tranchées de Verdun.

Parlez-nous des comédiens du spectacle.
D. C. : Sandy Albertelli travaille avec nous depuis dix ans. Marie-Pierre Pirson vient de la danse et son jeu en conserve la trace. Quant à Clémence Schreiber et Philippe Soutan, nous les avons rencontrés lors de stages organisés sur le thème

du bal populaire. Dans ce type de travail, une bonne équipe constitue un gros pourcentage de bonheur et de réussite. Avec eux, ça se passe en douceur, sans réticences, ça travaille !

Comment avez-vous conçu la scénographie ?

D. C. : Je voulais une arène et un égout et quand on a un égout, on a envie de mettre le public autour, ça s'impose ! Quand je suis spectateur au théâtre, mon œil se transforme en caméra. Ce que j'aime au théâtre finalement, c'est le cinéma, le côté naturaliste de l'acteur, du jeu. A cet égard, l'eau donne aux comédiens une force incroyable : plongés dans l'eau, ils n'ont pas besoin de surjouer. La matière rend le spectacle naturel, et ça c'est très fort !



entretien Roselyne Bonnet des Tuves

Au fur et à mesure que le langage scénique de la compagnie s'est singularisé, la construction sonore s'y est forgée une place particulière. Aux sources d'inspirations irrationnelles et obsessionnelles qui nourrissent sa recherche, la compositrice Roselyne Bonnet des Tuves allie son amour du chant qui offre aux mondes effroyables de Chabroulet une tonalité bienveillante et humaine.

« Un chant aux limites de la psalmodie qui ne soit pas seulement un art du beau. »

Comment votre musique rencontre-t-elle les images de Denis Chabroulet ?

Roselyne Bonnet des Tuves : La connexion se fait par le dialogue et parce qu'on se connaît bien. Nous discutons en amont de la création et pendant que le spectacle naît. Mais nous ne prenons pas de rendez-vous pour dialoguer ! Ça se fait de façon très naturelle, dans la vie de tous les jours. Et puis, ça se sent tout de suite quand ça ne fonctionne pas et que la musique ne convient pas aux images.

Quelle est la couleur de la musique de ce spectacle ?

R. B. T. : Même si des musiciens étaient déjà présents dans les deux précédents spectacles, c'est la première fois que la scénographie les intègre. C'est quelque chose de fort et de nouveau qui a modifié le travail de composition par rapport aux précédents spectacles. Il n'était pas possible en effet de créer sans voir et il a fallu tester les musiques dans le décor et avec les comédiens.

Quelle est la couleur de la musique de ce spectacle ?

R. B. T. : J'avais envie d'un son américain, très blues. J'ai rencontré des problèmes techniques liés au live. Sur une bande, on arrive à faire entrer la musique dans le spectacle de façon plus subtile en travaillant réellement sur les ambiances. Et puis il fallait trouver les musiciens capables de

propos recueillis

La Serre est un lieu de synergie culturelle et de compagnonnage créatif, un espace d'accueil et de plaisir : le temps du spectacle continue dans un après-spectacle de rencontres et de convivialité.

Roselyne Bonnet des Tuves : La Serre est un lieu que notre compagnie a investi depuis deux ans, en convention avec la ville de Lieusaint, avec le soutien du Conseil Régional, de la DRAC et du Conseil Général. Cet endroit inattendu et original nous permet de rebondir sur un projet ancien, celui de créer un laboratoire où organiser des stages, des ateliers, où inviter d'autres artistes et où accueillir le public de façon festive. Le caractère atypique de l'endroit est autant lié à la forme du bâtiment qu'à la personnalité militante de la compagnie qui essaie de lier un esprit populaire, basé sur des rencontres vraies avec les gens, à des propositions aventureuses et étonnantes.

Denis Chabroulet : Ce lieu atypique constitue un plus dans la vie culturelle de cette région aseptisée où il n'y a plus rien sinon des villes dortoirs, des chômeurs et des grandes surfaces. Un centre commercial ne peut pas suffire à faire vivre un territoire : la Serre est comme un organe vital dans cet environnement où comme ailleurs, les choses vont de mal en pis. Ce lieu se veut lieu de résistance où on fait ce qu'on peut avec ce qu'on est pour lutter contre la résignation et retrouver un peu d'humanité dans une ville déshumanisée.

Page réalisée par Catherine Robert

THEATRE DE DIX HEURES
36, boulevard de Clichy 75018 Paris - Métro Pigalle

LES ANNÉES SAINT-GERMAIN

Spectacle Musical avec **Corinne COUSIN**
Direction Artistique et Accompagnement : **Roland ROMANELLI**
Lumière : **Jacques ROUYEYROLLIS**
Mise en Espace : **Dominique CONTE**

PARIS MATCH "Les années 50 ressuscitées !"
FRANCE INTER "Un spectacle rare, un régal !"
LE MONDE "Une présence, un phrasé, une vérité"
LES ÉCHOS "C.Cousin accroche un public ravi"
LA TRIBUNE "Un trio expérimenté plein d'humour"
LE PARISIEN "Une balade délicieuse"
L'HUMANITÉ "Talentueuse et attachante"
FIGARO MAGAZINE "Une femme époustouflante"
MARIANNE "Drôle, émouvante, éblouissante"
TÉLÉRAMA "Un charisme étincelant"

MOLLOUDI QUENEAU
LES FRÈRES JACQUES
PRÉVERT
GAINSBORG
VIAN
FERRÉ

À l'accordéon : **Roland ROMANELLI**
Au piano : **Raoul DUFIOT**

LOC : 01 46 06 10 17 - Les lundis à 20h30
Du 2 octobre au 6 novembre 2006

Télérama PINK THEATRE TETU CO DIX HEURES

34 / Théâtre **Sylvain Creuzevault**, metteur en scène **Baal, ou la consommation** du désir de vie

« Le monde, la société, les hommes, lui-même... *Baal ravage tout* », écrivait Bernard Dort. C'est à ce personnage au charme vénéneux, qui brûle la poésie et le crime dans une même errance, que s'attaque le jeune Sylvain Creuzevault, remarqué voici deux ans avec un incendescent *Visage de feu*, de Mayenburg. Le metteur en scène, qui a fondé en 2002 la compagnie *D'Ores et déjà*, avec ses comparses Louis Garrel, Arthur Igual et Damien Mongin, signe avec *Baal*, de Brecht, son quatrième spectacle. Rencontre aux Ateliers Berthier durant la pause...

Pourquoi avez-vous choisi la deuxième version de Baal, datée de 1919, et non celle de 1955, qui est la plus jouée en France ?

Sylvain Creuzevault : En 1919, Bertolt n'est pas encore Brecht. La pièce, enfantée dans la fièvre d'un été, garde l'élan fulgurant du geste d'écriture, l'énergie explosive de la jeunesse. On sent dans le personnage de Baal un jeune homme qui écrit au sortir de l'adolescence, la mise à feu des émotions. En 1955, Brecht élaguera, polira... policera le texte et lui donnera des résonances plus sociales. La version de 1919 est imprégnée de références explicites à Rimbaud, mais également à Villon ou à Verlaine. Plus éclatée, explosive, bordélique, elle est moins bien conduite dramaturgiquement. C'est aussi ce qui la rend passionnante.

Pourquoi ?

S. C. : Brecht juxtapose des épisodes, parfois sans lien. Il semble écrire sans se soucier du passage au plateau. Le texte recèle une infinité

de formes possibles et oblige, par son désordre, son impunité, à inventer des solutions scéniques pour le mettre en scène. Dans ce drame à stations, chaque saynète peut constituer une œuvre en soi, qu'il faut travailler intrinsèquement. Baal trace le trait à l'intérieur de cette matière chaotique. La pièce demande sans cesse de faire des choix. Elle offre une dangereuse liberté, car elle est autant façonnée par le texte que par la mise en scène.

Quel a été le processus de répétition ?

S. C. : Il s'appuie sur ce que nous appelons « l'acteur de propositions » : les acteurs proposent des possibilités de jeu et de mise en scène, en fonction de leur lecture, de leur univers et de leurs improvisations. Nous nous sommes très vite confrontés au plateau mais sans conceptualiser la dramaturgie. Nous travaillons l'œuvre au corps, à coups de poings souvent, pour qu'elle se livre. Nous élaborons en même temps la scénographie, les costumes, les lumières et même la



Théâtre / Agenda / 35

Quelles sont les difficultés que pose ce personnage dans la représentation ?

S. C. : Il s'est dessiné au fur et à mesure des répétitions. La tonalité rimbaldienne s'est, par exemple, effacée. En fait, le danger est de se laisser aveugler par la fascination qu'il exerce. Il faut

« Baal est un personnage du présent, et, en cela, éminemment théâtral. Il lutte contre l'usure du temps, contre le silence du ciel et se bat contre un enragé »

le regarder avec une distance. Nous essayons d'en faire un être humain, presque banal, et non une figure : il marche à hauteur d'homme et chute.

Travaillez-vous en collectif ?

S. C. : Je préfère le mot « troupe ». Le processus de création est déterminé par l'œuvre elle-même confrontée au plateau. Il dépend donc de chaque projet mais tout le monde est impliqué dans la recherche. Je crois qu'il faut se garder de suivre toujours les mêmes protocoles, car le formatage des répétitions finit par déteindre...

Entretien réalisé par Gwénola David

Baal, de Bertolt Brecht, traduction de Eloi Recoing, mise en scène de Sylvain Creuzevault, du 5 au 28 octobre, à 20h, dans le cadre du Festival d'Automne, à l'Odéon (Ateliers Berthier), boulevard Berthier, 75017 Paris. Rens. 01 44 85 40 40 et www.theatre-odeon.fr. « Correspondances d'artistes », le samedi 14 octobre à 15h, aux Ateliers Berthier.

Outside/La Vie matérielle

Anne-Marie Lazarini, metteuse en scène et directrice du Théâtre Artistic Athévains, porte à la scène *Outside/La Vie matérielle* de Marguerite Duras : enfance indochinoise et quotidien banlieusard.

Sous la lumière du plateau, des gens ordinaires – des femmes uniquement, dont la couleur et l'âge varient, interprétées par les comédiennes engagées Jenny Alpha-Villard, Judith d'Aleazzo, Coco Felgeirrolles, Sylvie Herbert –, qui retraduisent les petits événements et les faits divers qui ont à voir avec *La Vie matérielle* de l'existence féminine. Entre autres évocations, la référence de l'auteur à son enfance en Indochine et à sa mère. Vie intime mais aussi vie exposée, c'est également *Outside*, autre ouvrage dans lequel Duras fait les aveux publics d'une sensibilité bouleversée par les événements socio-politiques du monde extérieur. Ainsi, la condition modeste des gens humbles qui font l'épreuve journalière des rejets les plus divers, depuis les injustices âpres et mesquines jusqu'au racisme dit ordinaire, qu'on sache à peine écrire ou qu'on ne puisse pas payer sa facture d'eau. L'intellectuelle Duras éprouvait elle-même son être au monde comme marginal, inscrit « à côté » toujours, et non pas au plus près de la tendresse maternelle. La scénographie de François Cabanet privilégie l'univers sobre d'une cuisine formica où le café, le gros sel et l'Ajax fraient avec les nouvelles du monde et les lunettes de l'écrivain, méditant sur la table en désordre. Et dans la tête, *La Sonatine* de Diabelli de *Moderato cantabile*, par Ferdinand Clavier. Des instants précieux.

les 7 et 14 novembre à 20h, le 19 novembre à 17h au Théâtre Artistic Athévains, 45 bis rue Richard Lenoir 75011 Paris
Tél. 01 43 56 38 32.

L'île des esclaves

Xavier Maurel accoste le chef-d'œuvre de Marivaux par le versant de la critique sociale.

« Des naufragés jetés par la tempête dans l'île des Esclaves sont obligés, selon la loi de cette république, d'échanger leurs conditions : de maître, l'iphicrate devient l'esclave de son esclave Arlequin, et Euphrosine, de maîtresse, devient l'esclave de son esclave Cléanthis. Mais cet échange ne fait que remplacer une oppression d'usage et de tradition par une oppression de rancune et de vengeance. Seule la transformation des cœurs peut rendre l'inégalité des rangs acceptable et juste en faisant reconnaître par tous l'égalité des âmes. » Ce résumé chipé sur la 4^e de couverture d'un vieux *Folio Classique* Gallimard, s'il démêle la situation, donnerait presque à la pièce de Marivaux des allures de plaidoyer fleurant bon l'encens du pardon, du repentir et de la fraternité. Pourtant, même si elle ne remet jamais en cause la légitimité du pouvoir des maîtres, cette comédie en un acte cinglant, en 1725, l'orgueil des aristocrates trop peu habitués à subir l'insolente fessée des mots d'auteur. Le metteur en scène Xavier Maurel entend bien faire tonner sur les planches la charge utopique et sociale de cette œuvre qui prend volontiers des airs d'arlequinade.

L'île des esclaves, de Marivaux, mise en scène de Xavier Maurel, du 17 au 25 octobre, puis du 7 au 24 novembre, au Théâtre 95, Allée du Théâtre, 95021 Cergy-Pontoise. Rens. 01 30 38 11 99 et www.theatre95.fr

FESTIVAL PARIS BECKETT

- théâtre
- danse
- musique
- opéra
- expositions
- lectures
- projections
- rencontres
- colloques

2006
2007

© Deutsches Theatermuseum München, Archiv Ilse Buhs/Jürgen Remmler

> septembre 2006 · avril 2007
40 lieux à Paris et en Île-de-France
www.parisbeckett.com

Paris 75 Comédie Française – Studio-Théâtre Comédie Française – Le Vieux Colombier Athénée – Théâtre Louis-Jouvet Théâtre des Bouffes du Nord Bibliothèque nationale de France Théâtre de la Ville Centre Culturel Irlandais L'Atalante Le Grand Parquet Le Pavillon International Visual Theatre (IVT) Galerie Art & Littérature Maison des Écrivains Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) Collège International de Philosophie Centre Georges Pompidou Maison de la Culture du Japon.

Île-de-France 77 La Coupole – Scène Nationale de Melun Sénart La Ferté-sous-Jouarre – Théâtre Municipal Meaux – Théâtre Luxembourg Ussy-sur-Marne – Salle polyvalente La Ferme du Buisson – Noisiel Théâtre des Sablons – Fontainebleau La Courée – Collégien 78 CDN Sartrouville Le Prisme – Elancourt La Ferme de Bel Ébat – Guyancourt Le Nickel – Rambouillet 91 Centre Culturel Robert Desnos – Ris Orangis 92 Théâtre des Sources – Fontenay-aux-Roses 93 Centre National de la Danse – Pantin Forum du Blanc Mesnil Le Samovar – Bagnolet 94 Théâtre Paul Éluard – Choisy-le-Roi Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine La Scène Watteau – Nogent-sur-Marne 95 Château de la Roche Guyon.

Équipe du Festival : Robert Abirached, Tom Bishop, Pierre Chabert, Barbara Hutt, Bruno Mikol. Partenaires : Ministère de la Culture et de la Communication - DMDTS, Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France, Conseil Régional d'Île-de-France, ARCAD, Ville de Paris, AFAA, SACD, Fondation Florence Gould, Fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent, Schlumberger, New York University. Informations : 01 46 05 07 82.



Vos spectacles préférés sont à la Fnac.

Billetterie Fnac dans votre magasin Fnac
0 892 68 3 822 0,34€ TTC/mn www.fnac.com

王女メデシア

Médée Euripide

présentée par **KU NA'UKA Theatre Company**
adaptation et mise en scène de **Satoshi Miyagi**

Café de la danse
du 18 au 30 octobre 20h30
sauf le dimanche à 14h • relâche le mardi 24

5, passage Louis-Philippe 75011 Paris • M° Bastille

24^e Festival Théâtral du Val-d'Oise

Cinquante spectacles, plus de cent représentations dans cinquante et une villes et structures culturelles : le Festival Théâtral du Val-d'Oise confirme, pour sa vingt-quatrième édition, l'importance de son implantation dans le maillage culturel francilien.

Né à l'ombre des grands événements culturels médiatisés, le Festival Théâtral du Val-d'Oise a été d'emblée marqué par la nécessité d'assouvir les besoins culturels d'un département inégalement pourvu en structures et équipements. La manifestation, sous la houlette d'Alain Léonard, est donc depuis toujours inscrite dans une perspective de décentralisation, avec pour vocation principale « d'amener le théâtre jusqu'au pas de porte des gens », en s'adressant en priorité à un public qui n'a pas facilement accès aux activités culturelles dans son environnement immédiat. Salles des fêtes, bibliothèques, écoles et rares salles de spectacles du département sont investies, chaque ville partenaire de la manifestation se voyant proposer une programmation en adéquation avec ses disponibilités d'accueil. Pour cette vingt-quatrième édition et comme les années précédentes, le festival offre une visibilité précieuse au théâtre contemporain et à ses créateurs, soutient les compagnies indépendantes qui s'en emparent, et, pour la troisième année consécutive, met l'accent sur deux pôles : les auteurs vivants et le théâtre d'objets et de marionnettes.

Diversité et qualité des propositions

En ouverture de ces six semaines théâtrales, sera créée, le 7 octobre, au Centre Culturel de Tavemy, *Dans ma cuisine je t'attends*, pièce de Stéphanie Marchais, lauréate du second concours de manuscrits organisé en 2005 par le festival. En clôture, le 19 novembre à l'Espace Lino-Ventura de Garges-lès-Gonnesse : *Lysistrata* dans une mise en scène de Rafael Bianciotto. Entre les

deux, les coups de cœur des organisateurs du festival : *Crever l'écran* de Jean-Claude Grumberg (mise en scène d'Amélie Prévost), *Demiers remords avant l'oubli*, totem du Collectif DRAO, *L'Ebloui* de Jouanneau (mise en scène de Luc Laporte), *Une Étoile pour Noël* de et par Nasser Djemai, *Faust* par le Cartoun Sardines Théâtre, *Petits contes nègres pour les enfants des blancs* de Cendrars (mise en scène de Jean-Louis Crillon), *La Tragédie du roi Christophe* de Césaire (mise en scène de Benjamin Jules-Rosette) et le week-end Beckett au château de la Roche-Guyon. La programmation du festival allie les genres et les goûts afin de proposer à chacun l'occasion d'une rencontre privilégiée avec les arts vivants : du théâtre de textes, des marionnettes et du théâtre d'objets, des contes et des solos, du clown et du théâtre visuel, du théâtre musical et des pièces destinées au jeune public. Ce festival invite ses spectateurs, plus nombreux chaque année, à découvrir les installations culturelles du département du Val-d'Oise et les créateurs qui s'y installent afin, selon les mots d'Alain Léonard, de « partager le rire et les émotions » des artistes et d'ouvrir « la voie à l'intelligence, à l'espoir, à l'amour, à la tolérance dans un environnement généralement hostile ».

Catherine Robert

24^e Festival Théâtral du Val-d'Oise, du 7 octobre au 19 novembre 2006. Renseignements et réservations au 01 34 17 99 00. Site : www.thea-valdoise.org

À Vélizy, au fil de l'Onde

Avec une programmation pluridisciplinaire et des passeports qui permettent au public de découvrir tous les genres sans se priver d'aucune surprise, l'Onde se veut non seulement un pôle de création mais aussi un lieu de vie (animations, soirées, restauration) et un espace culturel de découverte (visites, conférences, ateliers, expositions et stages). Faire confiance à l'inédit et réviser ses classiques, accepter d'être déconcerté et choisir l'ouverture, voyager sur les terres fertiles du spectacle vivant avec le plaisir pour fanal : l'Onde cultive le goût du risque et risque tous les goûts !

Théâtre entretien Jacques Vincey Mademoiselle Julie



Photo : Anne Ceylan

Une nuit de la Saint-Jean, Mademoiselle Julie s'est offerte à Jean, l'ambitieux valet de son père. L'étreinte scandaleuse s'achèvera en tragédie. Strindberg dénuce toute la crudité des relations entre l'homme et la femme, tour à tour maître et esclave, bourreau et victime, jusqu'au vertige.

Comment approchez-vous cette pièce ?

Jacques Vincey : Strindberg déborde la psychologie et la sociologie avec la lucidité d'un voyant : à travers les luttes entre les personnages, il condense l'humanité et ses conflits. Julie s'accroche à des idéaux de chevalerie que son siècle dédaigne. Jean sait qu'il faut s'adapter à la réalité pour s'en tirer. Quant à Christine, elle fait partie des croyants qui ne peuvent mettre en doute leurs valeurs. Le jeu de ces trois forces fait entendre le chaos qui tonne à l'intérieur de chaque être. Strindberg exacerbe la sensualité en même temps que l'impossibilité de vivre en couple, de jouir et de profiter de la jouissance. L'amour est pour lui dévotion, lutte à mort des corps et des cerveaux, guerre des sexes qui s'attirent et se repoussent.

Comment avez-vous cheminé ?

J.V. : Nous avons pris le parti de ne brider aucune audience afin de défricher le texte et en sentir les multiples résonances. La mise en scène s'appuie

sur la complicité très forte entre les trois comédiens. Elle est structurée par la scénographie : la cuisine, lieu confiné où se déroule toute l'action dramatique, devient un espace en suspension.

« Strindberg déborde la psychologie et la sociologie avec la lucidité d'un voyant. »

Cette position intermédiaire entre haut et bas évoque aussi la chute, la domination, la soumission ou encore l'ascension. Dans le hors-champ, sourdent des forces, des influences et des fantômes qui agissent les personnages, épinglés dans cette cage comme des papillons sous une lampe...

Entretien réalisé par Gwénola David-Gibert

Mademoiselle Julie, de Strindberg ;
mise en scène de Jacques Vincey.
Le 30 janvier, à 21h.

Cirque Tanjentes

Le trampoliniste Mathurin Bolze interroge l'être humain dans sa rencontre avec l'altérité. La virtuosité se fait ici langage sublimé du rapport au réel.



Photo : Christophe Baynaud De Loge

cirque, juste au point de fuite entre la stabilité et ce qui file vers un infini, au point de déséquilibre » répond Mathurin Bolze.

Gwénola David

Tangentes, de Mathurin Bolze
les 4 et 5 mai à 21h00.

Et aussi... Théâtre Une programmation variée et de qualité pour un théâtre dans tous ses états

Les 21 et 22 septembre à 21h, **On ne met pas un fusil chargé sur la scène si personne ne va s'en servir**, suite théâtrale en forme d'impressions et de reflets d'après **La Mouette**. Le 13 octobre à 21h, **Emma la clown**, psychanalyse drolatique de notre humanité. Le 24 octobre à 21h, **Moi aussi je suis Cathé-**

entretien Marc Paquien L'Assassin sans scrupule

Un garçon surnommé « Hirondelle » est arrivé un jour de février, alors que le printemps dérangeait déjà l'imagination du petit Hasse. Les deux enfants vont s'adonner à des jeux aussi pervers que dangereux. Une traversée initiatique sur les traces de l'adolescence.

Que représente pour vous le personnage de l'Hirondelle ?

Marc Paquien : Il arrive comme un ange noir dans la vie de Hasse. Il représente sa part mystérieuse, sombre et ludique. Il l'entraîne dans une

« Nous travaillons sur la traversée dans la mémoire et sur l'univers du récit. »

spirale de défis auxquels Hasse répond autant par bravade que par amour. L'imaginaire finit par happer le réel. Jusqu'au crime. Hasse apprend douloureusement à quitter l'enfance et à affronter le monde adulte.

La pièce montre aussi la difficulté d'affirmer son identité à cet âge.

M. P. : Hasse ne parvient pas à résister aux injonctions de son camarade, donc à poser ses limites, à affirmer son propre espace. Il a besoin du regard et de la reconnaissance de

l'autre. Mankell parle de la jeunesse du point de vue d'un homme qui bascule dans son passé et réinvente son histoire, à la lisière du songe et de la réalité. Cette perspective montre que la vie est pavée d'expériences initiatiques parfois obscures et que la personnalité se construit aussi par les rêves et les fantasmes.

Quelles sont les lignes de votre recherche scénique ?

M. P. : Nous travaillons sur la traversée dans la mémoire et sur l'univers du récit. L'écriture de Mankell frotte des genres différents, frôlant parfois le lyrisme ou le réalisme sans jamais s'y résoudre. Avec les trois comédiens, nous allons tenter de pénétrer dans le mystère de cette langue très singulière.

Entretien réalisé par Gwénola David-Gibert

L'Assassin sans scrupule, de Henning Mankell ; mise en scène de Marc Paquien.
Le 25 janvier à 14h30, le 26 janvier à 14h30 et 21h.

La Fourmière

Faisant suite à *Roman de familles*, le Théâtre de la Jacquerie, engagé depuis 2003 dans l'exploration du monde du travail, aboutit aujourd'hui à la synthèse de ce projet.



Au plus près d'une parole quotidienne authentique, âpre, drôle et émouvante, le Théâtre de la Jacquerie s'est fait pendant trois ans le phénomène du monde du travail, en une démarche ethnographique et artistique charnelle et populaire. A partir de témoignages recueillis par Elsa Quinette, recomposés, épurés mais jamais réécrits, l'espace scénique devient le réceptacle de l'intériorité des êtres et le corps et le jeu des acteurs s'en font la trace. Le spectacle, mis en texte par Guillaume Hasson, a le souci de mettre en lumière la grandeur et la misère humaines dans leurs vicissitudes laborieuses. Passant en revue les transformations modernes du travail, la mémoire de la classe ouvrière, les engagements

rine Deneuve, de Pierre Nothe, pièce unanimement saluée par le public et la critique. Du 15 au 17 novembre à 21h, **Derniers remords avant l'oubli**, totem du Collectif DRAO. Le 7 décembre à 14h30 et 21h, **Perfino Comment**, de Fabrice Melquiot, histoire complexe et ambiguë d'une amitié napolitaine. Le 23 janvier à 21h, le sobre et indispensable spectacle de Dominique Lurcel, **Une Saison de machettes**, adapté du livre éponyme de Jean Hatzfeld sur le génocide rwandais. Le 13 février à 21h, **Boulevard du boulevard**

des missionnaires de la fonction publique, l'émergence du nouveau labeur dans les villes nouvelles, la vie des salariés et des allocataires, celle des petits commerçants et de tous ceux dont l'activité et la personnalité dessinent le maillage social du monde contemporain, **La Fourmière** fait le portrait de la société du travail. **C. Robert**

La Fourmière, conception et mise en scène d'Alain Mollot ; mise en texte de Guillaume Hasson. Mardi 28 novembre à 21h.

du boulevard, mise en abyme audacieuse où Daniel Mesguich prend le théâtre de boulevard à son propre piège. Le 9 mars à 21h, **Merci**, de et avec Daniel Pennac. Le 16 mars à 21h, **Bérénice**, dans une mise en scène de Catherine Boskowitz. Le 21 mars à 21h et le 22 à 14h30, **Saudade Terres d'eau**, prix du public au Festival Off d'Avignon en 2005. Le 3 avril à 21h, **Xu**, spectacle en forme de viatique pour « mieux savoir vivre mal ». **C. Robert**

Chansons / Musiques

trois questions à Lionel Arnaud

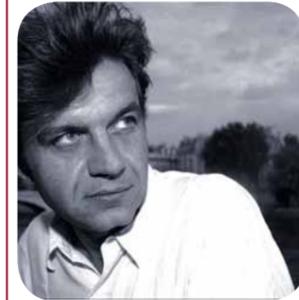
Pianiste, professeur et compositeur, inspiré par Varèse ou Scelsi, Lionel Arnaud est un esthète des sons, explorant les boucles et leurs variantes.

Quelle formation allez-vous orchestrer ?

Lionel Arnaud : Le seul cadre qui m'est imposé est le quintette de musiciens. J'ai choisi de travailler avec des cordes, altos, violons et violoncelle, car cette famille d'instruments est celle dont les sonorités me parlent le plus. Il y a mille manières de faire sonner un violon, en fonction de l'angle d'attaque ou de la pression de l'archet, en utilisant le crin, le bois, la table... Une richesse que n'a pas le clavier !

Cette création vous inspire-t-elle quelles trouvailles stylistiques ?

L. A. : Je travaille par petites touches, je collecte des sonorités pour leur trouver des points communs qui ne s'imposent pas, des combinaisons inusitées. Du coup, la forme



devenit presque accessoire, et mes idées de départ ne se retrouvent pas à l'arrivée !

Quel public souhaitez-vous toucher ?

L. A. : Nous allons travailler avec des classes de primaire en amont du concert pour aborder la technique instrumentale, le son, les formes. Les générations ouvertes à la musique électro ne s'effraient de rien, tout les attire. A chaque concert de musique contemporaine, le public me surprend : souvent non averti, simplement curieux.

Le 29 avril 16h à l'Auditorium.

Musiques françaises et actuelles

Fidèle à sa volonté d'éclectisme, l'Onde transcende les générations avec une programmation de musiques francophones aux notes acidulées, du rock underground aux chansons populaires.

Mélomane ouvert, pétri de musique classique et de culture rock sixties, William Sheller reste un mélodiste à part dans l'univers musical francophone. Après une série de concerts très orchestraux, l'Onde accueille en septembre ou de la pression de l'archet, en utilisant le crin, le bois, la table... Une richesse que n'a pas le clavier !
William Sheller, le 28 septembre à 21h.

Pas si loin de l'univers feutré de Sheller, le festival « Indétendances » programme une soirée dédiée à des artistes électrisants. Le groupe bruxellois Venus poétise une énergie pleinement rock, aux grondements fragiles, aux rythmes lancinants. Petit piaf caustique et

charmant, Emily Loizeau berce et griffe avec une malice théâtrale. Entre chanson française et rock anglo-saxon, Loizeau peaufine un style doux-amer, multicolore, plein d'une légèreté grave. Troisième artiste à partager ce plateau mouvant : An Pierlé, qui, avec ses White Velvet, fait onduler un rock vocal assez prenant.

Indétendances : Venus, Emily Loizeau et An Pierlé, le 18 novembre à 20h.

Héroïne d'un passé présent, Gréco traverse les décennies avec une aura de lumière noire... Muse des poètes, des jazzmen et des zazous, tour à tour bouleversante de gravité ou parfaite effrontée. En avant-première d'un tour de chant

entretien Rachel des Bois

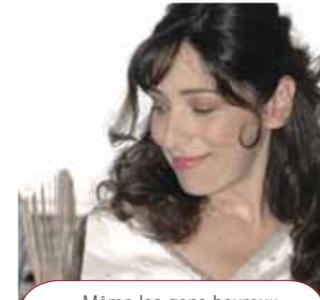
Dix ans après ses débuts fulgurants, Rachel des Bois revient avec une jubilation sereine, un esprit de troupe à la foraine et une énergie contagieuse.

La scène vous a-t-elle manqué ?

Rachel des Bois : Pendant mes sept ans de carrière, tout s'est passé très vite, je n'ai pas eu de période de galère. Je me suis arrêtée en 2001 pour profiter de ma famille. J'ai coaché des acteurs aux techniques vocales et arrêté de composer. Mais revenir est aussi facile que démarrer. J'ai accouché en octobre, composé durant l'hiver, et fait de la scène en mars ! On a d'abord composé des ballades, pour ne pas réveiller ma fille dans la pièce d'à côté. Puis les arrangements se sont faits plus nerveux, avec la chaleur de l'été !

Votre musique a-t-elle changé ?

R. B. : Je suis une « kiffeuse » pas une laborieuse, mon but est de prendre du plaisir. Autrefois je chantais ma vie de célibataire, mon quotidien de fille, avec un sacré cynisme. C'était même ma marque de fabrique. Je suis passée à autre chose : je suis heureuse, j'ai envie d'en parler. Même les gens heureux ont des histoires, pas besoin d'être sombre pour créer !



« Même les gens heureux ont des histoires, pas besoin d'être sombre pour créer ! »

Quelle est la formation de votre retour sur scène ?

R. B. : Je serai là avec ma bande, des musiciens avec qui j'aime jouer, François Marillier aux percussions, habilleur sonore de théâtre avec qui j'ai composé mes précédents albums, Frank Kutner, guitariste pop venu tardivement au classique, et Anne Gouraud, une contrebassiste habituée aux musiques expérimentales. Chacun amène sa propre expérience, sa touche personnelle. Le résultat : de la variété revendiquée !

Propos recueillis par Vanessa Fara

Les 29 et 30 septembre à 21h à l'Auditorium.
Le 13 janvier à 21h sur la Grande Scène.

entretien Jean-Luc Fillon

Le hautboïste Jean-Luc Fillon propose un art dépaysant, au fil de rencontres et d'alliages sonores imprévus. L'Onde lui accorde une résidence en 2006-2007.

Comment a germé l'idée de cette résidence ?

Jean-Luc Fillon : Le hautbois est un instrument rare dans le jazz ; je cherche donc des partenaires, pour prendre le temps d'élaborer des projets inédits. Lionel Masset, programmateur de l'Onde, fut réceptif. Cette notion d'artiste associé permet d'extrapoler, d'acquiescer la confiance du public et d'emmener les projets sur d'autres scènes.



« Le hautbois est un instrument rare dans le jazz. »

Présentez-nous les projets qui jalonnent cette saison musicale.

J.-L. F. : Le premier, *Echoes of Ellington*, déjà rôdé, constitue un album. En amont de la soirée, je travaillerai avec le big-band de Vélizy. *Ondes tropicales* consacre deux temps forts aux musi-

ques brésiliennes. L'une autour de l'*Alegria* ; l'autre autour de la *Saudade* : deux versants de l'âme de ce pays. *Origins* est un mélange de musique libre et de compositions. Par étapes, mes musiciens déstructurent et s'approprient le cadre que j'avais élaboré. Je planche déjà sur

la création, mais l'année de résidence à l'Onde devrait me permettre de l'affiner, et de sortir un album courant 2007.

Propos recueillis par Anne-Laure Lemancel

Echoes of Ellington, le 15 décembre à 21h. Ondes tropicales, le 17 mars à 16h et 21h et le 18 mars à 16h. Origins, le 19 mai à 21h.

au Châtelet, l'Onde l'accueille pour un concert de standards.
Juliette Gréco, le 9 février à 21h.

Pleymo joue définitivement dans la cour hardcore du rock français depuis près de dix ans, avec un sens de la scène alliant spectaculaire et proximité avec le public. Les six membres du groupe font partie du courant « Nowhere » à l'instar d'Enhancer ou Aqme, un modèle musical en perpétuelle construction, ajustant metal, rock, hop-core... Album à paraître le 9 octobre.
Pleymo, le 13 mars à 21h.

Arno, musicien boulimique de disques et de scène, chante et crée depuis plus de quarante ans avec une énergie d'un beau grinçant, complètement échevelée ! Des chansons aux arrangements rock blues, parfois jazzy, baltringues ou modernes, toujours textuelles. Pour compléter ce plateau hautement belge, Zoé joue les premières parties. Fusionnant électro-acoustique chic et rimes féminines, cette demoiselle cache sous des airs de douceur une âme de charmeuse de serpents...

Arno, première partie : Zoé, le 8 juin à 21h.
Vanessa Fara

Et aussi... Danse et cirque Faire corps avec l'autre...

Avec *Inanna*, Carolyn Carlson rend hommage à la déesse de l'amour et de la guerre du panthéon sumérien. Frédéric Flamand et son Ballet national de Marseille déclinent le jeu des oppositions qui forment autant de pôles qui aimantent la danse de *Metapolis II*. Sallia ni Seydou, compagnie burkinabè, travaille au contraire sur la fusion du geste et de la musique, qui se rejoignent dans une même énergie pour esquisser *Un Pas de côté*. Abou Lagraa joue du dialogue de deux mondes : *Allegoria Stanza* mêle vocabulaire contemporain et langage du hip-hop dans une joyeuse osmose. Pour *Taoub*, Aurélien Bory met en scène un groupe de Tanger qui pratique l'acrobatie comme un art guerrier ancestral et tresse dans les volutes d'un décor de tissus un spectacle éblouissant de virtuosité. *Autour d'elles*, de la compagnie Vent d'autan, cerne les mystères des relations amoureuses dans le halo de la piste. Avec *Tangentes*, Mathurin Bolze approche l'être dans son rapport à la rencontre, aux liens, à l'altérité.

G. David-Gibert

Et aussi... Jazz et musiques du monde Ses oreilles pour seul bagage, l'auditeur-voyageur découvre des sonorités inexplorées

Embarquement pour l'Afrique, avec *Habib Koité*, guitariste virtuose et chanteur sensuel, qui unit tradition mandingue et influence occidentale (le 24 novembre à 21h). Cap sur l'Argentine, avec le *Cordoba Reunion* qui mêle musique improvisée et rythmes argentins avec une liberté jubilatoire (le 21 février à 16h). La musique tzigane n'est pas en reste, avec la présence des pionniers du genre : le quintette *Bratsch* (le 14 novembre à 21h). L'aventure se fait sonore avec les explorations jazz progressif du Gallois *John Greaves* dans une formation intimiste (le 26 novembre à 16h), ou encore les tribulations électro/jazz/hip-hop de l'un des héritiers de Miles Davis : *Eric Truffaz* (le 11 mai à 21h). Jean-Luc Fillon défend les instruments rares dans le jazz : bienvenue, donc, à *Marc Berthoumioux*, dont l'accordéon virtuose honore la blue note (le 13 mai à 16h). Sans oublier les rives du Mississippi avec le bluesman *Keith B Brown* (le 4 février à 16h), ni les formations de jazz européen tels le duo *Jean-Marie Machado/Andy Sheppard* (le 10 décembre à 16h), ou encore le *Moutin Reunion Quartet* (le 22 octobre à 16h). **A.-L. Lemancel**

Théâtre contemporain
Compagnies indépendantes

Plus de 60 spectacles dans 52 villes
Théâtre, Conte, Théâtre musical, Marionnette, Théâtre visuel, Jeune Public...

Partout pour tous du 7 octobre au 19 novembre 2006

Festival théâtral du Val d'Oise

Et aussi, Rencontres, Lectures, Expositions...

Renseignements/réservations : 01 34 17 99 00
www.lthea-valdoise.org

Prévoir des places de 6 à 11€

Semianyki

La troupe russe des clowns Licedei raconte l'histoire d'une drôle de tribu, loufoque, bouffonne et déjantée, une famille, puisque tel est le sens du mot *semianyki* en russe.

Il y a la mère, courageuse et toujours enceinte, le père, accroché à sa bouteille de vodka, au bord de la crise de nerf ou de *delirium tremens*, et leurs quatre enfants, ébouriffés et mal fagotés : une famille de dingues survoltés qui étalent leur vie grotesque et décadente à grands renforts de saillies drolatiques. Créé il y a plus de trente ans à Saint-Petersbourg, le Teatr Licedei, mondialement connu, est le premier théâtre russe de clowns et de mimes. Une dose d'absurde, une pincée de décalé et une maîtrise technique parfaite : ces artistes ne parlent pas mais parviennent à se faire comprendre hors des frontières linguistiques grâce à l'inventivité de leur jeu et de leurs trouvailles créatives, en un savant dosage entre clown russe traditionnel et commedia dell'arte. Danseurs, musiciens, acrobates et jongleurs, les membres de cette troupe légendaire ont le don de faire naître le rire en cascades grâce à une folie poétique, une rage inventive et un humour corrosif. **C. Robert**

Semianyki, par le Teatr Licedei ; mise en scène de Boris Petrushansky le 8 octobre à l'espace Jacques Prévert d'Aulnay. Rés. 01 48 66 49 90.
Le 2 à La Merise à Trappes avec la Ferme de Bel Ebat. Rés. 01 30 48 33 44.
Le 8 décembre au Théâtre Jean Arp de Clamart. Rés. 01 41 90 17 02.

Médée

Femmes-marionnettes, hommes-récitants : le metteur en scène Satoshi Miyagi revisite la technique traditionnelle du Joururi en dédoublant les rôles de la tragédie d'Euripide. Créon, Jason, Médée, Egée, le Messager... Dans cette version japonaise de *Médée*, tous les per-



Dissociation des corps et des voix dans le théâtre de la compagnie Ku Na'uka.

sonnages sont à la fois interprétés par un homme et par une femme. Ainsi, installés en marge de l'espace scénique, des comédiens préfèrent le texte d'Euripide pendant qu'au centre du plateau, par la seule puissance de leur présence corporelle, des comédiennes transcendent les différents rôles de la pièce. Caractéristique du travail de Satoshi Miyagi et de la compagnie Ku Na'uka, ce traitement dissocié des protagonistes permet de dépasser les limites du strict réalisme et de conférer aux interprètes féminines « un pouvoir et un rayonnement qui dépassent le cadre du jeu ». Ce procédé scénique, illustrant la radicalité des

antagonismes homme-femme, se propose d'exacerber la perception des enjeux amoureux et des blessures intimes, de réinventer les rapports de force qui portent la sanglante Médée vers son asile athénien. **M. Piolat Soleymat**

Médée (spectacle en japonais, surtitré en français), d'Euripide ; adaptation et mise en scène de Satoshi Miyagi. Du 18 au 30 octobre 2006. Du lundi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h00. Relâche le mardi 24 octobre. Café de la danse, 5, passage Louis-Philippe, 75011 Paris. Réservations au 01 47 00 57 59.

Anna et Nina

La jeune auteure et metteuse en scène Nathalie Colladon crée *Anna et Nina*, une huis clos familial « grave, drôle et en musique ». Un cube aux arêtes dorées, tout d'abord fixe, puis mobile, qui tourne et se déplace au fur et à mesure



Des retrouvailles à la fois tendres et conflictuelles.

de l'avancée de l'histoire, des jours qui passent : 22, 23, 24, 25 décembre. Car, c'est pour les fêtes de Noël que Nina a décidé, après trois ans d'absence, de retrouver les siens. Une mère qui fige son existence dans le marbre de ses souvenirs. Anna, une sœur aimante mais rancunière. Un frère joyeux mais vulnérable, sa fiancée transparente. Et puis Ninon et Le Prince, deux êtres imaginaires n'existant que dans l'esprit de Nina, formes de chimères ouvertes sur les pensées les plus radicales et les plus excentriques de la jeune femme. Convoquant présent et passé dans le creuset de retrouvailles « à effet de tiroir et de miroir », cette tragi-comédie questionne l'intime de chacun des personnages à travers des rapports familiaux à la fois tendres et conflictuels, graves et burlesques, francs et dédaléens. **M. Piolat Soleymat**

Anna et Nina, écrit et mise en scène par Nathalie Colladon. Du 27 octobre au 2 décembre 2006. Du jeudi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h00. Théâtre de Ménilmontant, 15, rue du Retrait, 75020 Paris. Réservations au 01 46 36 98 60.

« Je suis japonaise »
Créé et interprété par Inbal Fichman
Présenté par ANIMA & CIE
arayski@noos.fr

du 19 octobre au 19 novembre
Réservations
01 56 58 02 32
01 40 43 92 73
Fnac, Théâtreonline,
billets Auchan, lastminute, etc.
Site : <http://aire.falguiere.free.fr>

THÉÂTRE
AIRE FALGUIÈRE
55 Rue de la Procession 75015 01 56 58 02 32

Gaspard

Richard Brunel, familier des écritures contemporaines, s'attaque à *Gaspard* de Handke, une reprise de l'histoire de Kaspar Hauser.

La pièce *Gaspard* (1967) de l'auteur autrichien Peter Handke se veut, selon le metteur en scène Richard Brunel, une réflexion sur l'usage du langage, à la fois force de domination et outil d'émancipation. Un texte dramatique au titre de héros ou plutôt d'anti-héros, qui reprend l'histoire réelle de Kaspar Hauser, devenue un mythe dans cette problématique insolite de circonscrire un homme démuné, à qui l'on

apprend tout, afin d'en observer l'évolution. À l'origine, il s'agit d'un enfant séquestré dans un « trou » sans qu'il ne reçoive la moindre éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ans, puis qui se voit libéré et livré à lui-même sur une place de village, en Bavière, en 1828. Un destin tragique, manipulé par des regards scientifiques du XIX^e siècle, avides d'en décoder quant aux calculs de probabilités touchant à la capacité humaine de résistance et de développement. C'était alors l'époque d'un engouement abusif pour les enfants sauvages. *Gaspard* met en scène la détresse d'un homme abandonné à la charge pesante d'une langue qui n'est pas

Paris Jeunes Talents... se met en scène

Un nouveau festival gratuit pour découvrir les grands artistes de demain...

« La valeur n'attend point le nombre des années ». Corneille avait raison ! Parce que, trop souvent, les jeunes créateurs doivent souquer ferme plusieurs années dans les eaux vaseuses du système D, avant d'espérer se faire remarquer et atteindre l'eldorado des salles obscures, la Ville de Paris a lancé voici quatre ans les Prix Paris Jeunes Talents pour le spectacle vivant et la musique. Destiné à épauler les artistes naissants, depuis les répétitions jusqu'à la diffusion,

festival de cinq jours. Résolument engagées dans la création contemporaine, tant dans la forme que dans les sujets abordés, ces cinq compagnies n'hésitent pas à gratter les blessures de notre temps et à bousculer les émotions. Avec *Nonway Today*, pièce du Suisse Igor Bauersima qui suit deux adolescents en route vers le suicide, le metteur en scène Andreas Westphalen évoque le vertige d'un réel dévitalisé, vidé de sa substance par le virtuel. Côme de Bellescize braque, lui, son regard sur le camp de Sangatte, avec *Les errants*, une épopée tragique où le mythe *Didon et Enée* dialogue avec la réalité crue des réfugiés. La danseuse et chorégraphe Namiko Gahier préfère exprimer les déchirements de l'exil et la brusque perte des repères par le jeu du mouvement et des images. Voyage onirique et musical à travers différentes cultures, Tra Noi part en quête de cette part d'étranger irréductible que chacun porte en soi. Le collectif de comédiens Nagananda observe le monde à hauteur d'homme. A tous ceux qui, de Noëlle Renaude, plonge dans le microcosme familial et remue les souvenirs meurtris, les bonheurs minuscules, les regrets majuscules... tout ce qui fait le suc acide et doux de l'existence. Dans *Nues de sens*, la chorégraphe Laura Blasse laisse parler le corps pour dire la difficulté de communiquer lorsque l'être est atteint de pathologies physiques et mentales. Ces créations, très enga-



Le collectif de comédiens Nagananda.



Nues de sens, de la chorégraphe Laura Blasse.

ce dispositif d'aide leur permet de réaliser leurs projets, de rencontrer le public et de s'engager dans la voie de la professionnalisation.

Des jeunes qui se confrontent au monde d'aujourd'hui

Outre un petit apport financier, les équipes, sélectionnées par un jury de professionnels bénévoles, bénéficient depuis 2004 d'un accompagnement juridique, technique et artistique pour les conseiller dans leur structuration et la définition de leur avenir. Cet automne, les lauréats des Prix vont pouvoir présenter leurs créations au cours d'un

ce dispositif d'aide leur permet de réaliser leurs projets, de rencontrer le public et de s'engager dans la voie de la professionnalisation.

Gwénola David

Paris Jeunes Talents... se met en scène, du 10 au 14 octobre, spectacles à 19h et à 19h45, à l'Auditorium Saint-Germain, 4 rue Félibien 75006 Paris. Gratuit sur invitation (à retirer aux Kiosques Jeunes 14 rue François Miron (4^e) / 101 quai Branly (15^e) ou sur réservation : 01 43 47 84 29 et comjeunesse@paris.fr

l'onde espace culturel Vélizy-Villacoublay

Théâtre

Emma la clown

vendredi 13 octobre 2006 à 21h00

RÉSERVATIONS 01 34 58 03 35
l'Onde - espace culturel - 8 bis, avenue Louis-Breguet 78140 Vélizy-Villacoublay • www.londe.fr

Arts du cirque

La cucina dell'arte

Circus Ronaldo

du 10 au 14 octobre
Parc des sports André Trémet
Moissy-Cramayel

Tél. 01 60 34 53 60 Scène nationale de Sénart
www.scenenationale-senart.com La Coupole, La Rotonde

la sienne. Un être qui semble dépossédé de tout et que la langue envahit et oppresse en étrangère. Le metteur en scène, qu'interrogent également les champs de la philosophie et de la psychanalyse, s'est penché, comme Handke, sur les écrits théoriques de Wittgenstein. Est-on jamais maître de sa parole ? **V. Hotte**

Gaspard, de Peter Handke, mise en scène de Richard Brunel, le 16 octobre puis du 18 octobre au 12 novembre 2006, du mercredi au samedi à 20h30, mardi à 19h30, dimanche à 16h, relâche lundi au Théâtre Gérard Philipe, 59 boulevard Jules Guesde 93207 Saint-Denis Tél. 01 48 13 70 00 et www.theatregerardphilipe.com
Texte publié à L'Arche Editeur.

La Tragédie du roi Christophe

Sacrifiant sa pureté primitive sur l'autel du pouvoir et de ses égarements, Christophe le libérateur se fait roi puis tyran. Benjamin Jules-Rosette met en scène la langue flamboyante de Césaire.

Tragédie à l'allure shakespearienne, la dérégulation politique du valeureux Christophe est à la fois baroque et tonitruante, truculente et lyrique.



Benjamin Jules-Rosette met en scène **La Tragédie du roi Christophe** avec le souci de polir le miroir universel que Césaire tend aux hommes.

Aimé Césaire y croise son amour du verbe et sa passion pour la liberté en une fresque à la fois enthousiaste et désabusée sur les affres du pouvoir et la difficulté des nations de survivre aux combats qui les font naître. Après l'exaltation et l'ivresse de la libération d'Haïti, Christophe doit affronter les réalités politiques, le choix du régime et de l'idéologie et la colère d'un peuple qui se sent floué par son ancien guide. Choissant la dictature pour faire régner la discipline, le roi Christophe se retrouve seul au milieu d'une cour bouffonne, abandonné par tous et cerné par ses ennemis. Loin de se contenter d'une présentation exotique d'un drame utopique et lointain, Benjamin Jules-Rosette met en scène cette pièce avec le souci de polir le miroir universel que Césaire tend aux hommes pour rendre aux « éternels désordres du monde » les mots de leur drame. **C. Robert**

La Tragédie du roi Christophe, d'Aimé Césaire ; mise en scène de Benjamin Jules-Rosette. Du 5 au 29 octobre 2006. Du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h. Relâche le lundi et le samedi 21 octobre. Théâtre Berthelot,

La scène espagnole d'aujourd'hui

Écritures pour questionner notre temps au Théâtre de l'Atalante.

C'est dans le cadre de « Lire en fête - La nuit de l'écrit » que quatre mises en espace, des rencontres, des débats avec les auteurs et des présentations de livres de théâtre espagnol publiés aux Éditions de l'Amandier auront lieu au Théâtre de l'Atalante. Une façon d'interroger les manifestations du mal être individuel et du malaise social à travers les écritures de Jose Sanchis Sinisterra, de Manuel Molins, de Josep M. Benet i Jornet et d'Ignacio del Moral. La pièce *Flèches de l'ange de l'oubli* de Jose Sanchis Sinisterra, mise en espace par Agathe Alexis, s'attache au mal sournois qui provoque chez les jeunes une grave carence identitaire (à 21h30 le 13 octobre 2006 à l'Atalante, à 20h30 le 16 à l'Espace Gérard Philippe de Fontenay sous Bois, et à 12h30 le 17 au Théâtre du Rond-Point). Avec *La Machine du Doctor Wittgenstein* du Catalan Manuel Molins, que met en espace Joséphine Derenne, est dénoncée la pression des règles et des devoirs sur l'individu condamné au mensonge quotidien (à 17h le 15 octobre à l'Atalante). Agathe Alexis met aussi en espace *Testament* du Catalan Josep M. Benet i Jornet, une réflexion sur les relations affectives, spirituelles et la transmission des générations (à 17h le 14 octobre à l'Atalante). Enfin, *La Nuit de l'ours* d'Ignacio del Moral, mise en espace par Alain Barsacq, analyse la désintégration du lien social et familial qui met à mal la jeunesse (à 20h le 13 octobre à l'Atalante). Sont organisées également des tables rondes, des conférences au Centre d'Études Catalanes Universités Paris IV Sorbonne pour l'œuvre de Manuel Molins, et à l'Institut Cervantès de Paris pour le théâtre de Jose Sanchis Sinisterra. Un théâtre décidément réactif à la difficulté de vivre des jeunes. **V. Hotte**

La Scène espagnole aujourd'hui, du 13 au 17 octobre 2006 à Paris dans le cadre de « Lire en fête - La nuit de l'écrit » Renseignements au Théâtre de l'Atalante 10 place Charles Dullin 75018 Paris Tél. 01 46 06 11 90.

Échouage ou le déjeuner sur la Côte de Nacre

Satire sociale, drame historique, tragédie intime : l'adaptation théâtrale de *Ruine*, roman d'Alain Spiess, conjugue les voix plurielles d'une humanité grotesque et meurtrie.

Dans la nuit du 14 au 15 janvier 1885, une baigneuse de dix-neuf mètres s'est échouée sur une plage de la Côte de Nacre, à Luc-sur-Mer. Un homme d'aujourd'hui, installé dans une salle de restaurant de la station balnéaire normande, laisse son esprit vagabonder à partir de la photographie immortalisant l'événement ainsi que des multiples conversations parvenant à ses oreilles. Jusqu'à ce que l'endroit se vide peu à peu, laissant seule la parole d'un vieil homme explorer l'abîme intérieur que la guerre d'Algérie ►►

Portrait Ahmed Madani, auteur et metteur en scène Vérités partagées

Auteur de scène, Ahmed Madani est parti en quête de la vérité du monde avec des artistes de l'Océan indien et d'Europe. De ce voyage au long cours, il a tiré un spectacle qui interroge nos représentations et dévoile l'irréversible relativité des points de vue.

« A 11 ans, mes maîtres ont commencé à lire mes rédactions devant toute la classe. J'ai compris que la poésie pouvait être une arme. » Cette phrase, fauchée dans l'autoportrait d'Ahmed Madani, esquisse mieux qu'une boussolle la ligne d'un destin. Né en 1952 dans une Algérie ensanglantée, cet enfant aux poings serrés arrive en France à l'âge de sept ans et découvre vite

sees sur les planches, il fonde sa compagnie en 1985 et s'implante à Mantes-la-Jolie, où il frotte sa plume aux réalités sociales, humaines et culturelles. Chez lui, l'écriture, dramatique et scénique, se sédimente à l'épreuve du plateau : en « auteur de scène », il écrit avec une gomme et larde ses textes de trous pour que les acteurs puissent s'y glisser.



que, en maniant les arabesques de la langue française, il peut s'extirper du cliché de l'immigré coincé au fond de la classe. Il comprend aussi qu'il faut oser sa vie et choisir ses armes : les rêves et les mots. Psychothérapeute passé par le divan, il pratique en clandestinité le théâtre, art sacrilège aux yeux de ses parents. « La page blanche et la scène représentaient pour moi les territoires de tous les possibles » dit de sa voix douce et calme cet artiste non pas « engagé mais enragé », artisan d'un théâtre poétique et populaire qui assume son « rapport polémique à l'existence ». Après quelques années pas-

Recherche poétique, esthétique et philosophique sur la notion de vérité

Nommé en janvier 2003 à la direction du Centre Dramatique de l'Océan indien, c'est depuis là-bas qu'il est parti en quête de *l'improbable vérité du monde*. « *Saint-Denis de la Réunion est l'endroit idéal pour interroger la relativité des points de vue et les relations Nord-Sud. Ici, dans l'hémisphère sud, nous voyons la même lune que vous, mais pas sous la même face...* » Il a ainsi formé un groupe d'artistes venus de la région et d'Europe, pour questionner la notion de vérité à partir des singularités, des réalités matérielles et des récits de vie de chacun, pour déceler ce qui sépare et ce qui rassemble les hommes. De 2004 à 2006, à la Réunion, à Madagascar puis en Suisse, trois laboratoires ont exploré les multiples visages de la vérité, aux frontières du réel et de l'imaginaire. « *J'ai demandé aux artistes d'apporter des photos personnelles, de parler de leurs rêves, d'improviser, et j'ai pétri ces paroles pour écrire une fiction : le parcours d'un homme qui cherche de sa vérité au travers de son histoire et de son enfance.* » Un voyage à la recherche de notre profonde humanité... **Gwénoïla David**

L'improbable vérité du monde, texte et mise en scène d'Ahmed Madani, du 11 au 21 octobre 2006 au théâtre des Amandiers de Nanterre. Rens. 01 46 14 70 00 et www.nanterre-amandiers.com



Luc-sur-Mer, janvier 1885 : un échouage historique...

►► a pour toujours creusé en lui... A l'issue d'une première période de travail de plusieurs mois, la metteuse en scène Françoise Spiess propose une lecture mise en espace de cette comédie humaine en clair-obscur. Un rendez-vous conçu comme une forme d'état des lieux du processus artistique en marche, avant une deuxième

LES DECHARGEURS
théâtre
Fondateur Vicky Messica

Balagan International en accord avec Chat Lunatic Productions présente

Schopenhauer et moi

écrit et joué par **Norbert SAFFAR**

à partir du **10 octobre 2006**
Salle Vicky Messica

Lyes Idres et Chat Lunatic Productions présentent

L'ANTRE-JAMBES

écrit et mis en scène par **Lyes Idres**

avec **Alexandra Sallé, Ambre Gollut, Coralie André**

22h00
10 oct. > 18 nov. 2006

Billet.com
HT 0892 70 12 28

www.lesdechargeurs.fr

Vos spectacles préférés sont à la Fnac.

Billetterie Fnac dans votre magasin Fnac

0 892 68 3622 0,34€ TTC/mn www.fnac.com



Avril Production - Richard Walter Productions
présentent
GUY BEDOS
AU CIRQUE D'HIVER
BOUFLON.COM
DU 31 OCTOBRE
AU 18 NOVEMBRE 2006
Mise en scène
Roger LOURET
Conception lumineuse
Gaëlle de MALGLAIVE

En tournée dans toute la France
Locations : Fnac - Carrefour - 0 892 707 507
www.fnac.com et points de vente habituels
Tarif réduit sur les séances de mercredi pour étudiants, chômeurs et collectivités.

FESTIVAL
Paris Jeunes Talents
...se met en scène
du 10 au 14 octobre 2006
à l'auditorium St Germain
4 rue Félibien Paris 6e

THÉÂTRE + DANSE
A tous ceux qui / Cie Nagananda
Les Errants / Cie Théâtre du Fracas
Norway, today / Cie C.O.C
Nues de sens + Zahir / Cie OuPas
Tra Noi / Cie Yumé Arts

Retirez votre invitation dans les KIOSQUES JEUNES ou RÉSA : comjeunes@paris.fr
LE MARAIS 14 rue François Miron - Paris 4e
CHAMP DE MARS 101 quai Branly - Paris 15e
Programme sur www.portailj.paris.fr

MAIRIE DE PARIS inrockuptibles Sen la Terrasse

42 / Théâtre / Agenda

en mauvais garnement, d'une esthétique singulière et métaphorique, celle du jeu de massacre ludique qui consiste à abattre, comme à la foire que serait l'aventure de la vie, des poupées à bascule en lançant des balles de son. En guise de balles, des mots rares et rudes à la syntaxe économe et des silences qui en disent long. En guise de victimes dégommees, les êtres humains *border line*, exclus avant l'heure, qui n'en sont pas moins attentifs à la voix de leur conscience. Dans cet esprit finalement constructif, Peter Brook s'attache à la puissance de survie de cette écriture du sauvetage, dynamique et libératoire à la fois. *Fragments* réunit *Berceuse* (1981), une occasion de disjonction entre le corps sur la scène et la voix « off », *Fragment de théâtre I*, un texte inédit des années 60 que publie le numéro 8 de la revue *Minuit* en 1974, comme d'ailleurs *Esquisse radiophonique* publié dans le numéro 5 de la même revue en 1973, et enfin *Immuable*. Une belle promesse que ces duos Beckett/Brook.

V. Hotte

Fragments : Berceuse/Fragment de théâtre/Esquisse radiophonique/Immuable, de Samuel Beckett, mise en scène de Peter Brook, à 21h du 5 au 28 octobre 2006, matinées les 14, 21 et 28 octobre, relâches dimanche et lundi au Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis boulevard de la Chapelle 75010 Paris Tél. 01 46 07 34 50 et www.bouffesduNord.com

Le Frigo

Sous la direction de Vincent Poirier, le comédien espagnol Carles Romero-Vidal investit l'univers loufoque et tourmenté de Copi.

À l'occasion d'une résidence de deux ans à l'Espace Confluences, les membres de la compagnie Dodeka ont choisi de s'interroger sur la place de la femme dans notre société.



Carles Romero-Vidal dans *Le Frigo* de Copi.

Avant de créer, en 2007, une pièce d'Eric Sanner inspirée du journal de Catalina de Erauso - figure féminine du XVII^e siècle ayant dissimulé son identité sexuelle pour échapper au couvent et vivre une existence d'aventure -, Vincent Poirier transforme le comédien Carles Romero-Vidal en ex-mannequin solitaire et mélancolique dans *Le Frigo* de Copi. A travers ce huis clos intérieur aux reflets fantomatiques, burlesques, baroques, le metteur en scène souhaite explorer la « théâtralité grotesque et joyeuse » de l'auteur argentin, théâtralité « où la marge entre l'homme et la femme n'existe plus ». D'authentiques soliloques en dialogues imaginaires, l'interprète de ce monde onirique incarne ainsi les divers protagonistes de la pièce dans un jeu de miroir labyrinthique et ambigu.

M. Piolat Soleymat

Le Frigo, de Copi ; mise en scène de Vincent Poirier. Du 5 au 15 octobre 2006. Du jeudi au samedi à 20h30, le dimanche à 17h00. Espace Confluences, 190, boulevard de Charonne, 75020 Paris. Réservations au 01 40 24 16 46.

Temps d'images

Cinquième édition d'un festival européen où se rencontrent les créateurs de l'image et de la scène. A ne pas manquer !

Cinématographiques, photographiques ou numériques, filmées, virtuelles ou bien mentales, affichées, projetées, télédiffusées ou encore téléchargées... les images font partie de notre quotidien et façonnent notre représentation du monde. Elles ont également envahi les plateaux et, au-delà des effets de mode, ont stimulé l'émergence de nouveaux langages forgés par le frottement du vivant et des techniques audiovisuelles. Créé voilà cinq ans par Arte, la Ferme du Buisson et plusieurs partenaires européens, le festival Temps d'images questionne justement ces évolutions et fait découvrir des formes inédites qui s'inventent à la croisée des arts de la scène et de l'image.

Des spectacles qui se collètent au réel par la force du virtuel

Gwénola David

L'imprononçable O.H.N.O.P.O.P. ICONO s'attaque ainsi à l'icongraphie pop incarnée par Jimi Hendrix et soumise aux distorsions de Jan Lauwers, auteur-metteur en scène-chorégraphe flamand, Maarten Seghers, musicien, et Mico Leunen, vidéaste. Rabih Mroué et Lina Saneh, turbulents

éléments de l'avant-garde libanaise, se livrent à la « mise en pièce » de la représentation de la violence, celle des performers du Body Art et celle qui frappe leur pays. Le groupe néerlandais Hotel Modern se confronte, lui, à l'irreprésentable : la vie quotidienne des prisonniers d'Auschwitz, qu'il reconstitue avec 3000 marionnettes. Le collectif italien Motus fait surgir à travers ses Petits épisodes de fascisme quotidien le spectre toujours menaçant de l'épuration raciale... Ces quelques propositions laissent deviner la richesse et la diversité d'une programmation qui présente également des court-métrages, des films en vis-à-vis des spectacles, et puis... les fameuses « nuits curieuses » : des rendez-vous insolites pour un voyage jusqu'au bout de la nuit à la frontière des genres.

Temps d'images, du 13 au 22 octobre 2006, à La Ferme du Buisson, Noisiel, 77437 Marne-la-Vallée. Rens. 01 64 62 77 77, www.lafermedubuisson.com et www.tempsdimages.eu

Pour recevoir *La Terrasse* par internet, envoyez un mail à : la.terrasse@wanadoo.fr En objet : Recevoir La Terrasse

L'autre cinéma / 43

Les Lumières du faubourg

Lenteur, statisme, impassibilité : Aki Kaurismäki radicalise la solitude d'un homme sans attaches.

Une heure vingt d'esthétisme poétique et contemplatif.

CRITIQUE

Pour la dernière proposition de sa « trilogie des perdants », Aki Kaurismäki signe un film-mosaïque d'une grande virtuosité. Des plans qui se prolongent sur des panoramas architecturaux d'Helsinki ou sur des bouts de nature citadine. Des gestes sans ampleur, des phrases à l'avenant, mais des gestes et des phrases qui pèsent, se détachent de façon très franche dans l'univers pictural à la Hopper composé par le réalisateur et scénariste finlandais. Du jaune, du bleu, du rouge, des lignes de forces géométriques et surtout du silence, de la lenteur, beaucoup de silence et de lenteur.

L'étrange noblesse d'une errance personnelle

Le tout soumis à une construction narrative assez lâche traçant le chemin, comme en contrepoints, d'une histoire de bijoux volés, de confiance abusée, d'isolement intime. Pourtant le

rythme et l'atmosphère apathiques de ce clin d'œil aux *Lumières de la ville* de Chaplin ne lassent jamais, n'accablent pas. Telles des lucarnes s'ouvrant sur des perspectives plus allusives qu'explicatives, les scènes entrecoupées de noirs des *Lumières du faubourg* prennent le temps de ne pas dire ce qu'elles révèlent en captivant le regard, en plongeant l'âme dans une forme de flânerie méditative. Car si ce film développe une très belle esthétique, il parle également de l'homme de façon très troublante. Semblant totalement inadapté à l'époque et la société dans lesquelles il erre, le personnage central (Janne Hyytiäinen) dégage quelque chose de particulièrement noble : le charme étrange d'un être hors du temps aux repères insaisissables et au libre-arbitre non négociable.

Manuel Piolat Soleymat

Les Lumières du faubourg, film d'Aki Kaurismäki (Finlande). Sortie le 25 octobre.



Transylvania

Tony Gatlif n'en finit pas de célébrer et magnifier les beautés tziganes et humaines, par l'image et le voyage, par la musique et la réalité fantastique.

CRITIQUE

Quelque part en Roumanie, une région de plaines au-delà des forêts, contreforts de la Hongrie, de la Serbie et de l'Ukraine, flanquée des Carpates de Dracula, la Transylvanie est à la fois au milieu de nulle part et au centre de tout... Ce décor de roman est le théâtre d'un road-movie de Gadjié au pays des Gitans. Zingarina l'Italienne y cherche son amour enfui, l'homme dont elle attend l'enfant, un musicien à la joie ténébreuse. Le spectateur entre dans l'histoire par une porte dérobée : il doit prendre la voiture en marche, l'épopée de Zingarina n'attend pas d'explication, l'héroïne avance sans se retourner. Asia Argento joue avec un naturel presque effrayant ce personnage à la fois impulsif et désemparé : cernée, tatouée, le cheveu de jais et le regard tantôt absent tantôt violent, elle finit par se confondre avec la Transyl-

vanie, à en adopter le langage incompréhensible et la rudesse, mais aussi la beauté pleine et attachante. De jeune rebelle occidentale, Zingarina devient gitane atemporelle, le temps d'une grossesse et d'une fuite vers un ailleurs. Une héroïne perdue, un temps couvée par son amie Marie (Amira Casar), puis opportunément guidée par Tchangalo - Birol Onel, magnifique nature animale humaine - l'homme de substitution, héros malgré lui, intrigué par l'étrange présence de la jeune femme...

Un rythme narratif se confondant avec la musique, des nuances curieusement décroissantes...

Le rythme de la musique ne répond pas à celui du film : il lui donne. Plus que dans toute sa filmographie, Gatlif use de la musique comme d'un véritable axe dramatique, élément clef du scénario et de ses rebondissements, une musique qui aggrave les émotions ou nous en délivre. L'image à son tour se fait plus précise au fil du film : la caméra au poing suit avec peine Zingarina, mais finit par adopter son rythme, et le cadre par se stabiliser. « Pour la première fois j'ai eu le sentiment de filmer l'âme d'une femme à travers Asia Argento. Je l'ai filmée comme un homme amoureux qui part de l'âme pour ensuite dévoiler la beauté du visage. » Un visage fiévreux, en quête de délivrance. Une délivrance portée en son sein.

Vanessa Fara



Transylvania, film de Tony Gatlif (France). Sortie le 4 octobre.

1956/2006 L'école internationale de théâtre Jacques Lecoq a 50 ans !

De renommée mondiale, elle accueille chaque année une centaine d'élèves de 30 nationalités différentes qui viennent s'ouvrir à un théâtre de création.

L'École est destinée aux acteurs, auteurs, metteurs en scène, scénographes, danseurs mais aussi aux architectes, éducateurs et écrivains. Elle est un lieu d'échanges où la nature même du mélange de cultures apporte à l'enseignement une résonance qui approfondit sa recherche d'un fonds poétique commun.

La pédagogie de Jacques Lecoq repose essentiellement sur la dynamique du mouvement ; elle engage le corps, premier élément de reconnaissance du vivant, par le jeu de tout ce qui bouge, de la vie au théâtre. L'enseignement se déroule comme un voyage de deux années, mettant l'élève face à des obstacles nécessaires qui font appel à ses qualités créatrices, l'aidant ainsi à les développer et à choisir sa propre voie.

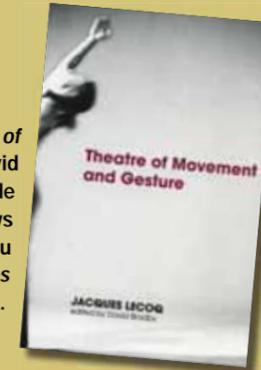
La saison 2006-2007 a débuté par une semaine « Portes Ouvertes » fin septembre qui a rassemblé bon nombre d'anciens élèves et sera suivie d'autres manifestations tout au long de la saison. (Pour plus d'informations, consulter la page ACTU du site www.ecole-jacqueslecoq.com)

Nouveautés

• Sortie du DVD « *Les deux voyages de Jacques Lecoq* » (coéditeurs Scéren - CNDP et ON LINE PRODUCTIONS) assorti d'un bonus d'interviews (sous-titres en anglais, espagnol, italien et portugais). Disponible à l'École.



• Parution du livre « *The Theatre of Movement and Gesture* » de David Bradby. Traduction des écrits de Jacques Lecoq, et d'interviews extraits de la version française du livre « *Le Théâtre du Geste - Mimes et acteurs* ». Disponible à l'École.



École Internationale de Théâtre Jacques Lecoq
57 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 47 70 44 78

Conte onirique sur le monde du cirque au début du XX^e siècle, fable tragique sur un amour impossible et la passion obsessionnelle d'un jeune homme pour le trapèze, *Bye Bye Blackbird* est un film d'une poésie et d'un esthétisme touchants. L'histoire d'une âme rêveuse et idéaliste s'envolant vers la bulle de ses utopies. Casting éclatant (James Thiérée, Derek Jacobi, Jodhi May, Michael Lonsdale, Izabella Miko...), sens aigu de l'image, goût pour l'imaginaire : le premier long-métrage de Robinson Savary – fils de Jérôme – révèle le talent d'un jeune et authentique cinéaste qui devrait aisément se faire un prénom.

Robinson Savary,
réalisateur et co-scénariste
Bye Bye Blackbird



« Je pense que le cinéma, c'est avant tout des images. »

Qu'est-ce qui dans Première souffrance vous a marqué au point de faire de cette nouvelle de Kafka le point de départ de votre premier film ?

Robinson Savary : Ce petit texte de trois pages raconte l'histoire d'un jeune trapéziste qui est tellement obsédé par la perfection de son art qu'il décide un jour de ne plus fouler le sol, de ne plus passer son temps autre part que dans les airs. Après cette lecture, je me suis tout de suite dit qu'il y avait là quelque chose de très fort, quelque chose qui m'a donné envie non pas de faire une adaptation, mais de créer une autre histoire autour de cette image : celle d'un

homme suspendu qui ne veut plus toucher terre.

James Thiérée s'est-il immédiatement imposé à vous pour ce rôle ?

R. S. : Non. Comme souvent les premiers films, *Bye Bye Blackbird* est un projet que j'ai mis plusieurs années à faire aboutir. Et durant tout ce temps, j'ai imaginé de nombreux acteurs susceptibles de tenir le rôle de Josef. Mais pas un ne me paraissait pouvoir être réellement crédible sur un trapèze. Et puis, j'ai rencontré James Thiérée. Ce jour-là, j'ai eu le sentiment que ce film n'était possible qu'avec lui. Au lieu de faire des essais à

la caméra, j'ai organisé une séance photo et là, mon sentiment s'est changé en certitude. Sur un trapèze, il dégage quelque chose de tellement naturel, tellement évident...

Pourquoi être ainsi passé par la photographie ?

R. S. : Parce que je pense que le cinéma, c'est avant tout des images. Du temps du cinéma

muet, on n'entendait pas la voix des acteurs. On ne faisait que regarder les visages, l'intensité des corps, la présence physique des interprètes, la façon dont ils réagissaient à la lumière... Ma tendance naturelle est de revenir à la magie de ces pionniers du cinéma, à leur émerveillement d'imprimer un événement sur une pellicule, en ayant comme contraintes les accidents de la vie, pour en faire quelque chose d'universel.

Pour vous, en quoi Bye Bye Blackbird rejoint-il l'esprit de ces pionniers ?

R. S. : Dans le fait, par exemple, de tourner une scène de trapèze avec des acteurs qui vont avoir des bleus ou des cals aux mains, parfois faire preuve de maladresse, et de ne pas gommer ces imperfections mais de les sublimer à travers la caméra, la lumière, l'amour qu'on leur porte, la façon dont on les regarde. Ce qui nourrit mon envie de faire des films, c'est d'essayer d'arriver à retrouver l'étonnement premier de ces pionniers, leur curiosité, leur capacité d'enchantement. Ceci dans un monde pourtant assailli de formes narratives, blasé par la facilité avec laquelle on fabrique aujourd'hui des images.

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

Bye Bye Blackbird, film de Robinson Savary (Luxembourg, Royaume-Uni, Allemagne).
Sortie le 11 octobre. Le site (magnifique) du film : www.byebyeblackbird.com

A noter aussi : exposition de « The Originals », photographies de Robinson Savary réalisées avant le tournage du film, dans le cadre exceptionnel du chapiteau du cirque conçu spécialement pour le film (Parvis Saint Eustache de Paris). Du 1^{er} au 31 octobre 2006. Entrée libre.

Après **L'homme sans passé** "Kaurismäki fait encore des merveilles" Télérama

ROYAL DE LUXE

Deux DVD retracent l'itinéraire de cette compagnie de théâtre de rue, unique en son genre.

Singulière, pionnière, fabuleuse, grandiose... L'aventure de Royal de luxe peut s'offrir luxe de qualificatifs ! Unique en son genre, cette compagnie, fondée en 1979 par Jean-Luc Courcoult, fut parmi les premières à investir les rues pour créer des contes urbains aujourd'hui gravés dans les mémoires. Dominique Deluze a ainsi suivi les pérégrinations du Géant, curieuse créature tombée du ciel sur les pavés du Havre en 1991, qui part en Afrique, fait un petit, disparaît et, dix ans plus tard, nous envoie son fils escorté de deux girafes. La camera saisit les regards éberlués, écoute les réactions, retra-

Un film de Aki Kaurismäki
Janne Hyytiäinen • Maria Järvenhelmi • Maria Heiskanen • Ilkka Kolvila

Au cinéma le 25 octobre

ROYAL DE LUXE

Deux DVD retracent l'itinéraire de cette compagnie de théâtre de rue, unique en son genre.

Singulière, pionnière, fabuleuse, grandiose... L'aventure de Royal de luxe peut s'offrir luxe de qualificatifs ! Unique en son genre, cette compagnie, fondée en 1979 par Jean-Luc Courcoult, fut parmi les premières à investir les rues pour créer des contes urbains aujourd'hui gravés dans les mémoires. Dominique Deluze a ainsi suivi les pérégrinations du Géant, curieuse créature tombée du ciel sur les pavés du Havre en 1991, qui part en Afrique, fait un petit, disparaît et, dix ans plus tard, nous envoie son fils escorté de deux girafes. La camera saisit les regards éberlués, écoute les réactions, retra-



L'actualité **DVD**

chant en pointillé l'épopée artistique et humaine de ce collectif qui voulait « raconter une histoire à la ville entière ». Trois autres documentaires évoquent les voyages de la troupe, de l'URSS à la Chine, en passant par l'Afrique, et surtout montrent l'équipe au travail dans sa rencontre avec les autres cultures. Instructif et captivant !

Gw. David
► *Royal de Luxe & le mythe du géant* (2h) et *Les Voyages du Royal de Luxe* (3h20), documentaires réalisés par Dominique Deluze, édition Shellac sud.

REMBRANDT

Deux visions du peintre, l'une du néerlandais Jos Stelling et l'autre du français Charles Matton.

Filmer l'énigme du geste pictural à son jaillissement, la réalité captée par l'œil et retranscrite à même la toile, les frasques amoureuses de l'art et de la vie... le mythe du peintre fascine beaucoup de cinéastes. Dans son très beau Rembrandt fecit 1969, le néerlandais Jos Stelling suit les



Là-bas

Chantal Akerman dévoile de l'intérieur la complexité du sentiment d'appartenance à une société, un pays.

CRITIQUE

« C'est compliqué. », dit une voix. Elle le répètera plusieurs fois. Cette voix sans visage, c'est celle de Chantal Akerman, cachée derrière la caméra, quelque part dans Tel-Aviv, au 4^e étage d'un meublé en location. Oui, très compliqué de réaliser un documentaire sur Israël. Alors la cinéaste belge décale la focale. Elle ne cherche pas la neutralité, impossible, mais revendique la subjectivité. Prisonnière derrière le store, elle observe : les voisins d'en face, la litanie des jours, les bruits de la ville. Elle raconte précisément cette difficulté à saisir un

réel qui stupéfie la pensée par sa complexité, cette sensation confuse de se sentir à la fois exiliée et chez soi, confrontée au quotidien banal d'une terre fantasmée depuis l'Europe comme un ultime asile.

Le sens de la forme

Elle raconte aussi ce sentiment étrange, enveloppant, presque irréel et pourtant totalement prégnant, de flotter dans un interstice du temps, de chavirer sans la moindre aspérité pour se raccrocher... de ne pas savoir comment vivre. Pas de dialogues ici, mais une voix-off qui livre

The Queen

CRITIQUE

31 août 1997. Diana, princesse de Galles, ex-épouse de l'héritier de la Couronne britannique meurt dans un accident de voiture à Paris. Sa disparition provoque une vive douleur en Grande-Bretagne. Submergé par une onde de choc sans précédent, le pays pleure Lady Di. Tout juste élu Premier ministre, Tony Blair comprend d'emblée l'immense besoin de réconfort de la nation. Mais au château de Balmoral en Ecosse, la reine Eli-

zabeth II reste silencieuse, distante. Héritière de l'ère victorienne, elle rejette l'émoi de ses sujets, au risque de voir vaciller la monarchie...

Portrait d'une reine fragilisée, sauvée par son Premier ministre

Ni sensationnel ni scandaleux, *The Queen* est esquissé avec tant d'humour et d'humanité qu'on ne peut y voir une œuvre subversive ou anti-royaliste. Mêlant adroitement fiction et archives, avec un souci clinique du détail documentaire, Stephen Frears se garde de prendre parti, mais n'épargne aucun camp. Son film n'en est que plus crédible, axé sur la solidarité d'un Premier ministre moderne au chevet d'une reine aux mœurs désuètes. Un couple improbable, superbement incarné par Helen Mirren (prix d'interprétation à la Mostra) et Michael Sheen, tout simplement métamorphosés en Queen Elizabeth et Tony Blair.

Karine G. Barzegar

The Queen, film de Stephen Frears (G-B).
Sortie le 18 octobre.



ses réflexions, ses doutes, note ses souvenirs, les petits faits de la journée, comme un journal intime. Le propos passe autant par la forme que par les mots. De longs plans fixes, qui ne traquent pas la réalité mais la laissent pénétrer dans le champ, des silences qui invitent le spectateur aux côtés de l'observateur, une géométrie de l'espace qui structure l'image et retient la vie à la dérive dans sa trame orthonormée... La caméra ne montre

que l'extérieur, pour dévoiler la façon de regarder le monde, donc l'état intérieur. Si la recherche sur la forme est passionnante, elle constitue aussi la butée de ce documentaire, qui semble lui-aussi prisonnier de ce temps pétrifié.

Gwénola David

Là-bas, film de Chantal Akerman (Belgique, France).
Sortie le 25 octobre.

Shortbus

CRITIQUE

La caméra de John Cameron Mitchell est du genre hardi et subversif. Sexes bandés, coïts acrobatiques, séances sado-masochistes... Dès les premières minutes, les images débridées de cette tragi-comédie de l'extrême ne laissent aucun doute : ce film-là n'est pas un film comme les autres. Car c'est à travers la sexualité des personnages – omniprésente et dévoilée sans pudeur – que l'on s'immerse peu à peu au cœur de leurs vies, de leurs attentes sentimentales, de leurs dilemmes métaphysiques, de leurs questionnements intimes. Une sexologie anorgasmique, une maîtresse dominatrice, un voyeur clandestin, des gays, des lesbiennes et des hétéros, se croisent ainsi au Shortbus, lieu de rencontres du New York underground mêlant sexe, musique, bouillonnement d'histoires et d'idées.

Un joyeux manifeste anti-puritanisme

Dans l'Amérique néo-conservatrice de l'après 11-septembre, l'audace et la puissance comique de *Shortbus* prennent des allures de fête de la con-

Révélu en 2001 par *Hedwig and the angry inch*, John Cameron Mitchell place dans la lumière la plus crue les errances sexuelo-existentielles d'un groupe de jeunes New-Yorkais. Un film culte en devenir.

tre-culture, de joyeux manifeste anti-puritanisme. « C'est comme dans les années 1960, l'espoir en moins », constate cyniquement l'un des personnages à propos de ces soirées déjantées où toutes les barrières tombent pour laisser la place à un espace de tolérance absolue. En effet, *Shortbus* porte en soi le trouble et la noirceur d'une époque désabusée qui veut malgré tout chercher à se comprendre et se connaître. Cheminant sur une ligne de crête des plus périlleuses, John Cameron Mitchell réalise un véritable coup de maître : échapper à la facilité du trash et de la simple provocation pour créer un film hors normes qui brille autant par sa profondeur, que par sa dérision, sa tendresse ou sa fantaisie.

Manuel Piolat Soleymat

Shortbus, film de John Cameron Mitchell (Etats-Unis).
Sortie le 8 novembre.

YOU DHART PRODUCTION PRESENTE

SONU NIGAM
la voix de Bollywood

Palais des Congrès de Paris
mardi 24 octobre 2006

LOCATION - PALAIS DES CONGRÈS : 01 40 68 00 05 - www.palaisdescongres-paris.com
FNAC - CARREFOUR - VIRGIN MÉGASTORE - AUCHAN - GÉANT - TICKETNET

esp@ce Bollywood
www.espacebollywood.com

Tilda PURE BASMATI
Coffret India
27 rue Gossendi
75014 Paris

indaparis.com



Ne sortez plus sans votre carte Club Bouche à Oreille : 1 place achetée = 1 place offerte à chaque sortie. Voir page 50.



Ne sortez plus sans votre carte Club Bouche à Oreille : 1 place achetée = 1 place offerte à chaque sortie. Voir page 50.

3^{es} RENCONTRES DE DANSES DE LA TOUSSAINT
21 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 2004

Stage
23 oct. au 2 nov.

Jean Fortuné De Souza
africain

Dominique Lestema
hip-hop

Christiane Stumfelt
classique

Corinne Lanselle
contemporain

Patrice Valero
jazz

Bruce Taylor
Alain Grattadouria
moderne jazz

Delphine Hérix
méthode Feldenkrais

28 oct. à 20h30 **Veronica Vallecillo**
Cie Anouchka Vallon *Ab'Atroz, du goudron sur nos ailes de géants*

29 oct. à 20h30 **Serge Ricci**
Cie Mi-Octobre *Au nombre des choses*

30 oct. à 20h30 **Soirée partagée Sidonie Rochon**
Cie Anonyme *Qui bouge*
Ingeborg Liptay
Cie Ici Maintenant *Guerir la guerre*
Corinne Lanselle
Cie Corinne Lanselle *Comme au fruit son noyau*

1^{er} nov. à 20h30 **Bruce Taylor**
Cie ChoreOnyx *Spook*

MJC THEATRE DE COLOMBES
96/98, rue st-denis 92700 colombes
0156838181 - www.mjctheatre.com

Danse – Tango et Théâtre

Anche moi (« moi aussi »)

Conception, mise en scène et scénographie : Camilla Saraceni

Mardi 24 octobre > 20h30
Mercredi 25 octobre > 20h30



théâtre de l'agora
siège national d'Evry et de l'Essonne
place de l'Agora - 91000 Evry

Information et réservation 01 60 91 65 65

Le Théâtre de l'Agora, siège national d'Evry et de l'Essonne, est financé par la Communauté d'agglomération Evry Centre Essonne, Le Conseil Général de l'Essonne et la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France - Ministère de la culture et de la communication.

46 / Danse entretien Wim Vandekeybus

Spiegel : Un retour sur le langage développé au fil des ans

À la tête de la compagnie Ultima Vez, installée en Belgique, Wim Vandekeybus fête cette année les 20 ans d'une aventure débutée en Espagne. *Spiegel*, la pièce présentée cet automne, procède d'un alliage de matériaux de créations antérieures sur lequel le chorégraphe revient.

Comment avez-vous créé Spiegel, une pièce destinée à fêter le vingtième anniversaire de votre compagnie ?

Wim Vandekeybus : En fait cette pièce s'est constituée à partir d'un ensemble de pièces antérieures, de la première à la quinzième de mes créations. Ce n'est pas à proprement parler un collage ni un best of mais plutôt un retour sur le langage qu'on a développé au long de ces années, (spiegel signifie miroir), *Spiegel*, c'est une heure vingt consacrée à la danse et à la musique où il n'y a pas de morceaux de textes. J'ai donc préféré privilégier l'énergie qui traverse certains moments axés sur l'expressivité du corps. J'ai fait un choix intuitif comme toujours.

Comment s'est effectuée cette transmission de pièces antérieures ?

W. V. : Certains interprètes du début sont toujours là mais c'est vrai que c'est intéressant de remonter les choses avec d'autres. Cela permet de mesurer comment les choses étaient conçues à la base et leurs défauts, ce qu'il y a en trop par exemple. Avant tout, *Spiegel* est un travail de compagnie sous une autre forme. Ce qui compte est aussi ce que l'on donne à voir au public. C'est une pièce très dansée pour dix dan-

seurs, sans aucun repos, qui mêle une extrême liberté laissée à l'interprète à la référence de ce qu'était la version d'origine. Il faut donner place

« J'ai préféré privilégier l'énergie qui traverse certains moments axés sur l'expressivité du corps. »

à ces deux axes et surtout porter attention à la personnalité de mes danseurs actuels. Ce n'était pas une option facile de composer cette pièce car j'avais trop de matériel chorégraphique pour me limiter au temps d'une création.

A côté de cette pièce, il y a donc la sortie d'un coffret DVD collector, qu'en est-il ?

W. V. : J'ai fait quatre films de danse et il fallait saisir l'occasion de faire cohabiter mes films fictions avec ceux-ci. J'avais auparavant réalisé des films intégrés dans les spectacles. Ce matériel choisi constitue sept heures de film en trois DVD : films de danse, films fiction, making-off et interviews compris. C'est une sorte d'anthologie qui clôture vingt ans de création. Aujourd'hui, je



Photo : Erwin Westiggen

suis toujours très occupé : des expos, un long-métrage entre autres. Ma compagnie s'est bien émancipée côté structuration mais je veux lui garder quelque chose d'accessible, cela reste un studio, pas une institution. Elle est même ouverte à d'autres chorégraphes qui me sont proches afin d'y réaliser leurs projets dans un partage d'espace.

Entretien réalisé par Emerentienne Dubourg

Spiegel, chor. Wim Vandekeybus, du 17 au 21 octobre, à 20h30, au Théâtre de la ville, 2 place du Châtelet, 75004 Paris. Tél. 01 42 74 22 77.

Les Paladins

C'était le grand succès de l'année 2004. Un enchantement musical et chorégraphique, qui doit beaucoup au tandem de choc José Montalvo-Dominique Hervieu.

Qu'aurait pensé Rameau en découvrant cette mise en scène de folie chorégraphique et de féerie visuelle ? Sans doute aurait-il vu un clin d'œil à sa propre démarche, poussée par une imagination débordante et l'envie de sortir des sentiers battus et des genres trop classifiés. Il en ressort un spectacle total dirigé par la baguette de William Christie, et dont la mise en scène, la chorégraphie, la scénographie, la vidéo et les costumes sont signés par les deux directeurs du Centre Chorégraphique National de Créteil. On reconnaît aisément leur signature, identifiable au fil de leurs créations par les interactions entre l'univers onirique de la vidéo et de ses trucages, et l'incroyable diversité gestuelle proposée par les corps. Pas d'hésitation, si vous avez manqué l'événement à sa création, précipitez-vous au Châtelet et prenez-en plein les yeux et les oreilles.

N. Yokel

Les Paladins, de Rameau, mise en scène et chorégraphie de José Montalvo et

Dominique Hervieu, les 16, 17, 19, et 20 octobre à 19h30, le 22 à 16h, au Théâtre du Châtelet, 2 rue Edouard Colonne, 75001 Paris. Tél. 01 40 28 28 40.

L'humanité dansante selon Gallotta

Avec cette pièce, Gallotta continue son bonhomme de chemin au cœur d'une démarche centrée sur la plus belle vision de l'humanité... en mouvement.

C'est un cycle que semble clore Jean-Claude Gallotta avec *Des Gens qui dansent*, après 99 duos et *Trois Générations*. Longtemps abordé comme le chorégraphe des grands mythes ou l'inventeur d'histoires tribales, le grenoblois a opéré un virage, presque comme une renaissance, en se rapprochant tout simplement du plus profond de l'être humain. Celui qui dès le début aimait filmer la danse compare ce « triptyque » à un cadrage : large, moyen et resserré. *Des Gens qui dansent* regroupe une famille de danseurs de tous âges, représentant l'humanité « type » mise en mouvement par le chorégraphe. Mais ne nous y trompons pas : on y parle beaucoup d'amour, reflet évident de celui que ►►



Photo : Marie-Noëlle Robert

Les Paladins, un grands succès signé Rameau et... Montalvo-Hervieu

Danse / 47

Temps Danse d'Automne

Le rendez-vous de rentrée du Forum Culturel de Blanc-Mesnil offre au public son actualité brûlante quant aux nouvelles tendances de l'art chorégraphique, en misant sur des créations, et des travaux issus des artistes en résidence sur la ville.

Sortez vos agendas et prévoyez en priorité vos soirées des 6 ou 7 octobre. C'est l'occasion de voir où en est le travail de Laure Bonicel, désormais habituée des lieux, qui a choisi la forme de la performance solo pour cette nouvelle création. Après avoir trouvé le bleu très à la mode cette année, elle se sert d'un sac de couchage comme vêtement – ou chrysalide – pour explorer une gestuelle de l'enfermement. Le spectacle est conçu de telle sorte qu'il propose deux visions du corps et de la danse en même temps, par l'intermédiaire de la vidéo. Le plateau est ensuite investi par Christian Bourigault, qui livre ici une avant-première de ce qui sera sa prochaine création. Le duo, choisi parmi trois qui composeront la pièce finale, est interprété par le chorégraphe et la danseuse Agnès Dufour (Cie Alambic, Cie La Folia, Cie CFB 451...) et réinvente un questionnement autour de l'identité et des interactions entre deux corps. En douceur, la soirée se termine par la reprise d'*Au nombre des choses*, signée par un autre chorégraphe résident, Serge Ricci.

Un rendez-vous pour les résidents du théâtre et de la ville

Après quelques créations regroupant un petit groupe de danseurs et d'artistes plasticiens ou musiciens, Serge Ricci revient à la forme du solo pour une toute nouvelle création qui fera la clôture du festival. *Par-dessus bord* parle de sa propre solitude et de l'affirmation de sa singularité en tant que danseur et en tant que chorégraphe. Le Forum Culturel de Blanc-Mesnil est un lieu



Photo : Laurent Philippe

François Raffinot investit les espaces du Forum Culturel de Blanc-Mesnil

►►► Gallotta porte à ses danseurs. Dans ce bel écran, on ne parle évidemment pas d'histoire, mais on n'est pas loin de la fiction. N. Yokel

Des Gens qui dansent, de Jean-Claude Gallotta, du 13 au 20 octobre à 20h30, le dimanche à 15h, au Théâtre National de Chaillot, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Tél. 01 53 65 30 00.

Escapes en terres flamenca

Si le Théâtre 13 accueille de la danse aujourd'hui, c'est dans le cadre d'une programmation musicale aux parfums andalous...

Six jours dédiés au flamenco, c'est six jours de fête, de musique et de danse. Mais plutôt que d'arriver en terrain conquis, la programmation met l'accent sur les influences et terres d'accueil de cet art qui représente tant la culture espagnole. Les danseuses Raquel Gomez et Karine Gonzalez se retrouvent à la fois dans le spectacle *Sentires* et dans *A Compás del corazón*. Dans le premier, la place de la femme est capitale, et les quatre

à part puisqu'il ne se cantonne pas à sa seule salle de spectacle. Une configuration idéale pour François Raffinot qui propose différentes performances dans les coins et recoins du bâtiment. Danseurs, écrivains et vidéo se donnent rendez-vous pour témoigner, chacun à leur façon, de l'implication de leurs propres corps dans l'espace. Et l'on verra aussi le beau duo de Nacera Belaza, *Le Feu*, comme une belle entrée en sa matière pour ce début de résidence au Forum. Là, deux femmes aux présences rares, assises devant le public, se trouvent confrontées à l'impossibilité de dire, crier, danser. Au sein de cette programmation danse, le travail que le metteur en scène Philippe Quesne a réalisé au cœur de la ville trouvera une place à part, de même que le Théâtre à Grande Vitesse de Véronique Petit et son personnage double d'actrice – danseuse.

Nathalie Yokel

Les 6 et 7 octobre à 20h30 : S-Trip de Laure Bonicel, Duelles # 1 de Christian Bourigault, Au nombre des choses de Serge Ricci.

Les 13 et 14 octobre à 20h30 : Le Feu de Nacera Belaza, Déménagement(s) de Véronique Petit.

Les 20 et 21 octobre à 20h30 : Labs 1_2_3_4 de François Raffinot, Par-dessus Bord de Serge Ricci, Création de Philippe Quesne.

Au Forum Culturel, 1/5 place de la Libération, 93150 Le Blanc-Mesnil. Tél. 01 48 14 22 22.

danseuses rivalisent de fougue et de sensualité pour nous emporter sur les rives tziganes, iraniennes ou espagnoles de leur art. Le voyage est d'ailleurs autant musical que chorégraphique, comme le prouve le reste de la programmation. Le deuxième temps fort s'articule également autour du métissage culturel et de la recherche des origines, puisqu'il s'agit avant tout d'une recherche sur les émotions, transcendées par l'inspiration d'autres danses (iraniennes, soufies, ou balinaises). N. Yokel

Le 17 octobre à 20h30 : Sentires (danse), le 18 octobre à 20h30 / Sebastian Avispa (musique, chant), le 19 octobre à 19h30 : A Compás del corazón (musique, chant, danse), le 20 octobre à 20h30 : Jean-Philippe Bruttman / soufi (musique, chant, danse), le 21 octobre à 21h30 : Jean-Philippe Bruttman / Quintette Flamenco (musique, chant, danse), le 22 octobre à 15h30 : Luis de la Carrasca (chant, musique, danse).

Au Théâtre 13, 103 A boulevard Auguste Blanqui, 75013 Paris. Tél. 01 45 88 62 22.

Création Thierry Malandain

Orphée et Eurydice



Musique
Christoph Willibald Gluck
Chorégraphie
Thierry Malandain
Décor et costumes
Jorge Gallardo
Conception lumière
Jean-Claude Asquié

Thierry Malandain signera la mise en scène et la chorégraphie d'*Orphée et Eurydice* de Christoph Willibald Gluck dans la version française revue par Paul Vidal pour l'Opéra Comique en 1921.

Opéra Théâtre de Saint-Étienne

Avec l'Orchestre Symphonique et les Chœurs Lyriques de Saint-Étienne dirigés par Laurent Tocchi. Solistes : Florian Lacani, Nathalie Nandrin et Pauline Courtin
Dimanche 12 à 15h, mardi 14 et vendredi 17 novembre 2006 à 20h
www.saint-etienne.fr

Grand Théâtre de Reims

Avec l'Orchestre du Grand Théâtre et le Chœur des Voix dirigés par Laurent Tocchi
Solistes : Florian Lacani, Magali de Prella et Pauline Courtin
Vendredi 1^{er} décembre à 20h30, dimanche 3 décembre à 14h30
www.grandtheatredereims.com

À l'invitation de Brigitte Lefèvre, directrice du ballet de l'Opéra National de Paris, vous pouvez aussi découvrir *L'Envol d'Icare* dans le cadre de la soirée *Lifar/Malandain* au Palais Garnier en octobre 2006. Plus d'informations sur www.operadeparis.fr

BALLET BIARRITZ THIERRY MALANDAIN
CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL

Escales hip hop en Val-d'Oise et Seine-et-Marne

La danse hip hop occupe toujours une place à part dans l'univers des Rencontres de la Villette, dédiées aux cultures urbaines.

La programmation des Rencontres de la Villette a la particularité de se positionner au cœur du paysage chorégraphique français dans un esprit de découverte, de défrichage et de renouveau. Cette année pourtant, on retrouve sur les chemins du Val d'Oise ou de Seine-et-Marne les noms de ceux qui ont construit l'histoire du hip hop, comme les Black Blanc

Choréam, s'offre un beau rapport à l'espace en confrontant la ligne des corps dansant aux lignes de la géométrie spatiale.

Un équilibre entre valeurs sûres et valeurs montantes

Farid'O a quant à lui choisi la rue comme cadre idéal pour parler des souffrances et des espoirs des jeunes issus de l'immigration.

Venu du Nord lui aussi avec un projet proche, Hamid Ben Mahi n'est plus un « bleu », Auteur d'un premier solo parlé et dansé qui l'a propulsé sur le devant de la scène, son alliance avec Guy Allouche pour *Faut qu'on parle !* le conforte dans la voix d'un hip hop intelligent et intelligible, où le corps et le verbe ne font qu'un. Le festival laisse également une part non négligeable aux femmes avec la compagnie Azaria et son *Unies vers...*, ou avec la danseuse Emilie Sudre et son *Soli II*.

Nathalie Yokel



Géométrie spatiale et géométrie des corps chez Hamalian's, aux Rencontres de la Villette.

Beur, Melting Spot, Accorrap ou le danseur Franck Il Louise. Parmi les treize compagnies accueillies cette année, d'autres sauront marquer dans nos esprits les prémisses du hip hop de demain. Hamalian's, avec aux commandes deux danseurs issus de la compagnie

Rencontres de la Villette, Escales 2006 : du 26 au 29 octobre à Mantes en Yvelines, les 2 et 3 novembre à Sénart, les 4 et 5 novembre à Chelles. Tél. 01 40 03 75 75 et www.rencontresvillette.com

Lifar/Malandain

Entre deux chefs-d'œuvre de Lifar, Thierry Malandain crée *L'envol d'Icare*, hommage au maître de la danse néoclassique.

Lifar avait créé un Icare audacieux en son temps, chorégraphie et univers sonore au diapason de la modernité. Choisi par Brigitte Lefèvre pour y faire écho, Thierry Malandain est parti à la conquête de ce mythe à la fois cruel et ambitieux. Conçu sur le concerto pour piano d'Alfred Schnittke, cette pièce s'inspire pleinement de la légende sur laquelle le chorégraphe biarrot jette un regard impertinent. Qui mieux que lui pouvait entrer en résonance et en empathie profonde avec le génie lifarien ? Entre *Suite en blanc*, ballet virtuose qui

sur le plateau, déclinant la multiplicité de démarches uniques. Après la version originale réalisée auprès de chorégraphes danseurs américains, ce cercle dans le cercle, O, O, en compose une version française dont les sept interprètes sont réunis autour de Deborah Hay. E. Dubourg

Dans le cadre du Festival d'Automne :

« O, O », chor. Deborah Hay, du 26 au 28 octobre, au Centre Pompidou, place Georges Pompidou, 75004 Paris. Tél. 01 44 78 12 33 ; du 23 au 25 novembre, quatre programme à horaires différents, au Centre National de la Danse, 1 rue Victor-Hugo, 93507 Pantin. Tél. 01 41 83 98 98.



L'hommage de Thierry Malandain à Serge Lifar, maître de la danse néoclassique au Palais Garnier.

décline tous les aspects croissant de l'enchaînement académique de la classe de danse et *Les Mirages* dont la thématique renvoie vers une magie scénique et éthérée, *L'envol d'Icare* trouve naturellement sa place. Cet envol inespéré constitue la clef de voûte d'une soirée dédiée à l'un des fantômes de l'Opéra les plus controversés comme les plus adulés, Serge Lifar. E. Dubourg

Suite en Blanc, chor. Serge Lifar, *L'envol d'Icare*, chor. Thierry Malandain, *Les Mirages*, chor. Serge Lifar, les 9, 10, 11, 16, 17, 21, 24, 26, et 28 octobre, à 19h30, les 15 et 22 à 14h30, au Palais Garnier, Opéra National de Paris, Place de l'Opéra, 75009 Paris. Tél. 0 892 89 90 90.

« O, O »

« O, O » réunit sept chorégraphes interprètes français autour d'un solo initial de Deborah Hay intitulé *Room*.

C'est à l'instigation d'Emmanuelle Huynh que ce projet franco-américain s'est mis en place selon une gestation particulière. Interprète de Cunningham durant les années 60, Deborah Hay conçoit la danse « comme une exploration du mouvement dans sa diversité, sans discrimination ». Les notions de transmission, d'interprétation, mais aussi d'appropriation sont donc tout naturellement liées à ce spectacle. Il s'agit donc d'un enchaînement de soli travaillés en solitaires par les interprètes. « O, O » en permet la réunion

Wola Baba, de *Back to hip hop* et *Via Kattlehong Pantsula, Gumboot et Tap dancers*, du 13 au 15 octobre à 20h30, le dimanche à 15h30, à la MC93, 1 boulevard Léonie, 93000 Bobigny. Tél. 01 41 60 72 72.



Une rencontre entre français et sud-africains : Wola Baba.

Les Rencontres de Danses de la Toussaint

Voici un concept qui dure puisqu'il s'agit de la 36^e édition : une programmation de spectacles éclectiques, doublée de stages de danse pour tous les goûts.

Très prisée des danseurs pendant l'été et sur la route des vacances, la formule stage + spectacles se retrouve au cœur de l'automne jusque dans notre banlieue. Ici, c'est d'abord dans le studio que l'on rencontre Bruce Taylor, Corinne Lanselle, Alain Gruttadauria (programmé déjà en tant que chorégraphe précédemment), Dominique Lesdema... et les autres. Mais les habitués des studios de danse constitueront-ils le public de projets contemporains engagés ? Il ne faudrait pas manquer dans tous les cas la danse d'Ingeborg Liptay, chorégraphe unique en son genre capable de tendre le mouvement vers son apogée, soit en lenteur, soit en tension explosive. Avec *Guérir la guerre*, elle reprend à son

Serge Ricci a acquis depuis quelques années ses véritables lettres de noblesse en tant que chorégraphe, démarche qu'il ne dissocie pas de ses activités de formateur. Avec *Au nombre des choses*, il fait état de la présence des corps, dans leur relation singulière à l'espace et au temps. De façon moins abstraite, Corinne Lanselle attache son mouvement aux rives de la danse contemporaine ou de la danse hip hop, tandis que Bruce Taylor s'immerse dans l'identité noire et blanche de ses quatre danseurs. La danse devient le lieu de rencontre de tous les corps, un point de rendez-vous pour cet entre-deux indéterminé qui pose la question de savoir qui nous sommes, au-delà de notre couleur de peau. En



Serge Ricci avec *Au nombre des choses*, invité des Rencontres de la Toussaint

compte la musique et les textes du chanteur rock Aaron Lewis, qui souffrait de ne pouvoir sortir de l'enfer de la drogue. Chez Sidonie Rochon, c'est la forme que prend le spectacle qui interpelle : avec *Qui bouge*, la danse, les états de corps, et la parole sont mêlés.

En clôture, un concours de hip hop

Veronica Vallecillo a conçu quant à elle un spectacle au titre très évocateur, *Alb'atros, du goudron sur nos ailes de géant*. Sous la symbolique de l'albatros, oiseau touché par les marées noires, elle porte haut un discours écolo, secondée par une équipe de danseurs, musiciens et acteurs. Habitué des stages car grand pédagogue,

clôture de la manifestation, un grand concours chorégraphique célèbre le hip hop auprès des jeunes de la ville de Colombes.

Nathalie Yokel

Alb'Atros de Veronica Vallecillo, le 28 octobre à 20h30, Au nombre des choses de Serge Ricci le 29 octobre à 20h30, Qui bouge de Sidonie Rochon, Guérir la guerre d'Ingeborg Liptay, et Création 2006 de Corinne Lanselle le 30 octobre à 20h30, Spook de Bruce Taylor le 1^{er} Novembre à 20h30 à la MJC Théâtre de Colombes, 96/98 rue Saint-Denis, 92700 Colombes. Tél. 01 56 83 81 81.

Sinfonica Eroica

Voici une pièce qui a fait le succès de la chorégraphe Michèle Anne de Mey : une symphonie de musique et de danse née il y a seize ans, à revoir, les oreilles grandes ouvertes.

Michèle Anne de Mey est très souvent associée au nom d'Anne Teresa de Keersmaecker, malgré les deux carrières bien distinctes des chorégra-

phes. Et pour cause : elles ont en commun une formation à l'école Mudra, et un lien très fort de chorégraphe à interprète, Michèle ayant longtemps dansé dans la compagnie Rosas. Ce n'est donc pas un hasard si l'on reconnaît chez elle les mêmes élans, le même goût pour les phrases strictement écrits mais jaillissant dans une spontanéité presque libératrice. Le rapport à la musique n'échappe pas à ces rapprochements.



Reprise d'un chef-d'œuvre de Michèle Anne de Mey : *Sinfonica Eroica*.

JEUDI 9 ET VENDREDI 10 NOVEMBRE À 20H30

COMPAGNIE

Colonel Hoché
Serge Adam

VORTEX création 2006

MAISON DE
LA MUSIQUE
NANTERRE

8, RUE DES ANCIENNES-MAIRIES
92000 NANTERRE - 01 41 37 94 21
RER A STATION NANTERRE-VILLE

AUTRES POINTS DE VENTE : MAGASINS FNAC-CARREFOUR 0892 68 36 22 OU WWW.FNAC.COM

Mairie de Nanterre

Cirque - Groupe acrobatique de Tanger

Taoub

Écriture et mise en scène : Aurélien Bory

théâtre de l'agora

scène nationale d'Evry et de l'Essonne
place de l'Agora - 91000 Evry

Vendredi 20 octobre > 20h30
Samedi 21 octobre > 20h30

Information et réservation 01 60 91 65 65

Le Théâtre de l'Agora, scène nationale d'Evry et de l'Essonne, est financé par le Centre national d'agglomération Evry Centre Essonne, le Conseil Général de l'Essonne et la Direction régionale des affaires culturelles de l'Île-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication.

Adhèrent au club Bouche à Oreille et sortez toute l'année en Ile-de-France à moitié prix - 50%

Et encore plus de spectacles sur notre site www.journal-laterasse.com

Choisissez les spectacles qui vous intéressent dans le menu et contactez directement la salle concernée.

Le menu octobre 2006

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE

Res : 0144654940

Baal

de Bertolt Brecht. Mise en scène Sylvain Creuzevault. Du 5 au 19 octobre. Tarif plein.

Key Girl

Sociétés Raffaello Sarzino. Mise en scène Romeo Castellucci. Du 16 au 19 octobre.

Cassandra

d'après Christa Wolf. Musique Michaël Jarrel. Mise en scène Georges Lavautaud. EIC. Les 9, 12 et 13 décembre.

COMÉDIE FRANÇAISE

Res : 0625101690

La Cité

de Pierre Corneille, mis en scène par Brigitte Jacques-Wajeman. Les 11, 14, 18, 21, 22, 24, 29 octobre, 2, 4, 6 et 11 novembre.

Il Campiello

de Goldoni. Mise en scène de Jacques Lassalle. Les 9, 13, 14, 15, 21, 25, 27, 28, 30 octobre, 1, 3, 5, 12 novembre.

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER

L'Élegant profil d'une Bugatti sous la lune

de Jean Audureau, mis en scène par Serge Tranvouez. Du 10 au 18 octobre.

L'histoire du théâtre à la Comédie-Française

Plusieurs rendez-vous pour découvrir l'histoire du théâtre d'Éschyle à Novissima, avec la participation des comédiens de la troupe.

Jean Audureau : « portrait éclaté »

invité : Françoise du Chaval et Serge Tranvouez. Le 14 octobre.

Les Temps difficiles

de Édouard Bourdet. Mise en scène de Jean-Claude Berutti. Du 25 novembre au dimanche 3 décembre.

THÉÂTRE DU ROND-POINT

Res : 0144959821

Hilda

de Marie Ndjaye. Mise en scène de Christophe Perrotin. Du 24 octobre au 5 novembre. Tarif 24€.

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON

Res : 0144579595

Nouvelles au plateau S

de Oriza Hirata. Cie Seinenendan. Du 6 au 14 octobre. Tarif 15€.

THÉÂTRE DE CHAILLOT

Res:0153653000

Gens de Sèoul

texte d'Oriza Hirata. Mise en scène Arnaud Meunier. Du 5 au 28 octobre. Tarif 27€.

De l'homme

Texte et mise en scène Jacques Rabollet. Du 24 novembre au 22 décembre.

THÉÂTRE ARTISTIC-ARTÉVAINS

Res : 0143563832

Outside/la vie matérielle

de Marguerite Duras. Mise en scène Anne-Marie Lazarini. A partir du 30 octobre.

Enfance

de Nathalie Sarraute. Mise en scène de Michel Onizy. A partir du 30 octobre.

ESPACE RACHI

Res : 0142171038

Le chant du chien

de Zw Minton. Mise en scène Valéry Dekowski. Du 18 octobre au 23 novembre. Tarif 20€.

THÉÂTRE AÏNE FALGÈRES

Res : 0156580232

Plus près du sol

d'Ange Lise. Mise en scène Georges Ghika. Du 18 et 27 septembre au 15 octobre.

LE GRAND PARQUET

Res : 0140050150

Mamans fatales

Chair de ma chair

Le loup et les sept chevreux

Un tour de Kroms

Mise en scène Ika Schönbin. Du 12 au 22 octobre. Une place achetée = 5€ une place offerte.

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE

Res : 0141335050

Le Révizor

de Nicolas Gogol. Mise en scène Christophe Rauck. Du 9 octobre au 5 novembre.

Disperse

Conception et chorégraphie Alban Richard. Du 12 au 17 octobre. Tarif plein.

Oxygène

Texte Ivan Vripayev. Mise en scène Galin Stoev. Du 20 novembre au 19 décembre.

THÉÂTRE DE L'EST PARISIEN

Res : 0143648080

L'objeteur

création de Michel Vinaver. Mise en scène Claude Yersin. Du 27 septembre au 20 octobre. Tarif 22€.

THÉÂTRE 13

Res : 01 45 88 62 22

Rutabaga swing

de André Schwarz. Mise en scène Philippe Ogouz. Du 5 septembre au 19 octobre.

LE TARMAC

Res : 0140039395

Les paradis aveugles

d'après Duong Thu Huong. Mise en scène Gilles Dào. Jusqu'au 28 octobre.

LDALANTE

Res : 01 46 06 11 90

Les lectures d'automne

Poésies Francophones

Lectures dirigées par Dominique Michel et Agathe Alexis

Auteurs : Léopold Senghor, Léon Damas et Aimé Césaire

A l'Atlantide du 4 au 6 octobre

La Scène Espagnole Aujourd'hui

Lectures orchestrées par Alain Alexis

Auteurs : Ignacio de Moral, José Sanchis Sistierna et Manuel Molina

Lectures à l'Atlantide du 13 au 15 octobre.

Hors Jeu

de Catherine Benhamou. Mise en scène Gilles Bouillon. Du 8 novembre au 11 décembre.

PHÉRE

de racine. Mise en scène Philippe Adrien. Jusqu'au 8 octobre.

Désirs amoureux

d'après Catherine Benhamou. Mise en scène Gilles Bouillon. Du 8 novembre au 11 décembre.

L'occidant

de Jean-Claude Berutti. Du 25 novembre au dimanche 3 décembre.

THÉÂTRE DU ROND-POINT

Res : 0144959821

Hilda

de Marie Ndjaye. Mise en scène de Christophe Perrotin. Du 24 octobre au 5 novembre. Tarif 24€.

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON

Res : 0144579595

Nouvelles au plateau S

de Oriza Hirata. Cie Seinenendan. Du 6 au 14 octobre. Tarif 15€.

THÉÂTRE DE CHAILLOT

Res:0153653000

Gens de Sèoul

texte d'Oriza Hirata. Mise en scène Arnaud Meunier. Du 5 au 28 octobre. Tarif 27€.

De l'homme

Texte et mise en scène Jacques Rabollet. Du 24 novembre au 22 décembre.

THÉÂTRE ARTISTIC-ARTÉVAINS

Res : 0143563832

Outside/la vie matérielle

de Marguerite Duras. Mise en scène Anne-Marie Lazarini. A partir du 30 octobre.

Enfance

de Nathalie Sarraute. Mise en scène de Michel Onizy. A partir du 30 octobre.

ESPACE RACHI

Res : 0142171038

Le chant du chien

de Zw Minton. Mise en scène Valéry Dekowski. Du 18 octobre au 23 novembre. Tarif 20€.

THÉÂTRE AÏNE FALGÈRES

Res : 0156580232

Plus près du sol

d'Ange Lise. Mise en scène Georges Ghika. Du 18 et 27 septembre au 15 octobre.

LE GRAND PARQUET

Res : 0140050150

Mamans fatales

Chair de ma chair

Le loup et les sept chevreux

Un tour de Kroms

Mise en scène Ika Schönbin. Du 12 au 22 octobre. Une place achetée = 5€ une place offerte.

THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE

Res : 0141335050

Le Révizor

Edouard Bineau Trio

Edouard Bineau - piano ; Arnaud Lechanteur - batterie ; Yoni Zeinik - c.basse

Dimanche 29 octobre, à 21h

Rock Jazz Vocal : Victoria Rummier Quartet

Mardi 31 octobre, à 21h

Assif Tsahar & Cooper Moore Duo

SUNSET

Vendredi 6 octobre, à 22h

Gael Hœlleu - c.basse ; Exploitation - piano, Fender Rhodes ; Moira Monter

Durieux - c.basse ; Antoine Faganotti - batterie ; Gaël Hœlleu - saxophones, électronique

Dimanche 8 octobre, à 20h30 et lundi 9 octobre, à 22h

Bernard Lubat - bat-

Mardi 13 octobre, à 22h

JVC Jazz Festival : Petrus Magoni & Ferruccio SPINETTI « Musica

Nuda 2

Dimanche 15 octobre, à 21h

JVC Jazz Festival : Eric LEGGINI Trio

Mathias Altamane - c.basse ; Franck Aguilhon - batterie ; Eric Legnini - piano

Jeudi 19 octobre, à 22h

JVC Jazz Festival : Roy Campbell / William Parker / Hamid Drake / Daniel Carter « Other dimension »

Samedi 21 octobre, à 22h

JVC Jazz Festival : Catia Werneck Quintet

Du jeudi 26 et lundi 30, à 22h

Nojazz Philippe Seilam - saxophone ; Guillaume Foncelet - trompette, Fender Rhodes ; Pascal Revy - guitare, batterie ; Philippe Balaïet - claviers ; DU HÉLIX - platines

LE DUC DES LIMBARDS

Res : 0142332288

Mer 4 Olivier Bogé (as) Quartet 19€

Pierre de Bethmann (p), Mathias Altamane (cb), Karl Januska (dms)

Jeu. 5 Jean-Michel Bernard (p)

Trio 19€

Marc-Michel Le Bevilion (cb), François Laizéau (dms)

Sarf Pierre Quartet 19€

Julien Pontvianne (tl), Pierre Bercheud (p), Nicolas Moreau (dms)

Mar. 10 Christèle Pereira (voc)

Mardi 14 « hommage à Ella Fitzgerald »

Mer. 11/jeu. 12 Boulou & Elios Ferre (g) Quartet invite Giani Lincan (cym)

Jeau. 19 Bertrand Renaudin (dms) Alain Jean-Marie (p), Pierre Bousquet (cb)

Lun. 16 Duc des Lombards, Jazz Affair joue la musique de Gerry Mulligan sous la direction de Xavier Rihandou. 19€

Xavier Richardeau (ba), Fabien Mary (tp), Alain Jean-Marie (p), Yves Broqui (g), Nicolas Rageau (cb), Mourad Benhamou (dms)

Mar. 24 TAKE 3 19€

Rémi Toulon (p), Philippe Chaigne (s, as), Robert Menies (dms)

Mar. 31 Duc des Lombards Jazz Affair joue la musique de Cole Porter sous la direction de Fabien Mary 19€

Xavier Richardeau (ba), Fabien Mary (tp), Alain Jean-Marie (p), Yves Broqui (g), Nicolas Rageau (cb), Mourad Benhamou (dms)

MC 93/BORGNY

Res : 0141607272

Wala Baba

Back to Hip Hop. France.

Via Kallehoning Pansula, Gumboot and tap dancers. Aigue du Sud. Du 13 au 15 octobre. Tarif plein.

Face à la mère

Ecrit, mis en scène et interprété par Jean-René Lemoine. Du 6 novembre au 10 décembre.

MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL

Res : 0145131919

Guy Bedos en piste

Les 6 et 7 octobre.

Salaï M Seydou, Ars Nova Ensemble. Un pas de côté

Les 13 et 14 octobre

Big Art Group/Caden Manson. Dead set#2

Du 17 au 21 octobre.

Flashback

Le 19 octobre.

Israël Sahran. Arena

Français. Les 19 novembre.

Les précieuses ridicules

Le 19 octobre.

Le malade imaginaire

Cie la nuit surprise par le jour. Mise en scène Eric Louis. Du 16 au 25 novembre.

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE MONTREUIL

Res : 0146704890

Sainte Jeanne des abattoirs

de Bertolt Brecht. Mise en scène Catherine Marnas. Du 25 septembre au 27 octobre.

L'île des esclaves

de Marivaux. Mise en scène Eric Masse. Du 19 novembre au 12 décembre.

THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS

Res : 0146147000

Bérénice

de Racine. Mise en scène Jean-Louis Marinelli. Du 1 au 7 octobre inclus.

LES GEMEAUX/SCEAUX

Res : 0146613667

Le suicide

de Nicolai Erdman. Mise en scène Jacques Niche. Du 6 au 22 octobre.

MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE

Res : 0141370421

Barbe bleue

Direction artistique Hélène Blackburn. Cie Cas Public. Le 8 octobre.

Brasiliennes

Hamilton de Holanda quintet « Didier Lockwood »

Le 13 octobre.

Phantasy, metamorphoses

Ensemble Diddal Jaalal. Le 25 octobre.

Chin Na Na Pou

de Frédéric Sounac. Mise en scène Bernard Blot. Le 25 octobre.

THÉÂTRE ERARD JAZZ-SAINT-DENIS

Res : 0141370020

L'extraordinaire tranquillité des choses

de Lancelotti Hamelin, Sylvain Levy, Philippe Malone et Michel Simonot. Mise en scène Michel Simonot. Du 28 septembre au 8 octobre.

Gaspard

de Peter Handke. Mise en scène Richard Brunel. Du 16 octobre au 12 novembre.

THÉÂTRE JEAN VILAR-SURESNES

Res : 0146973810

La Carmencita

d'après Carmen de Georges Bizet. Direction musicale Dominique My, mise en scène Matthew Jocelyn. Les 6 et 8 octobre.

Au chat noir

Revue musicale littéraire de Sophie Accaou. Les 12 et 19 octobre.

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir

Textes et chansons de Pierre Desproges. Mise en scène Michel Didym. Les 14 et 15 octobre.

Marya Andrade, Navaga

de Jean-Claude Lortie. Du 20 octobre.

Elizabeth Kontomanou « Waltraut spring »

Le 22 octobre.

Tralalero

de Harold Pinter. Mise en scène Philippe Lantion. Le 24 octobre.

Richard Galliano septet « Piazzolla forever »

Le 12 novembre.

LE FORUM - BLANC-MESNIL

Res : 0146142200

CENTRE NATIONAL DE LA DANSE-PANTIN

Res : 0141839898

Laa Cucina dell'arte

Du 3 au 14 octobre. 14€.

Magyar Tancok 2006. Eszter Salamon

Les 20 et 21 octobre. 12€.

Arie van Beek

Orchestre symphonique

Chef de l'Orchestre d'Auvergne dont il a pris la tête en 1994 à la suite de Jean-Jacques Kantorow, le Néerlandais Arie van Beek est un spécialiste réputé des répertoires pour orchestre de chambre mais surtout un découvreur, ce dont témoignent ces deux concerts parisiens. Le premier, à la tête de l'Orchestre d'Auvergne, réunit des pièces pour orchestre à cordes des divers horizons de l'Europe musicale, de Britten (*Variations sur un thème de Frank Bridge*) à Stravinsky (*Concerto en ré*) en passant, avec la complicité du Quatuor Debussy, par deux rares exemples de « concertos » pour quatuor à cordes et orchestre : *l'Introduction et allegro* d'Edward Elgar et *Chamber Music VI « Trois invitations au voyage »* du Finlandais Aulis Sallinen, donné en création. Invité le 21 octobre par

l'Orchestre philharmonique de Radio France, Arie van Beek part explorer l'exotisme musical sur les traces de quatre compositeurs français du siècle dernier : Charles Koechlin, Maurice Delage, André Jolivet et Jean-Pierre Guézec. **J.-G. Lebrun**

Jeudi 5 octobre à 20h à la Salle Gaveau. Tél. 08 92 68 36 22. Places : 10 à 30 €.
Samedi 21 octobre à 17h à la Maison de Radio France. Tél. 01 56 40 15 16. Entrée libre.

Saison musicale de Royaumont

Suite et fin de l'édition 2006 de la saison musicale de Royaumont qui se plaît à cultiver « le mélange des genres, faisant alterner rapproche-

ments subtils, échos à distance, petites formes et œuvres spectaculaires » selon son directeur Francis Maréchal. Au programme de ces deux derniers week-ends de musiques plurielles à l'Abbaye de Royaumont, à seulement 35 kilomètres au nord de Paris, près de Chantilly : une journée entière, le samedi 7 octobre, dédiée à la cantate française baroque avec pas moins de cinq rendez-vous dont un concert pour enfants, un café-débat consacré à « Marc-Antoine Charpentier, un architecte des mots », et trois grands concerts de cantates « de Montclair à Jacquet de la Guerre », en revenant évidemment à Charpentier dont Gérard Lesne chante et dirige *Orphée descendant aux enfers* (1683), véritable temps-fort de la journée (concert à 21h). Le lendemain, nos yeux et nos oreilles sont invités à se tourner vers la « lumière des flamands », à la découverte de la musique des compositeurs Bernard Ycart, Alexandre Agricola et Heinrich Isaac, accueillis à la cour de Naples ou de Florence... Enfin, les 14 et 15 octobre, Royaumont se met à l'écoute de l'Afrique pour un « portrait en 2 temps et 3 mouvements » du grand musicien malien Ballaké Sissoko, grand maître de la kora qui devient entre ses mains, et selon ses termes, « un instrument-passerelle entre les cultures musicales du monde entier ». **J. Lukas**

Jusqu'au 15 octobre à l'Abbaye de Royaumont (95). Tél. 01 34 68 05 50 et www.royaumont.com

La voix des poètes

Musique contemporaine

La politique est présente jusque dans certains programmes musicaux. Avec son West Eastern Divan Orchestra, Daniel Barenboïm réunit chaque année Israéliens et Palestiniens. D'origine arménienne, Roland Hayrabedian espère quant à lui faire le lien entre son pays natal et la Turquie. A la tête de son ensemble vocal Musicatreize, il dirige *Toprak* d'Annette Mengel et *Tes mots peuvent-ils ériger un monde nouveau ?* de Philippe Gouttenoire. La première pièce se base sur des poèmes



Roland Hayrabedian en concert à la tête de son ensemble vocal Musicatreize, le 7 octobre à 20h45 à l'Auditorium Cœur-de-Ville de Vincennes.

du Turc Nazim Hikmet, progressiste utopique et ami d'Aragon. Disciple d'Helmut Lachenmann, Annette Mengel confronte les différentes voix à un clavier employé comme un instrument oriental. La création du compositeur lyonnais Philippe Gouttenoire s'inspire pour sa part des textes de l'Arménien Kevork Temizian. Les parties chantées dialoguent avec le dou douk, hautbois arménien à la sonorité aussi puissante que mélancolique. En 1998, l'ensemble marseillais Musicatreize avait déjà créé *O strana morte* de Philippe Gouttenoire. Le concert comprend enfin une pièce pour seize voix de Soghomon Komitas (1869-1935), musicologue et compositeur arménien. **A. Pecqueur**

Samedi 7 octobre à 20h45 à l'Auditorium Cœur-de-Ville de Vincennes (94). Tél. 01 58 71 01 01. Places : 20 €.

Orchestre Colonne

Clavecin, voix et orchestre symphonique

L'ambition du festival triennal des « Paris de la musique » est de mettre en lumière la musique d'aujourd'hui, confrontée au répertoire classique. Ce concert dirigé par Claire Gibault va même un peu plus loin en invoquant cet héritage mais de façon distanciée. La première partie du pro-



Dans le cadre des « Paris de la musique », la claveciniste Elisabeth Chojnacka interprète des concertos de Francis Poulenc et François-Bernard Mâche, le 10 octobre à 20h à la Salle Gaveau.

gramme, avec en soliste la claveciniste Elisabeth Chojnacka, oppose le pastiche « XVIII^e siècle » du *Concerto champêtre* (1929) de Poulenc aux incandescences sonores inouïes de François-Bernard Mâche dans *Braises* (1995). De même ensuite, si *Pulcinella* de Stravinsky est un regard lancé en 1919 sur des fragments douteux de Pergolèse, la *Première Symphonie* pour baryton et orchestre (1997) d'un compositeur trop tôt disparu, Olivier Greif (1950-2000), embrasse de façon troublante toute l'histoire de l'expression symphonique. **J.-G. Lebrun**

Mardi 10 octobre à 20h à la Salle Gaveau. Tél. 08 92 68 36 22. Places : 10 €.

Paul Mc Creesh

Orchestre symphonique

La tendance fait florès : nombre d'orchestres sur instruments modernes invitent à leur tête des chefs issus de la mouvance « baroqueuse ». L'alchimie se révèle délicate, car les optiques interprétatives peuvent souvent diverger, depuis le dosage du vibrato jusqu'au choix des tempi. Mais l'aventure, aussi risquée soit-elle, n'en est pas moins exaltante. Fondateur en 1982 des Gabrieli Consort and Players, Paul Mc Creesh conduit les troupes de l'Orchestre Philharmonique de Radio-France dans un programme romantique. La shakespeareienne *Ouverture d'Obéron* de Weber côtoie la bien-nommée « tragique » *Symphonie en ut mineur* de Schubert. Et le toucher limpide et sincère de Frank Braley est à l'honneur dans le *Deuxième Concerto pour piano* de Mendelssohn. **A. Pecqueur**

Samedi 14 octobre à 20h à la Maison de Radio France. Tél. 01 56 40 15 16. Places : 19 €.

Bryn Terfel

La série « Les Grandes Voix » fête ses 15 ans. Et fête la réussite de s'être imposé comme le rendez-vous de prestige des grands chanteurs de passage à Paris. Plus de 300 grandes voix ont déjà participé à l'aventure, qu'il s'agisse de stars faisant leurs adieux (Christa Ludwig, Margaret Price ou Marilyn Horne) ou encore de jeunes talents franchissant pour la première fois le seuil d'une scène parisienne dans l'exercice du « grand récital », à l'image de Roberto Alagna, Juan Diego Flórez, Cecilia Bartoli ou Rolando Villazón au début de leur carrière. Pour ce ►►►

Les Patrons
Jean-Luc Choplin
Théâtre du Châtelet

Sa première saison à la tête du Châtelet est marquée par une volonté d'ouverture sur de nouveaux publics plus populaires et décalés. Quatre productions lyriques « traditionnelles » (Bob Wilson, Pascal Dusapin, Jean-Christophe Spinosi, Minkowski...) cohabitent avec deux projets « OVNI » : un *Chanteur de Mexico* renouant avec les souvenirs de la maison des années 50 et un opéra pop chinois inventé par les créateurs de Gorillaz...

Vous ouvrez votre première saison au Théâtre du Châtelet avec une vision nouvelle...

Jean-Luc Choplin : Ce que je vais faire, c'est ouvrir, ouvrir, ouvrir... Casser les barrières et les murs. J'ai beaucoup vécu à l'étranger et, en revenant à Paris, j'ai été très frappé par ces systèmes catégorisés. On est presque la seule



Photo : Marine Lemêlé

« On ne peut plus penser uniquement "culture occidentale" et variations sans fin sur les mises en scène de notre répertoire. »

capitale aujourd'hui au monde à enfermer à ce point la culture dans des catégories. Ouvrir, c'est aussi un choix de programmation... Je pense que la scène lyrique parisienne est déjà bien remplie. Le Châtelet doit évidemment continuer une programmation lyrique, mais je pense qu'il y a de la place pour un Châtelet qui propose aussi d'autres aventures artistiques complètement originales. Il y a un public populaire qui ne vient plus du tout au Châtelet et j'ai envie de lui donner la possibilité de revenir. C'est un projet d'accueil, de portes ouvertes, de courants d'air... Une autre formule qui me tient à cœur, c'est la pédagogie. Le Châtelet va devenir le lieu-hôte, et j'en suis très fier, des « Leçons de musique » de

Jean-François Zygel. Son travail est celui de la pédagogie et de l'intelligence. C'est un passeur, un sauteur de catégories.

Comment vous situez-vous par rapport à votre prédécesseur, Jean-Pierre Brosmann ?
J.-L. C. : Dans la continuité de ce qu'il a fait en créant un festival plus ouvert. Mais je veux aller au-delà du festival, parce que je pense que la ville est un festival en tant que telle. Je veux oser aller vers la notion de fête musicale.

Vous avez été très marqué par votre rencontre avec le compositeur John Cage...

J.-L. C. : J'ai beaucoup travaillé avec lui à New York. C'est une rencontre qui m'a marqué pour la vie. Ce n'était pas seulement un musicien, c'était aussi une personnalité hors du commun. Il est celui qui a fondé tout le courant moderne de

l'art américain, et même au-delà. Son « 4'33 » de silence qui consistait à ouvrir la fenêtre et à laisser entrer le bruit de la ville représentait déjà une ouverture formidable, une grande leçon par rapport à l'ego, et nous mettait véritablement à l'écoute du monde. Cela me ramène au Châtelet, car je souhaite adopter une pensée vraiment internationale. Je crois que l'on ne peut plus développer aujourd'hui des projets culturels qui ne soient pas complètement en relation avec les cultures du monde. On ne peut plus penser uniquement « culture occidentale » et variations sans fin sur les mises en scène de notre répertoire. Il faut oser inventer le futur de ce monde avec des artistes d'aujourd'hui qui appartiennent à toute la planète.

Propos recueillis par Jean Lukas



Photo : Jason Bell

Le grand baryton basse Bryn Terfel inaugure la quinzième saison des « Grandes Voix ». Le 15 octobre à 20h à la Salle Pleyel.

►►► concert inaugural de cette saison anniversaire, l'Orchestre National de France, dirigé par le jeune chef québécois Yannick Nézet-Séguin, accompagne l'un des plus indiscutables barytons-basses du circuit international. Né en 1965 au Pays de Galles, Bryn Terfel a accumulé au cours des dernières années les triomphes et les récompenses, alternant les prestations irréprochables dans un vaste répertoire : de Wagner avec Falstaff qu'il chantera début 2007 à la Staatsoper

de Vienne... Applaudi en 2002 à Bastille dans les *Contes d'Hoffmann*, Terfel fait son grand retour à Paris dans un programme magnifique d'airs de Wagner, Mozart et Gounod. **J. Lukas**

Dimanche 15 octobre à 20 h à la Salle Pleyel. Tél. 01 42 56 13 13. Places : 10 à 130 €.

Hopkinson Smith

Luth

Né à New York en 1946, Hopkinson Smith est considéré comme l'un des meilleurs spécialistes actuels de son instrument. Diplômé de Harvard, il arrive en Europe en 1973 pour parfaire sa formation et intègre très vite de prestigieux ensembles dont, dès sa formation, Hespèrion XX de Jordi Savall et Montserrat Figueras, avec lesquels il collaborera pendant une dizaine d'années. Son vaste répertoire couvre à la fois le répertoire espagnol pour vihuela et guitare baroque, la musique française de la Renaissance et baroque pour luth, l'Allemagne et l'Italie baroques... Pour ce récital exceptionnel, il nous emmène en voyage dans la Venise du XVI^e siècle, à travers

Les Patrons
Michel Franck
Jeanine Roze Productions

Alter ego de Jeanine Roze au sein de la première société de production de concerts classiques en France, Michel Franck défend deux saisons musicales parisiennes bien distinctes : les très populaires « Concerts du Dimanche matin » au Châtelet (qui viennent de fêter leurs 30 ans) et une prestigieuse série de concerts « du soir » au Théâtre des Champs-Élysées dominée par l'opéra baroque, la musique de chambre et les récitals pour piano. Au total, près de 70 concerts et 80 000 spectateurs par an... Impressionnant.

Vous ne recevez pas la moindre subvention publique ?

Michel Franck : Zéro euros ! Mais c'est en partie un choix de notre part, ce qui nous permet d'avoir une totale indépendance. Même si cela se paye souvent au prix fort...

Cette question des subventions change-t-elle fondamentalement la façon de concevoir une saison de concerts ?

M. F. : La logique est complètement différente. Les institutions subventionnées ont un budget à



« Ce qui est intéressant, c'est de construire une relation avec l'artiste, sur la durée. Et c'est la même chose avec le public. Le "one shot", ce n'est pas notre truc. »

dépenser, tandis que, pour notre part, nous avons d'abord des recettes à trouver ! Si, à la fin d'une saison, nous ne terminons pas « en positif », cela veut dire que nous allons devoir arrêter.

Ce métier de producteur privé se complique-t-il ?

M. F. : Il a tendance à beaucoup se compliquer sur le plan administratif. Ce qui devient compliqué, c'est aussi la multiplication du nombre de « fauteuils » offerts à Paris suite à la réouverture de Pleyel. Et je ne parle même pas de la salle annoncée à la Villette en 2012 qui viendra rajouter 2000 fauteuils supplémentaires sur la place de Paris. On sait très bien que les artistes susceptibles de remplir des salles de cette dimension sont peu nombreux. La bagarre pour « avoir » ces artistes est et sera de plus en plus grande. Et nous n'avons pas les mêmes moyens qu'un « producteur » subventionné. C'est déjà palpable. Quand on regarde la saison de Laurent Bayle à Pleyel, on peut déjà constater qu'il y a énormément d'artistes qui se sont déjà produits au TCE ou au Châtelet. Je crois percevoir qu'il augmente, pour la saison 2007-2008, la proportion de concerts en musique de chambre ou en récitals. Et sur ce terrain, on entre en concurrence directe. On sait déjà que

des artistes avec lesquels on travaille depuis des années on été contactés par lui. Pour le moment, ils nous restent fidèles mais, pour des raisons économiques, certains vont décider un jour de passer « à la concurrence ». C'est une règle du jeu que l'on est obligé d'accepter mais on ne se bat pas avec les mêmes armes...

Qu'il s'agisse d'artistes émergents ou unanimement reconnus, la fidélité est l'un de vos grands principes de travail...

M. F. : Ce qui est intéressant, c'est de construire une relation avec l'artiste, sur la durée. Et c'est la même chose avec le public. Le « one shot », ce n'est pas notre truc. Nous avons la spécificité de travailler avec des artistes très connus, comme Maria Joao Pires, Hélène Grimaud ou Nikolai Luganski, qui remplissent les salles. Mais les « profits » que nous tirons de leurs concerts sont réinvestis pour faire démarrer de nouveaux artistes. Et cela prend du temps ! Avec Sokolov ou Luganski, cela n'a pas été complet tout de suite ! Cela prend des années. Évidemment, on a aucun droit de propriété sur un artiste. Certains ont une grande fidélité morale vis-à-vis de nous et une reconnaissance du travail que l'on a fait, d'autres moins... **Propos recueillis par Jean Lukas**

SIR COLIN DAVIS
DIRIGE
L'ORCHESTRE
NATIONAL DE FRANCE

**JEUDI 26
ET VENDREDI 27
OCTOBRE 2006**

20H - THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

**HECTOR BERLIOZ
ROMÉO ET JULIETTE**

**CHOEUR
DE RADIO FRANCE**

**MARTINO FAGGIANI
CHEF DE CHOEUR INVITÉ**

**JOYCE DI DONATO
MEZZO-SOPRANO**

**PAVOL BRESLIK
TÉNOR**

**KYLE KETELSEN
BARYTON-BASSE**

**TARIFS : 85 - 60 - 35 - 10 €
RÉSERVATIONS : 01 56 40 15 16
CONCERTS.RADIOFRANCE.FR**

les œuvres de Spinacino, Capirola, Ambrosio Dalza et Francesco da Milano... **J. Lukas**

Mardi 17 octobre à 20h30 au Théâtre Jean Vilar de Vitry (94). Tél. 01 55 53 10 60. Places : 11, 50 €.

François-Frédéric Guy

Piano
L'alliance peut paraître surprenante : des sonates de Brahms et Beethoven mêlées à des pièces d'Hugues Dufourt. Mais le com-



François-Frédéric Guy associe des sonates de Brahms et Beethoven à des pièces d'Hugues Dufourt, les 17 et 18 octobre à 20h à l'Auditorium du musée d'Orsay.

positeur contemporain, également agrégé de philosophie, dit souhaiter « retrouver les racines pianistiques et renouer un rapport personnel pacifié au piano ». L'ancien élève de Gilles Deleuze s'inspire ainsi des auteurs romantiques – et notamment de Brahms et de Beethoven. Du premier, on pourra entendre la *Troisième Sonate* (17 octobre) et du second l'opus 106, *Hammerklavier* (18 octobre). Ces

deux œuvres hors normes ont poussé l'instrument jusque dans ses derniers retranchements techniques. Le jeu de François-Frédéric Guy, d'une beauté crue et intense, est également à découvrir dans son dernier enregistrement (Naïve) consacré à Beethoven. **A. Pecqueur**

Les 17 et 18 octobre à 20h à l'Auditorium du musée d'Orsay. Tél. 01 40 49 47 50. Places : 15 à 20 €.

Les Percussions de Strasbourg

Créées à la fin des années 50, Les Percussions de Strasbourg ont traversé les décennies avec des hauts et des bas, forcément, mais n'ont jamais relâché leur exceptionnel travail de créateurs. Le groupe a suscité la composition de près de 200 œuvres nouvelles. Il est aujourd'hui constitué de six très jeunes musiciens dont la plupart n'étaient pas nés lors de sa fondation en 1962 ! « *L'Ensemble est composé d'un collectif de musiciens soudés autour d'un certain nombre de « désirs artistiques » communs tels que défendre la création et notamment les jeunes compositeurs, par des collaborations à long terme qui permettent d'offrir un véritable outil de travail et de partager les différentes étapes d'une création* » confie Jean-Paul Bernard, percussionniste et directeur artistique des Percussions de Strasbourg. Lors de ce concert « nomade » de l'Apostrophe de Cergy-Pontoise, accueilli à Jouy-le-Moutier, les « Percus » font le pari de rallier l'Orient et l'Occident en moins de deux heures en rassemblant au même programme des œuvres du français Gérard Pesson, de l'italien Giovanni Verrando et des japonais Yoshihisa Taira et Takashi Tokunaga. **J. Lukas**

Mercredi 18 octobre à 21 h au Théâtre de Jouy-le-Moutier (95). Tél. 01 34 20 14 14.

gros plan
Valentina Igoshina

Agée de 27 ans, la pianiste Valentina Igoshina sort son premier disque chez Warner et se produit au Théâtre de l'Athénée Louis Jouvet. Une révélation à découvrir d'urgence.

Un parcours sans faute. Depuis ses études au Conservatoire de Moscou, Valentina Igoshina a enchaîné les récompenses. Elle est ainsi lauréate des plus prestigieux concours : Rubinstein, Rachmaninov, Reine Elisabeth... La sortie de son premier disque (Warner) atteste de ses multiples qualités. Outre une solidité technique de premier ordre, la jeune Russe dévoile une belle musicalité. Son toucher clair privilégie un phrasé aussi articulé que défini. Cette objectivité interprétative aère le répertoire romantique qu'elle affectionne particulièrement.

Son talent n'est d'ailleurs pas passé inaperçu. René Martin l'a remarquée et l'invite cette saison dans ses « Folles Journées », de Nantes à Tokyo. Le Théâtre de l'Athénée Louis Jouvet l'accueille pour un récital qui reprend le programme de son enregistrement. Non sans aplomb, Valentina Igoshina s'attaque à deux chefs-d'œuvre du répertoire pianistique. Écrit en 1834, *Camaval* de Robert Schumann met en scène une série de personnalités, de Chopin à Paganini. L'amour du compositeur envers Clara transparait dans ces miniatures aussi contrastées que spirituelles. Davantage connus dans l'orchestration de Maurice Ravel, *Les Tableaux d'une exposition* de Moussorgski seront donnés dans leur version originale pour piano seul. Avec « Le marché



de Limoges » et « Les catacombes », la partition possède une puissante force descriptive, qui inspirera d'ailleurs au peintre Kandinsky une remarquable série de dessins.

Antoine Pecqueur

Lundi 9 octobre à 20h au Théâtre de l'Athénée Louis Jouvet. Tél. 01 53 05 19 19. Places : 15 €.

de l'Orchestre National d'Ile-de-France



Cette nouvelle saison de l'Orchestre National d'Ile-de-France est avant tout marquée par la montée en puissance de son nouveau Chef principal, Yoel Levi, nommé à ce poste à la rentrée dernière. Mais le premier objectif de l'Orchestre reste identique : aborder les œuvres les plus variées pour les faire entendre au public le plus large, entre autres à travers une ambitieuse politique de fond d'actions éducatives et culturelles. Autre actualité : le retour de l'ONDIF à la Salle Pleyel, le 13 octobre à 20 h.

3 questions à Marc-Olivier Dupin, directeur général de l'ONDIF

Quelle est la couleur spécifique de cette saison 2006-2007?

Marc-Olivier Dupin : Elle s'inscrit dans la continuité des précédentes. On ne change pas un orchestre qui gagne ! Nos objectifs sont simples : proposer au public parisien et à nos partenaires franciliens des programmes éclectiques et des artistes de qualité. L'une de nos caractéristiques est d'être «dénicheur» de talents. Vous pourrez ainsi voir et entendre des artistes émergents

d'une extraordinaire qualité. Si leur nom vous est encore inconnu, cette saison sera l'occasion de venir les découvrir.

La programmation 2006-2007 révèle une montée en puissance de Yoel Levi, votre Chef principal...

Marc-Olivier Dupin : Nos musiciens apprécient énormément les qualités techniques et artistiques de Yoel : l'étendue de son répertoire, sa connais-



Les grandes pages symphoniques mobilisent l'orchestre dans son intégralité sont mises en avant. Après s'être tourné, lors des deux dernières saisons, vers les symphonies de Mahler, Yoel Levi, natif de Roumanie, a mis l'accent pour l'année à venir sur le répertoire d'Europe centrale et orientale avec Bartók (*Deux images, Le Mandarin mer-*

L'orchestre selon Yoel Levi

D'octobre à juin, le chef israélien dirigera une demi-douzaine de programmes différents, qui sont autant d'indications sur les directions qu'il veut donner à l'orchestre, et la personnalité qu'il souhaite lui dessiner. *veilleux*), Liszt (*Premier Concerto* avec le jeune pianiste Jean-Frédéric Neuberger) et surtout les Russes Prokofiev (*Troisième Concerto pour piano* avec Alon Goldstein, *Deuxième Concerto pour violon* avec Akiko Suwanai) et Stravinsky (*Scherzo à la russe, L'Oiseau de feu, Concerto pour violon* avec Tianwa Yang). On peut y voir la volonté

de son chef permanent de travailler sur la couleur d'ensemble de l'orchestre. Toutes ces œuvres en effet jouent sur l'utilisation d'une large palette de sonorités et nécessitent une écoute entre les pupitres – indispensable pour un orchestre en pleine mutation qui a recruté en deux années vingt musiciens supplémentaires.

« Nos objectifs sont simples : proposer des programmes éclectiques et des artistes de qualité »

est à la fois passionné dans son travail et très concret dans la réalisation de ce qu'il souhaite : il parle peu, ne hausse jamais le ton, mais va toujours au bout de sa démarche. Une force tranquille.

L'ONDIF s'est engagé dans un programme très fort en faveur des actions éducatives et culturelles...

Marc-Olivier Dupin : Le London Symphony Orchestra, l'un des meilleurs orchestres du monde, consacre un tiers de son activité aux programmes pédagogiques. Il est évident que toutes les formations symphoniques doivent participer à la mission publique d'éducation artistique et, par ailleurs, former les publics de demain. Sinon, nous jouerons dans des salles vides... Là encore, notre proposition est éclectique pour pouvoir s'adresser aux groupes, et aux âges les plus différents.

Propos recueillis par Jean Lukas

du chef permanent de travailler sur la couleur d'ensemble de l'orchestre. Toutes ces œuvres en effet jouent sur l'utilisation d'une large palette de sonorités et nécessitent une écoute entre les pupitres – indispensable pour un orchestre en pleine mutation qui a recruté en deux années vingt musiciens supplémentaires.

Couleurs d'Europe Centrale

Comme on le voit, le répertoire de l'orchestre est cette saison très orienté vers les compositeurs du XX^e siècle – poussé jusqu'à ce chef-d'œuvre, témoin des mouvements du monde, qu'est la *Sinfonia* de Luciano, composée en 1968, et

jusqu'à *Qsar Ghilane*, poème symphonique de Jean-Louis Florentz (1947-2004). Ancien chef de l'Orchestre symphonique d'Atlanta, Yoel Levi se fait le défenseur de la musique étatsunienne – dont la tradition ne s'établit vraiment qu'au XX^e siècle – en dirigeant Barber, Bernstein (*Sérénade* avec le violoniste Olivier Charlier) et Copland (*Troisième Symphonie*). Enfin, par goût personnel autant que pour répondre à la sensibilité naturelle de l'orchestre, le chef israélien consacrera un concert aux œuvres françaises (ouverture de *Mignon* d'Ambroise Thomas, *Concerto pour deux pianos* de Poulenc, *Symphonie fantastique* de Berlioz).

Jean-Guillaume Lebrun

gros plan
3 pianistes dans la saison

Figure majeure du piano américain, **Leon Fleisher** joue et dirige Mozart du clavier (en tournée, du 9 au 16 février) ; Nouveau pianiste-étoile du jazz contemporain, continuatueur inspiré d'un art hérité de Bill Evans



De gauche à droite : Leon Fleisher, Brad Melhdau et Jean-Frédéric Neuberger.

et Keith Jarrett. **Brad Melhdau** est le soliste d'une œuvre de sa plume conçue pour piano et orchestre symphonique (le 3 mars au Théâtre du Châtelet) ; Révélation indiscutable du piano français, **Jean-Frédéric Neuberger**, 20 ans, éclairé de sa virtuosité étourdissante le *Premier Concerto* de Liszt (en tournée, du 27 avril au 6 mai).

Pour en savoir plus : www.orchestre-ile.com

les collégiens ont refait la bande-son – dialogues et musique – d'un court-métrage d'animation, la Méthode Bourchikov de Grégoire Sivan. Le projet prenait forme autour du concert de musique de film « Frissons » de l'Orchestre d'Ile-de-France. Finalement, le film a été diffusé dans ses deux versions au public. Quelle émotion incroyable pour nous tous ! » Les jeunes assistent également aux répétitions, chacun se voyant attribuer un pupitre, mêlé aux presque cent musiciens de l'Orchestre. Une immersion tant dans la musique que dans le travail du musicien. « Les jeunes rentrent dans la musique de façon spontanée, sans les a priori qu'on pourrait supposer. La curiosité personnelle l'emporte sur les réticences du groupe. Le contact avec l'adulte est pacifié, balisé par la musique. On apporte une respiration aux élèves, une coupure bénéfique dans le temps scolaire. » Et si l'appréciation de la musique classique n'était qu'une question d'opportunité ?

V. Fara

Octobre en scène / La rentrée de l'ONDIF en bref...

Le jeune chef slovaque **Juraj Valcuha** plonge dans les mystères et rêveries nocturnes de Mendelssohn, Tchaïkovski et Berlioz (*Les nuits d'été* interprétées par la mezzo **Delphine Haidan**). Le 7 octobre à 20h30 à Longjumeau (Tél. 08 92 70 75 75) / **Le concert de retour à la Salle Pleyel** : Œuvres de Jean-Louis Florentz (*Qsar Ghilane*, poème symphonique), Prokofiev (*Concerto pour piano n° 3 en ut majeur*) et Rachmaninov (*Danses symphoniques*), avec **Yoel Levi** (direction) et **Alon Goldstein** (piano). Le 13 octobre à 20h (Tél. 01 43 68 76 00 / Places : 10 à 30 €) / **Le Chanteur de Mexico** : sous la direction de **Fayçal Karaoui**, l'ONDIF accompagne la nouvelle production de l'opéra de Francis Lopez au Théâtre du Châtelet (du 20 sept au 5 nov / Tél. 01 43 68 76 00) /

Une politique de création de contes musicaux

Cette année, plusieurs classes élémentaires écriront ainsi une nouvelle version du conte de *l'Oiseau de feu*, en liaison avec les théâtres locaux. Un travail institué dans plusieurs villes d'Ile-de-France, notamment en Zone d'Education Prioritaire. « *L'an dernier, ce travail d'écriture a été particulièrement réjouissant*

Les contes
Musicaltreize
7 octobre
Festival d'Ile-de-France (Vincennes)
4 novembre
Cité de la Musique (avec les Percussions de Strasbourg)
une saison 06 07
renseignements 04 91 00 91 31
www.musicatreize.org

les talens lyriques
Christophe Rousset
ont 15 ans

Les grands rendez-vous de la saison anniversaire

Giulio Cesare in Egitto
Georg Friedrich Haendel
PARIS, THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES | 16, 18, 20, 22 et 24 octobre
ITALIE, ROME, ACCADEMIA DI SANTA CECILIA | 26 octobre 2006

Il Tutore Burlato
Vicente Martin y Soler
ESPAGNE, BILBAO, TEATRO ARRIAGA | 12 décembre
ESPAGNE, MADRID, PALACIO REAL | 13 décembre

Oratorio de Noël
Johann-Sebastian Bach
TOULOUSE, HALLE AUX GRAINS | 18 décembre
PARIS, THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES | 19 décembre
ALLEMAGNE, HELMSTEDT | 21 décembre
BELGIQUE, BRUXELLES, BOZAR | 23 décembre

Ariodante
Georg Friedrich Haendel
PARIS, THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES | 14, 16, 18, 20 & 22 mars 2007
LONDRES, BARBICAN CENTRE | 27 mars 2007
MADRID, TEATRO REAL | 29 mars 2007

Il Ritorno d'Ulisse in Patria
Claudio Monteverdi
PARIS, CITÉ DE LA MUSIQUE, SALLE DES CONCERTS | 5 juin 2007
TOULOUSE, THÉÂTRE DU CAPITOLE | 8 juin 2007
ALLEMAGNE, LEIPZIG, BACHFEST | 12 juin 2007

Il Califfo di Bagdad
Manuel García
GRENADE, FESTIVAL DE GRENADE | 22 & 24 juin 2007

Informations
01 53 46 64 64
www.festtalenslyriques.com

Ensemble Intercontemporain

Piano et ensemble instrumental

S'inscrivant dans la thématique de « la narration du voyage » proposée par la Cité de la musique, l'Ensemble Intercontemporain met ses pas dans ceux de compositeurs qui, au XX^e siècle, ont cherché à trouver un ailleurs non pas dans l'exotisme mais dans la réponse aux questions intemporelles de l'art, de l'expression, de la musique. Schoenberg chante Pétrarque dans sa *Sérénade* de 1923, mais avec une orchestration audacieuse (guitare, mandoline deux clarinettes et trio à cordes) qui sert à élaborer une technique nouvelle, destinée à durer : le dodécaphonisme. Kurtág, dans *...quasi una fantasia...* (1988) rend hommage à Beethoven mais le fait à l'aide d'un orchestre éclaté, d'une musique raréfiée où chaque note devient vitale. Luca Francesconi enfin cite Baudelaire dans *Etymo* (1994) mais semble alors chercher son chemin parmi les voies, tracées ou à bâtir, des langages musicaux contemporains. Pour guider ces pérégrinations artistiques – et finalement très romantiques – l'Ensemble se fie à la direction sûre de sa chef Susanna Malkki.

J.-G. Lebrun

Jeudi 19 octobre à 20h à la Cité de la musique. Tél. 01 44 84 44 84. Places : 17 €.

Delphine Lizé

Piano

Encore sous le charme de la réussite du premier album de la jeune pianiste niçoise, consacré à Schumann (chez *Intrada*), nous sommes heureux et impressionnés de retrouver Delphine Lizé sur une aussi grande scène parisienne. Choisie par les pianos Pleyel comme ambassadrice de son nouveau piano de concert, héritier moderne des instruments au timbre original et velouté qui firent la renommée de la maison jusque dans les années 1930, elle est l'hôte de la nouvelle salle du « 252 rue du Faubourg Saint-Honoré ». L'exigeant programme de son récital est partagé entre Liszt (*Trois Sonnets de Pétrarque*, extraits des *Années de pèlerinage*, *Deuxième*



La jeune pianiste Delphine Lizé, seule en scène sur l'immense plateau de la Salle Pleyel, dimanche 22 octobre à 20 h.

Année : Italie), Haydn (*Variations en fa mineur*) et bien sûr Schumann (*Davidbündlertänze* op. 6) qui l'a révélée récemment. Un nouvel enregistrement de Delphine Lizé, déjà bien identifiée en Allemagne parmi les meilleurs pianistes de sa génération, est attendu en octobre, toujours chez *Intrada*, consacré à des œuvres de Beethoven, Chopin, Liszt, Schumann et Prokofiev. Né en 1979, Delphine Lizé a été l'élève de Brigitte Engerer et Jacques Rouvier à Paris avant de rejoindre le grand pianiste et pédagogue russe Grigory Gruzman à la Hochschule für Musik de Hambourg.

J. Lukas

Dimanche 22 octobre à 20 h à la Salle Pleyel. Tél. 42 56 13 13. Places : 20 et 30 €.

Accentus et Sonia Wieder-Atherton

Chœur de chambre et violoncelle

En digne héritière d'Eric Ericson, référence absolue dans le domaine de la direction chorale au XX^e siècle, Laurence Equilbey, à force de talent et d'ambition, est parvenue en une dizaine d'années à bouleverser le paysage de la musique chorale en France. Fondatrice et directrice musicale du Chœur de chambre Accentus, elle défend aujourd'hui un programme où se rencontrent trois partitions conçues sur le thème du voyage. Les deux premières, chantées à cappella, relèvent du grand romantisme allemand *Drei Gesänge* de Brahms et *Vier doppelchörige Gesänge* de Schumann), tandis que la troisième, *Astralis*, a été composée en 2001 par le compositeur allemand Wolfgang Rihm pour violoncelle solo, percussions et chœur mixte, sur un poème de Novalis cher aux musiciens romantiques. Avec la violoncelliste Sonia Wieder-Atherton en soliste.

J. Lukas

Dimanche 22 octobre à 16 h au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines (78).

Tél. 01 30 96 99 00. Places : 10 à 26 €.

Consequenza

Hommage à Luciano Berio

Luciano Berio (1925-2003), c'est d'abord un manieur de mots et de voix – de ces voix qu'il multiplie et fait porter par un flot musical irrésistible (de *Passagio* à *Coro* et de *Circles* à *Stanze*). L'hommage conçu par Antoine Gindt et la soprano Alexandra Moura est donc d'abord vocal avec les *Quatre chants populaires* de 1947 (où Berio se fait quelque peu « ethnomusicologue » à la manière de Bartók) et *O King*, sublime méditation-déploration à la mémoire de Martin Luther King. Mais Berio, c'est aussi l'inventeur d'un nouveau sens de la virtuosité avec les pièces solistes de la série des *Sequenze*. Treize compositeurs (dont Toshio Hosokawa, Olga Neuwirth, Rebecca Saunders) ont composé à leur tour une pièce soliste en hommage et Pascal Dusapin rassemble les treize instrumentistes pour un « baisser de rideau » en création.

J.-G. Lebrun

Lundi 23 octobre à 20h30 au Théâtre des Bouffes du Nord. Tél. 01 46 07 34 50. Places : 22 €.

Sir Colin Davis

Solistes, chœur et orchestre symphonique
Alors que l'Opéra Bastille accueille une nouvelle production du grandiose chef-d'œuvre lyrique



Sir Colin Davis, chef berliozien admirable, dirige *Roméo et Juliette* à la tête de l'Orchestre national de France, les 26 et 27 octobre à 20h au Théâtre des Champs-Élysées.

d'Hector Berlioz, *Les Troyens* (lire par ailleurs), l'Orchestre national de France présente quant à lui *Roméo et Juliette*, œuvre hybride, « symphonie dramatique » ainsi que l'a dénommée le

Les Patrons
Gérard Mortier
Opéra de Paris

C'est une véritable mutation esthétique et sociologique de l'Opéra de Paris qu'a engagée Gérard Mortier. Ce fils de boulanger, né à Gand en 1943, défend pour la troisième saison consécutive à Paris, comme antérieurement au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles dont il a fait l'une des scènes les plus inventives et influentes de la vie lyrique internationale, une vision ambitieuse, dérangeante et engagée de l'opéra. « *Je n'ai pas une perception hédoniste mais politique du théâtre* » prévient-il. Le public traditionnel de l'Opéra de Paris a parfois du mal à le suivre...

Quel bilan pouvez-vous faire au moment où démarre votre troisième saison à l'Opéra de Paris ?

Gérard Mortier : Je sens qu'il y a un vrai clivage dans le public avec, d'une part, un public qui s'oppose de plus en plus fortement – On a crié « *Mortier au bâcher !* » à la fin d'*Iphigénie en Tauride*... (rires) – mais aussi un public qui vient de plus en plus pour soutenir notre travail. Je constate en même temps qu'il y a une augmentation de 6 % des abonnements pour la deuxième saison consécutive et une très forte augmentation du public jeune. En ce qui concerne la presse, nous avons le plus souvent rencontré une opposition énorme. Maintenant, les choses sont marquées



Photo : L. Wilbert

« Toutes les lettres négatives que je reçois viennent du XVI^e et de Neuilly ! Je sens bien qu'il y a d'autres populations dans cette ville qui ne sont pas assez présentes à l'Opéra... et que je dois aller chercher ! »

et l'on sait où on va. Ce qui est important, c'est que cette politique très volontariste de ma part n'ait pas réduit le public.

Quand à la sortie d'un spectacle, une partie du public siffle ou manifeste une opposition à la mise en scène, quel est votre sentiment ?

G. M. : Cela dépend de ce que je pense moi-même de la mise en scène en question, si je suis convaincu ou non par le spectacle. Parfois, je me dis que le public a raison et parfois je sais ce qu'il aime... Cette année je crois que j'avais au programme deux mises en scène absolument « top », qui vont marquer l'histoire de la représentation de ces pièces : *Don Giovanni* et *Iphigénie en Tauride*.

On sent chez vous une forme de jubilation lorsque vous évoquez ce « divorce » avec le public, concernant des spectacles dont vous êtes convaincu de la qualité...

G. M. : Le plus grand danger pour le théâtre, c'est qu'il devienne routinier. Le théâtre doit briser notre

routine. Le théâtre est là pour faire bouger les choses. Certaines personnes du public me disent parfois qu'ils viennent à l'Opéra pour rêver. Alors, je leur demande de reconnaître qu'ils font au moins autant de cauchemars que de rêves. Avec le théâtre, j'essaie de chasser leurs cauchemars. En regardant le Minotaure en face, on a moins peur de lui qu'en cherchant toujours à l'éviter.

Vos programmations apparaissent d'abord comme des saisons de « metteurs en scène », avec semble-t-il, l'objectif de séduire des publics nouveaux qui viennent du théâtre...

G. M. : Pour moi, le théâtre est un acte social. D'autant que l'on travaille ici avec de l'argent public. Je me place donc dans le cadre d'une certaine citoyenneté. Qu'est-ce que le théâtre ? Pourquoi faisons-nous du théâtre ? Pourquoi l'état subventionne-t-il le théâtre ? Je ne suis pas à la tête d'un théâtre privé destiné seulement à amuser les gens. Je n'ai pas une perception hédoniste mais politique du théâtre. C'est mon moyen

de raconter quelque chose sur mes contemporains mais surtout, comme Mozart, de créer une pensée plus humaniste.

Comment vous sentez-vous à Paris ?

G. M. : Ce qui m'étonne aujourd'hui à Paris, c'est la stagnation que je ressens dans le domaine du théâtre. À quelques exceptions près comme Bondy ou Lavaudant, tous les grands spectacles donnés la saison passée à Paris étaient des spectacles venus de l'extérieur. Je pense par exemple à Frank Castorf ou Christoph Marthaler. Il me semblait, par exemple, que le public autrichien était beaucoup plus conservateur que le public parisien... Or en Autriche, il y a évidemment un noyau de public très conservateur, comme à Paris, mais il y a aussi une énorme avant-garde. Et cette avant-garde, je ne la trouve pas actuellement à Paris, ou alors je la trouve un tout petit peu dormante. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est le conservatisme dans le domaine de l'opéra. Un conservatisme qui s'exprime par arrosissements : toutes les lettres négatives que je reçois viennent du XVI^e et de Neuilly ! Je sens bien qu'il y a d'autres populations dans cette ville qui ne sont pas assez présentes à l'Opéra... et que je dois aller chercher ! Mais tout ça ne change rien à mon amour pour cette ville...

Propos recueillis par Jean Lukas

►►► compositeur lui-même. Et en effet, toute magnifique que soit l'écriture vocale pour les trois solistes, il s'agit bien là avant tout d'une symphonie avec chœurs : l'essentiel de la narration y est confiée à l'orchestre. L'invention berliozienne, déjà à l'œuvre dans la *Symphonie fantastique* de 1830, est ici sublimée tout au long des sept mouvements où l'orchestre, loin de se cantonner à une approche descriptive, se fait tour à tour dramatique, poétique (la scène d'amour) ou onirique (le

fameux *Scherzo de la Reine Mab*). Grand artisan de la redécouverte de l'œuvre berliozienne dans les années soixante, Sir Colin Davis, invité par l'Orchestre national et le Chœur de Radio France, dirige toujours cette partition avec la même passion et la même élégance

J.-G. Lebrun

Jeudi 26 et vendredi 27 octobre à 20h au Théâtre des Champs-Élysées. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 10 à 85 €.

Les Paladins

→ de Jean-Philippe Rameau → Direction musicale William Christie → Mise en scène et chorégraphie José Mantalvo et Dominique Hervieu → Scénographie et conception vidéo José Mantalvo → Tati Lehtipuu, Stéphanie d'Ustrac, Sandrine Piau, François Pielino, João Fernandes, René Schirrer Orchestre et Chœur des Arts Florissants / Danseurs du Centre chorégraphique national de Créteil et du Val-de-Marne / Compagnie Mantalvo-Hervieu → Coproduction du Théâtre du Châtelet-Paris et du Barbican Centre-Londres → 15, 17, 19 et 20 octobre à 19 h 30 / 22 octobre à 16 h Réservation: 01 40 28 28 40 / chatelet-theatre.com

l'opéra
hip-hop

LE FIGARO SCOPE MAIRIE DE PARIS

Les leçons de musique

de Jean-François Zygel s'installent au Théâtre du Châtelet.

Première leçon, consacrée à Mozart, le mercredi 4 octobre à 18 h 30

10 € - placement libre

50 € - laisser-passer pour les 8 leçons

01 40 28 28 40 – www.chatelet-theatre.com

MEZZO télérama LE FIGARO MAIRIE DE PARIS

LA DÉCOUVERTE DE LA RENTRÉE

Valentina Igoshina

«...Toute de charme, de simplicité et d'humour, elle fait entendre un jeu où raffinement et caractère vont de pair. Passionnée par le répertoire romantique, on est impatient de l'écouter en récital à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet le 9 octobre.»

Alain Cochard
(PIANISTE, numéro septembre/octobre 2006)



Musorgsky
Tableaux d'une exposition
Furtive, Op. 10, 13
Schumann
Carnaval

REF : 2561634272

Robert Schumann (1810 - 1856)
Carnaval, op. 9

Modeste Moussorgsky (1839 - 1881)
Tableaux d'une exposition

CONCERT EXCEPTIONNEL
Lundi 9 octobre à 20h

ATHÉNÉE
Théâtre Louis-Jouvet

WarnerClassics

Les pianos Pleyel et Intrada
présentent

Delphine Lizé

Récital salle Pleyel

Dimanche 22 octobre 2006, 20h00

(Œuvres de Haydn, Liszt, Schumann)

Programme détaillé sur <http://concerts.intrada.fr>

Après le succès de son premier disque, consacré à Schumann, Delphine Lizé a été choisie par les pianos Pleyel comme ambassadrice de leur nouveau piano de concert, le P280, que l'on entendra pour la première fois en récital.



photo : David Veillard - design : 63com

Renseignements et réservations
salle Pleyel : 01 42 56 13 13
Tous les jours de 11 h à 19 h,
le dimanche jusqu'à 17 h
ou sur www.sallepleyel.fr
Tarif : de 20 à 30 €.

À paraître début 2007 : Delphine Lizé, récital à Pleyel.
Œuvres de Chopin, Liszt, Prokofiev, Schumann. Une coproduction pianos Pleyel et Intrada

Intrada
Entrée dans la musique classique

PARIS
Depuis 1907

classiquenews.com

58 / Classique

Multiphonies

Le G.R.M. ouvre ses portes au plus grand nombre : entrée libre.

Au sein de l'INA, le Groupe de Recherches Musicales (G.R.M.) est toujours associé à la personnalité emblématique de son fondateur, Pierre Schaeffer. Pionnier de l'électroacoustique, l'auteur du *Traité des objets musicaux* fit de ce centre un lieu des possibles sonores. Mais aujourd'hui, le G.R.M. développe de nouvelles pistes d'écoute et souhaite ouvrir ses portes au plus grand nombre. « Il faut avoir conscience de son histoire, mais surtout regarder vers l'avant. Nous ne sommes pas un musée ! », affirme Christian Zanési, directeur adjoint du G.R.M. La saison 2006-2007 de « Multiphonies » l'atteste. Après un week-end d'ouverture novateur (voir encadré), les temps forts se succèdent. À commencer par les concerts dédiés aux 80 ans du compositeur Francis Dhomont (11 novembre). « C'est un véritable symphoniste, qui n'a pas la notoriété qu'il mérite », remarque Christian Zanési. Le G.R.M. propose également la troisième édition de Présences électroniques (du 15 au 18 mars), où se produiront aussi bien Matmos, partenaires de Björk, que Denis Dufour, disciple de Luc Ferrari. Émilie Simon est même invitée à concevoir un programme expérimental. Pour Christian Zanési, « ce brassage des styles montre que le G.R.M. est ouvert à toutes les esthétiques ». Cette dynamique se retrouve dans la politique de création, axée notamment vers la nouvelle génération. Cette saison, « Multiphonies » commande des œuvres, entre autres, à Dominique Petitgand, proche des arts plastiques, et à Jonathan Prager, spécialisé dans la spatialisation du son. L'ensemble de ces initiatives rejoint la définition du G.R.M. émise par Christian Zanési : « C'est la maison des compositeurs ». **Antoine Pecqueur**



Christian Zanési, directeur adjoint du G.R.M.

Musiques aux centres

C'est une première. Durant le week-end des 7 et 8 octobre, le G.R.M. invite les six centres régionaux de création musicale à présenter un programme de musique mixte, acoustique ou électronique à la Maison ronde. De Martin Matalon à Thierry Pécou, pas moins de 20 compositeurs sont à l'affiche de cet événement symbolique. Le centre d'Alfortville, « La Muse en circuit », rend hommage à Luc Ferrari, disparu l'été dernier, avec des mouvements de *Presque rien n°2*. Il faut également signaler la création pour sons fixés de Michel Pascal, proposée par le C.I.R.M. de Nice, ainsi que le concert du centre de Marseille, le G.M.E.M., dédié aux saxophones virtuoses de Joël Versavaud. **A. Pecqueur**

Le 7 octobre à 18h et 20h et le 8 octobre à 18h à la Maison de Radio France.
Tél. 01 56 40 29 88. Entrée libre.



Orchestre Philharmonique de Strasbourg

Piano et orchestre symphonique
Nombre des orchestres de province sont né dans les années 1960 et 1970, sous l'impulsion d'André Malraux et de Marcel Landowski. L'histoire de l'Orchestre de Strasbourg est tout autre : l'année dernière, il fêtait ses... 150 ans. La trajectoire particulière de l'Alsace au cours du siècle dernier a permis à cet orchestre de développer à la fois le répertoire français et germanique. Mais depuis quelques saisons, la formation strasbourgeoise était en roue libre. Il aura fallu la nomination d'un chef ambiteux pour lui imprimer un nouveau souffle. Marc Albrecht dirige avec autant d'intelligence stylistique la musique des Lumières que celle de la Seconde Ecole de Vienne. Pour son déplacement dans la capitale, l'Orchestre a choisi un programme exclusivement consacré à Brahms – ou presque, car le *Quatuor pour piano et cordes* est donné dans la transcription d'Arnold Schoenberg. Mais surtout, le concert culmine avec le *Concerto pour piano n° 1*, interprété par l'immense Nelson Freire. Sonorité généreuse, phrasé inventif, le jeu du pianiste brésilien appelle les superlatifs. **A. Pecqueur**

Samedi 28 octobre à 20h au Théâtre des Champs-Élysées. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 8 à 55 €.

Opéras

Salomé

De Richard Strauss. Reprise.

La mise en scène par Lev Dodine de la *Salomé* de Richard Strauss est encore dans toutes les mémoires pour sa version d'anthologie de la « danse des sept voiles », diablement érotique. Mais il ne faudrait pas pour autant occulter la direction d'acteurs du metteur en scène russe, dans la lignée du grand Stanislavski. Cette reprise du drame lyrique que Richard Strauss a tiré de la pièce d'Oscar Wilde affiche une distribution sans stars. Pas de Karita Mattila ou d'Anja Silja ! La soprano Catherine Naglestad abordera ainsi pour la première fois le rôle-titre. L'Hérode de Chris Merritt, à la projection solaire, a par contre déjà fait ses preuves. C'est Hartmut Haenchen, un chef familial de la musique du XVIII^e siècle, qui dirigera cette reprise. **A. Pecqueur**

Les 4, 14 et 18 octobre à 20h, et le 8 à 14h30 à l'Opéra Bastille. Tél. 08 92 89 90 90. Places : 5 à 130 €.

Le Directeur de Théâtre

De Mozart

Prima Musica e poi le parole

D'Antonio Salieri / Nouvelle production

Mozart, toujours Mozart ! Par chance, cette année de célébration aura souvent été l'occasion de découvertes, créations inventives et bonnes idées... Parmi celles-ci, (*Suite page 60*)



La Péniche Opéra / Saison 2006/2007 / 59

Nouvelle saison, nouvelle aventure

La Péniche Opéra largue de nouveau les amarres de l'imagination, de la découverte, des genres musicaux et des plaisirs du texte. Une folle équipée sur les océans de la création attend le passager. Alexandros Markeas explore *Le Chant quotidien* quand Manuel Rosenthal croque avec humour et cruauté les travers de la société de l'entre-deux-guerres. De détours oniriques en escales lyriques, la Péniche s'offre une traversée du siècle.

rencontre Mireille Larroche

Directrice artistique de la Péniche Opéra, Mireille Larroche signe la mise en scène de *El Cimarron* de Hans Werner Henze.

La Péniche Opéra proposera une nouvelle production de *El Cimarron* de Henze. De quoi s'agit-il au juste ?

Mireille Larroche : Henze a donné à *El Cimarron*

« Cuba est un mythe qui a traversé tout le XX^e siècle »

le sous-titre de « récit-al » et c'est en effet un récit, un conte qui est donné à entendre à travers les propos d'un « cimarron » (ancien esclave cubain) recueillis peu avant sa mort, à l'âge de 104 ans. Cette narration est portée par le baryton mais aussi par les trois musiciens – percussions, guitare et flûte. C'est de la musique de chambre, descriptive, vivante et passionnée.

Le contenu quelque peu politique de l'œuvre vous a-t-il attiré ?

M. L. : Il y a dans cette œuvre une valeur politique exemplaire à la fois de rêve et de déception, car Cuba est un « mythe » qui a traversé tout le XX^e siècle. *El Cimarron* organise la rencontre du texte, de l'idée avec la musique. C'est une œuvre qui pose beaucoup de questions. D'ailleurs, d'un point de vue dramaturgique, le baryton-narrateur (Paul-



Alexandre Dubois) sera un homme d'aujourd'hui, à la recherche de Cuba, en quête de ses racines.

Propos recueillis par Jean-Guillaume Lebrun

Du 22 janvier au 12 février (les lundis, vendredis et samedis à 20h30).

Places : 24 €.



***El Cimarron* par Paul-Alexandre Dubois, baryton narrateur**

« Ce n'est pas vraiment un opéra parce qu'il n'y a pas de personnages, seulement un récitant qui raconte la vie d'un autre. C'est plutôt de la musique de chambre ou même un grand récitatif accompagné. La musique véhicule des images venues de Cuba (des *habaneras*, des rythmes afro-cubains...) mais par une écriture très moderne, une voix entre parlé et chanté. »

rencontre Alexandros Markeas

Compositeur en résidence à la Péniche Opéra, Alexandros Markeas propose sa dernière création : *Le Chant quotidien*, sur des poèmes de Ghérasim Lucas, avec Paul-Alexandre Dubois et l'Ensemble 2e2m.

Le Chant quotidien mêle poésie, chorégraphie, voix et instruments. Comment définiriez-vous cette œuvre ?

Alexandros Markeas : *Le Chant quotidien* est à la limite entre le récital et le théâtre musical. Mais je tiens à affirmer que c'est véritablement un cycle de mélodies. Mon écriture musicale se rattache à cette tradition qui se construit dans un rapport étroit entre le compositeur et le poète.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans les vers du poète roumain Ghérasim Lucas ?

A. M. : Ghérasim Lucas ne s'est pas cantonné à écrire des poèmes, mais s'est aussi interrogé

« Le compositeur est un faiseur de spectacle. »

sur la façon de les déclamer. C'est le précurseur du slam ! Son travail sur la langue correspond à mes recherches autour du rythme.

Quelle esthétique musicale avez-vous développée dans *Le Chant quotidien* ?

A. M. : J'épouse une esthétique qui emprunte beaucoup à la variété. Par ailleurs, je confronte mon expérience artistique aux technologies du quotidien. Dans *Le Chant quotidien*, il y a ainsi



L'Ensemble 2e2m.

un dialogue entre le chanteur soliste et son double, qui apparaît sur des écrans. Cet aspect de vidéo-miroir renvoie clairement au système de la Star Ac. Pour moi, le compositeur est un faiseur de spectacle.

Quelle place prend cette création dans votre résidence à la Péniche Opéra ?

A. M. : C'est un travail très important. La Péniche est une structure qui permet d'expérimenter les formes. Je crois plus à ces lieux où tout le monde se connaît qu'aux grosses maisons bien plus complexes dans leur fonctionnement. Dans un an, je projette d'écrire pour la Péniche un opéra sur Elia Kazan.

Propos recueillis par Antoine Pecqueur

Les 12, 19, 26 mars et 2 avril à 20h30. Places : 17 €.

Promenons-nous dans les bois

Destiné au jeune public, *Promenons-nous dans les bois* présente une adaptation de *La Forêt bleue* de Louis Aubert et une création de Bruno Gillet. Rencontre avec Claude Lavoix, qui en assure la direction musicale.

Qui était ce Louis Aubert ce compositeur breton, aujourd'hui tombé dans l'oubli ?

Claude Lavoix : C'est un représentant de la grande école française ! Aubert fréquentait la classe de Fauré au Conservatoire et y a rencontré Ravel, avec qui il se lia d'amitié. Avant la seconde guerre mondiale, ses œuvres étaient encore beaucoup jouées. Par la suite, certains l'ont traité de haut...

Vous avez réalisé une version de chambre de *La Forêt bleue*. Comment avez-vous procédé ?

C. L. : Il fallait passer de deux heures et demie de musique à une heure. J'ai dû supprimer une grande partie des chœurs et confier à certains chanteurs deux rôles différents. Mais la réduction des parties d'orchestre au piano seul sonne très bien – aussi bien que celle de *Pelléas et Mélisande* de Debussy.

Le livret est une véritable plongée en enfance...

C. L. : L'histoire réunit en effet tous les personnages des contes de Charles Perrault. Le Petit Poucet a même une histoire d'amour avec le

Chaperon rouge ! Il y a un peu de cruauté dans le texte, car les enfants ont besoin d'avoir peur pour se rendre compte qu'autour d'eux tout va bien.

Outre l'opéra de Louis Aubert, le public pourra entendre une création de Bruno Gillet.

C. L. : Le spectacle s'inscrit dans le cadre des petits-déjeuners musicaux, dont l'idée est de pro-

« L'histoire réunit tous les personnages des contes de Charles Perrault »

grammer à chaque fois une œuvre de musique contemporaine. En contrepoint à *La Forêt bleue*, Bruno Gillet a composé sa partition d'après une punition qu'avait reçue l'un de ses enfants. Ce sera aussi l'occasion de fêter les 70 ans de ce compositeur, qui fut l'élève de Nadia Boulanger. **Propos recueillis par Antoine Pecqueur**

Les 11, 18, 25 mars, 1^{er}, 29 avril, 6, 13, 20 et 27 mai à midi. Places : 24 €.

Sophie Arnould

Cantatrice pleine d'esprit admirée de ses contemporains – de Louis XV à Beaumarchais – et fascinante égarée pour les générations suivantes, Sophie Arnould fait partie de ces figures immortelles de l'histoire du théâtre. La soprano Catherine Dune part à la rencontre de la cantatrice à travers l'opéra éponyme de Gabriel Pierné, précédé d'un prologue du compositeur américain Tom Johnson (né en 1939). **J.-G. Lebrun**
Du 21 septembre au 28 octobre (les jeudis, vendredis et samedis à 20h30, sauf le 21 octobre). Places : 24 €.

Les lundis de la contemporaine

« Les lundis de la contemporaine » donnent carte blanche à des compositeurs souvent éloignés des sentiers battus. Outre Alexandros Markeas et son *Chant quotidien*, la Péniche accueillera Alexandre Levy, Denis Chouillet et Bruno Gillet. Ces compositeurs ont en commun d'avoir transgressé



Denis Chouillet

les styles pour développer un langage à la fois personnel et accessible. **A. Pecqueur**

Les 4, 18 décembre, 23 avril et 21 mai à 20h30. Places : 17 €.

Les mardis baroques

Élisabeth Jacquet de la Guerre, Claude Gervais, Nicolas Bernier... Ces compositeurs français de l'ère baroque n'ont pas l'aura d'un Lully ou d'un Rameau. Ils se sont pourtant illustrés avec succès dans le genre de la cantate. « Les mardis baroques », avec Iakovos Pappas et son ensem-

blye Almazys, nous feront redécouvrir ces opéras en miniature. **A. Pecqueur**
Les 9 janvier, 6 février, 6 mars et 3 avril à 20h30. Places : 17 €.

Les Petites Bêtes

Saint-Saëns et son *Carnaval des animaux* n'ont pas l'exclusivité du bestiaire musical. Dans le spectacle « Les Petites bêtes », Alexandre Grandé dirige un programme de musiques russes du XX^e siècle, de Chostakovitch à Stravinsky. Les mélodies du folklore traditionnel se mêlent aux expérimentations sonores les plus audacieuses. Et dans les heures parfois noires de la Russie du siècle dernier, l'humour apparaît comme l'outil d'une résistance indispensable. **A. Pecqueur**
Les 9, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 18 et 19 mai à 14h30 à l'Opéra Comique. Places : 7 à 10 €.

O Bonheur des Dames !

Manuel Rosenthal, l'un des grands chefs du XX^e siècle, fut aussi le continuateur de l'opéra bouffe. Cet élève de Ravel compose en 1928 *Rayon des soieries* puis en 1937 *La Poule noire*. Mireille Larroche met en scène ces deux ouvrages, peinture drôle mais aussi cinglante de la petite bourgeoisie du début du XX^e siècle. **J.-G. Lebrun**

Du 30 mai au 30 juin (les mercredis à 19h, les jeudis, vendredis, samedis à 20h30 et les dimanches à 16h) au Théâtre Sylvia Montfort. Places : 26 €.

La Péniche Opéra
Compagnie Nationale de Théâtre Lyrique
et Musical
46, Quai de la Loire – 75019 Paris
Tél. 01 53 35 07 77
www.penicheopera.com

cette production reconstituant la joute artistique à laquelle se sont livrés Mozart et Salieri, le 7 février 1786 à l'Orangerie du Palais de Schönbrunn à Vienne. Ce jour-là, à l'occasion de la visite de sa sœur, Joseph II invite sur scène ces deux représentants prestigieux des clans allemands et italiens qui s'opposent sur la scène musicale viennoise. Compositeurs et librettistes se sont pris au jeu, on s'en doute, pour donner le meilleur d'eux-mêmes dans ces courts divertissements en un acte... À la tête de son Orchestre Opéra Fuoco, le bouillonnant David Stern dirige successivement, en version de concert, *Le Directeur de Théâtre* de Mozart puis *Prima la Musica e poi le parole* (D'abord la musique, ensuite les paroles) de Salieri. Avec les voix de Sara Hershkowitz, Lisa Larsson, Mathieu Abelli, Pierrick Boisseau et Alan Ewing. Attention, le jour même du concert à 19 h, David Stern propose une rencontre en forme d'introduction à la soirée...

J. Lukas

Mardi 10 octobre à 20h30 au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines (78).
Tél. 01 30 96 99 00. Places : 10 à 26 €.

Les Troyens

D'Hector Berlioz / Nouvelle production

Que la première production nouvelle à l'affiche cette saison à l'Opéra Bastille soit *Les Troyens* de Berlioz est éminemment symbolique : pour sa troisième année à la tête de l'Opéra de Paris, Gérard Mortier y monte une production qui lui tient à cœur et qui avait fait date lors de sa présentation au Festival de Salzbourg en 2000. La mise en scène – délibérément abstraite, dans un décor unique et sans recours aucun à un



Photo : Bagnone

Sylvain Cambreling retrouve *Les Troyens* de Berlioz dans la production salzbourgeoise de Herbert Wernicke. Dix représentations à l'Opéra Bastille (à 18h) du 11 octobre au 14 novembre.

exotisme ici hors de propos – était l'œuvre de Herbert Wernicke, décédé en 2002 ; l'Opéra de Paris lui rend cette année hommage (avec, outre *Les Troyens*, la reprise du *Chevalier à la rose* en décembre). Vaste fresque musicale et dramatique, *Les Troyens* sont sans conteste l'aboutissement de l'œuvre d'Hector Berlioz, tant par son envergure (près de quatre heures de musique) que par sa construction avec une action en deux temps, d'abord à Troie puis à Carthage autour des personnages de Cassandra puis de Didon – comme à Salzbourg, Deborah Polaski tient les deux rôles. Berliozien passionné, Sylvain Cambreling retrouve d'ailleurs l'essentiel de la distribution de 2000 dont Jon Villars en Énée. **J.-G. Lebrun**

Les 11, 17, 21, 24, 28 octobre, 1^{er}, 4, 9 et 14 novembre à 18h, le 15 octobre à 14h30 à l'Opéra Bastille. Tél. 08 92 89 90 90. Places : 5 à 150 €.

Zaïde(s)

Opéras de Mozart et Bernard Cavanna. Nouvelle production / création.

De tous les « petits opéras » de Mozart, de jeunesse ou délaissés au profit de ses immenses chefs-d'œuvre du genre, *Zaïde* n'est pas le plus négligeable, loin s'en faut. Laissé inachevé par le compositeur en 1780 au profit de *L'Enlèvement au Sérail*, il recèle une heure de musique magnifique et ne souffre que de l'absence de son ultime scène, qui aurait dû pourtant dénouer la situation dramatique et pour le moins délicate de l'infidèle Zaïde, amoureuse de Gomatz, et propriété du puissant et jaloux Sultan Soliman... Le metteur en scène Michel Rostain a eu la formidable idée de solliciter le concours d'un compositeur contemporain, Bernard Cavanna, pour prendre le relais de Mozart et composer, sur le même thème, un nouvel opéra qui comble la scène manquante de l'opéra mozartien... Plongeant résolument *Zaïde* dans l'actualité, conscient qu'aujourd'hui encore, on n'hésite pas dans certains pays à lapider les « femmes adultères », Cavanna et son librettiste Michel Rostain choisissent de raconter l'histoire d'une Zaïde très contemporaine à travers le prisme d'un reportage journalistique. « *Le cadavre de Zaïde a été retrouvé ce matin* » annonce d'emblée le journaliste en ouverture de son JT. Suivent alors les cinq courts mouvements, en forme de flash-back, de cet opéra-réalité au cours duquel on revient sur « *les jours heureux du couple* » et où Slimane, le mari jaloux et criminel, répond aux questions du journaliste... Avec les voix d'Elise Gâbele (soprano), Rémi Garin (ténor), Jacques Calatayud (baryton) et Alain Buet (basse), mais aussi Dominique Debart (direction musicale) à la tête de son Ensemble / Orchestre régional de Basse-Normandie, sans oublier les costumes de Chantal Thomas.

J. Lukas

Jeudi 12 octobre à 20h30 au Centre Culturel Boris Vian des Ulis (91). Tél. 01 69 29 34 91
Mardi 24 octobre à 20h30 à la Coupole de Combs-la-Ville (77). Tél. 01 60 34 53 60.

Giulio Cesare

De Georg Friedrich Haendel. Nouvelle production.

Giulio Cesare est sans conteste l'un des opéras les plus donnés de Haendel. Déjà lors de sa création en 1724, les représentations ne désemplissaient pas. Plusieurs raisons à cela : le livret retrace l'aventure égyptienne d'un héros universellement connu et la musique recèle des airs au charme mélodique irrésistible. La nouvelle production du Théâtre des Champs-Élysées s'avère pour le moins prometteuse. Confier la mise en scène à Irina Brook constitue un gage de poésie et d'inventivité. L'énergie théâtrale de son *Eugène Onéguine* à Aix-en-Provence est encore dans toutes les mémoires. Au TCE, Irina Brook se retrouve



Événement : Christophe Rousset assure la direction musicale du *Giulio Cesare* de Haendel mis en scène par Irina Brook. Les 16, 18, 20 et 24 octobre à 19h30, le 22 octobre à 17h au Théâtre des Champs Élysées.

face à un plateau vocal d'exception. Le contre-ténor Andreas Scholl (Giulio Cesare) possède un timbre unique, alliant pureté et profondeur. Rompue à la stylistique baroque, Rosemary Joshua (Cleopatra) fait preuve d'une souplesse vocale de premier plan. Quant à la mezzo-soprano Sonia Prina (Comelia), sa maîtrise du souffle et sa projection dans le registre grave l'ont propulsée sur toutes les scènes. A la tête de ses Talens Lyriques, le claveciniste Christophe Rousset devrait sans aucun doute dépoussiérer récitatifs et aria da capo pour révéler la magie instrumentale de l'écriture haendélienne.

A. Pecqueur

Les 16, 18, 20 et 24 octobre à 19h30, le 22 octobre à 17h au Théâtre des Champs Élysées. Tél. 01 49 52 50 50. Places : 5 à 130 €.

La tragique Histoire de Paillasse

D'après Ruggero Leoncavallo / Nouvelle production

L'ouvrage raconte l'histoire de Canio, clown très amoureux de sa femme qui, soudain convaincu que celle-ci la trompe, la tue réellement sur scène, ainsi que son amant... Composé en 1892 par le napolitain Ruggero Leoncavallo, *I Pagliacci*, ouvrage légendaire du courant veriste, entre au répertoire de l'Opéra de Paris en 1902 dans une version française intitulée *Paillasse*. Il devient alors très vite un des opéras les plus populaires de son temps et quelques-uns de ses airs, dont « Ris donc, Paillasse », sont de véritables tubes... Un siècle plus tard, sans perdre nombre de ses qualités, dont une formidable inspiration dramatique, *Paillasse* méritait incontestablement ce lifting opéré par le metteur en scène Xavier Ricard. Dans cette production proposée par l'Arcal, il choisit par exemple de supprimer le chœur, de chanter l'œuvre en français en s'appuyant sur une nouvelle traduction et de susciter une radicale transcription de la partition d'orchestre pour violon, contrebasse et accordéon. « *Notre tragique histoire de Paillasse se veut un voyage ludique et émotionnel au cœur de l'idée même de représentation* » confie Xavier Ricard qui résume la problématique de son personnage : « *Sous la détroque de Paillasse, Canio passe sa vie à jouer sur scène les cocus et, dans la vie passe son temps à se défendre de l'être. Un jour, et c'est à ce jour-là que nous sommes invités à assister, ces deux images acceptables pour lui, car parfaitement distinctes, cessent de l'être : l'image du comédien se superpose violemment à celle de l'homme. La confusion qui en résulte opère un effet de brouillage, un court-circuit. La crise éclate, dévastatrice. Canio ne peut littéralement plus jouer, ne peut plus changer de masques, ne peut plus tricher avec lui-même, la vérité ainsi révélée est intolérable : il ne trouve d'autre issue que dans le meurtre des amants, provoquant ainsi sa propre perte* ». Après un an de tournée en France au cours de la saison 2005-2006, le nouveau « Paillasse » fait heureusement sa première apparition sur une scène parisienne. Avec Pierre Roullier (adaptation et direction musicale) et les jeunes voix de l'Arcal : Damien Bigourdan, Anne Rodier, Pierre Corbel, Jean Fischer et Lionel Monier (comédien).

J. Lukas

Du 7 au 10 novembre à 20h30 au Théâtre Silvia Monfort. Tél. 01 56 08 33 88. Places : 15 et 22 €. Site : www.arcal-lyrique.fr

Judith

L'ensemble Dialogos se fait l'interprète d'une passionnante reconstitution musicale de *Judith*, un poème épique du début du ►►

Les Patrons Olivier Mantéi

Instant Pluriel, Opéra Comique, saison des Bouffes du Nord

Personnalité discrète mais influente, travailleur acharné, gestionnaire visionnaire, Olivier Mantéi apparaît comme l'un des nouveaux hommes forts de notre vie musicale. Révélé à ses débuts par son travail aux côtés de Laurence Equilbey et du Chœur Accentus, Olivier Mantéi est à la fois, au sein de la société Instant Pluriel qu'il codirige avec Martine Croce, producteur, agent et administrateur. Il entame aujourd'hui une nouvelle aventure en qualité de Directeur délégué de l'Opéra Comique auprès de Jérôme Deschamps qui succédera à Jérôme Savary fin 2007.

Vous exercez en réalité plusieurs métiers au sein de votre société Instant Pluriel, on pourrait s'y perdre un peu...

Olivier Mantéi : Ce sont des métiers qui se rejoignent, car ils servent tous un même projet musical. On travaille au côté d'un musicien, on porte une carrière. Instant Pluriel est une structure



« Que l'on soit dans le privé ou dans le public, je crois que l'on fait le même métier, dès lors que l'on sert un projet musical ambitieux. »

de production que nous avons créée il y a 8 ans, qui repose sur une équipe de six personnes. C'est vrai qu'on exerce différents métiers... Celui d'agent – on a une vingtaine d'artistes que l'on soutient –, celui de producteur – c'est ainsi que l'on porte la Chambre Philharmonique d'Emmanuel Krivine, la saison musicale des Bouffes du Nord, mais aussi, chaque année, deux ou trois grosses productions lyriques – et celui d'administrateur – on conseille ou réalise des prestations pour un certain nombre d'institutions auxquelles on apporte un savoir-faire dans les métiers de l'ingénierie musicale.

C'est une conception très nouvelle de ce métier...

O. M. : L'objectif d'Instant Pluriel, d'où son nom, était d'adapter un fonctionnement de production conforme à la pratique intermittente de la musique. On sait que l'intermittence recouvre un pan important de la vie musicale. Ce sont des artistes ou des ensembles qui fonctionnent par périodes de travail et qui, pourtant, le plus souvent, génèrent tous des structures permanentes qui coûtent très cher. Nous, on a créé une structure polyvalente avec des personnes totalement formées

►►► XVI^e siècle dont on a perdu toute trace de la musique. Le livre de *Judith*, tiré de l'Ancien Testament, a inspiré au poète dalmate Marko Marulic, mort à Venise en 1521, son œuvre la plus célèbre, considérée comme le chef-d'œuvre de la littérature croate. Premier écrivain classique de sa patrie, humaniste reconnu en son temps dans toute l'Europe, Marulic signe avec *Judith* l'un de ses rares textes conçus dans sa langue maternelle. L'essentiel de son œuvre est par ailleurs écrite en latin et en italien. Récemment créée à l'Abbaye de Royaumont, cette *Judith* surgie du fond des temps s'appuie sur les prodigieuses recherches de Katarina Livljanic, à la fois chanteuse, musi-

cologue et directrice musicale de l'ensemble Dialogos. Elle apparaît comme l'une des principales spécialistes actuelles de l'interprétation du plain-chant et de la musique liturgique du haut Moyen Âge, avec une prédilection pour les chants de l'aire méditerranéenne. Après ses études au Conservatoire National à Zagreb en Croatie, Katarina Livljanic s'installe en France où elle devient docteur en musicologie et Maître de conférences en musique médiévale à l'Université de Sorbonne-Paris IV. **J. Lukas**

Instant Pluriel a la particularité d'être un producteur privé qui travaille souvent avec de l'argent public !

O. M. : Instant Pluriel ne reçoit aucune subvention directe. C'est une structure qui fonctionne

avec une petite économie, qui a des résultats toujours très proches de l'équilibre, mais qui porte des projets assez ambitieux, aux côtés d'artistes prestigieux qui ont un vrai projet. De ce fait, on est forcément en lien avec des institutions qui trouvent leur intérêt à déléguer la production à une structure comme la nôtre. On vient par exemple de réaliser la programmation et l'inauguration de la Cité de la Musique de Strasbourg. Que l'on soit dans le privé ou dans le public, je crois que l'on fait le même métier, dès lors que l'on sert un projet musical ambitieux. On le sert d'une manière différente, pas forcément avec les mêmes moyens, mais la finalité est la même.

Par quelles personnalités de ce métier avez-vous été marqué ?

O. M. : J'ai travaillé aux Bouffes du Nord avec Peter Brook et Stéphane Lissner. J'ai travaillé et je travaille beaucoup en étroite collaboration avec la Cité de la Musique et Laurent Bayle. Ces rencontres ont été un très grand enrichissement. Je pense aussi, évidemment à Laurence Equilbey, ou plus récemment Jérôme Deschamps et Emmanuel Krivine qui sont d'autres rencontres très fortes, et que j'espère longues !

Propos recueillis par Jean Lukas

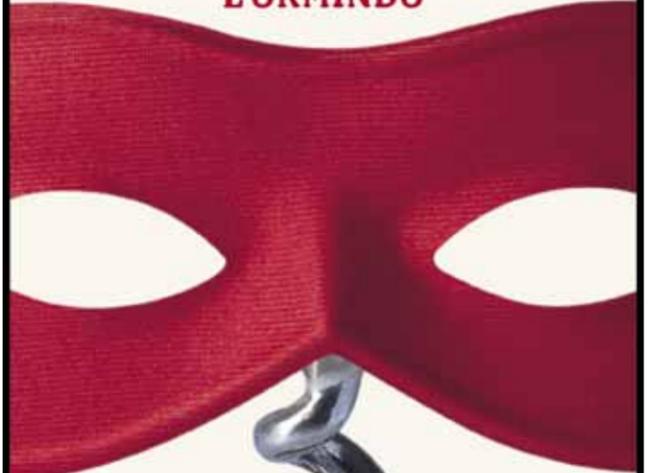
Le 17 novembre à 20h30 au Théâtre de Cachan. Tél. 01 45 47 72 41.

OPERA DE MASSY

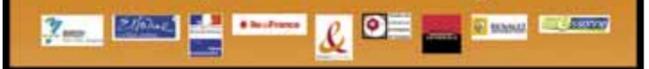
Direction Jack-Henri Soumère

SAISON 2006/2007

DON GIOVANNI
LA CARMENCITA
UN VIOLON SUR LE TOIT
RIGOLETTO / BORIS GODOUNOV
LADY MACBETH DE MZENSK
L'ORMINDO



0,34 euro/min
0 892 70 75 75
www.opera-massy.com



ISSIV
THEATRE
suresnes
JEAN VILAR

octobre

La Carmencita
d'après "Carmen" de Bizet
Dominique My / Matthew Jocelyn
6 et 8 octobre

Au Chat Noir
Revue musicale littéraire
de Sophie Accaoui
12 et 19 octobre

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir
Pierre Desproges / Michel Didym
14 et 15 octobre

Mayra Andrade
"Navega"
20 octobre

Elisabeth Kontomanou
"Waitin' for spring"
22 octobre

Trahissons
Harold Pinter / Philippe Lantou
24 octobre

01 46 97 98 10
www.theatre-suresnes.fr

62 / Jazz entretien Esbjörn Svensson Trio

créatives. Considéré en Suède comme un groupe de pop-rock, les trois musiciens livrent surtout la clé d'un univers spirituel et original. « Tuesday Wonderland », leur dernier album (qui paraît chez Act/Harmonia Mundi) confirme cette veine explorée depuis leurs débuts.

Comment a évolué votre musique en treize ans ?

Esbjörn Svensson : A l'origine, notre trio s'inspirait de Bill Evans, Keith Jarrett, Miles Davis. Au fil des albums, notre façon de travailler, de faire sonner nos instruments et de composer s'est affirmée. Nous possédons une mine - la mine E.S.T ! - et nous creusons, sans regarder autour de nous. Nous ne savons pas ce que nous cherchons. La musique, seule, nous indique le chemin.

Avec un album tous les ans et demi, ne redoutez-vous pas le manque d'imagination ?

E. S. : La mine est inépuisable. Les idées sont toujours là, il suffit de prendre soin d'elles. Et de descendre dans son âme pour concevoir tout un univers. Ce que l'on a à l'intérieur influe sur ce qui nous entoure, juste par la croyance en cet « intérieur ». Difficile, d'ailleurs, de délimiter l'intérieur et l'extérieur. N'est-ce pas la même chose ?

Pourquoi avoir choisi ce titre étrange et poétique, Tuesday Wonderland ?

E. S. : Ma grand-mère, atteinte d'Alzheimer, ne reconnaît rien et pose sur le monde un regard neuf. Nous devrions en tirer un enseignement. Nous, personnes « normales », sommes aveugles face aux mystères de la vie : incapables de

« A trois, chaque musicien participe. La communication, télépathique, fusionnelle, s'établit en toute liberté. »



Esbjörn Svensson Trio : l'une des formations les plus innovantes du jazz européen depuis plus d'une décennie. Le 14 octobre à Aulnay et le 20 au Bataclan.

voir ce qu'il y a de grand dans les petites choses. Par exemple, du lundi au jeudi, jours ouvrables, la semaine paraît ennuyeuse. Alors que du vendredi soir au dimanche, on la croit fantastique ! Voilà, j'avais envie de dire : laissez tomber le samedi ; le mardi, aussi, peut être merveilleux ! Tu pourrais loucher quelque chose.

Avec Magnus Oström et Dan Berglund, vous êtes des amis proches. Qu'apporte cette formule en trio ?

E. S. : En tant que pianiste, le « trio » me permet de jouer beaucoup. A trois, chaque musicien participe. La communication, télépathique, fusionnelle, s'établit en toute liberté. Trois est le nombre d'or selon moi. Contrairement à d'autres musiciens de jazz qui privilégient leurs talents individuels, E.S.T. mûrit et s'élabore en groupe. Nous essayons de créer une unité plus forte. Je pense que « 1+1+1 » font plus que trois. E.S.T., c'est une entité, une trinité. Ake Linton, l'ingénieur du son, la complète.

Comment pourriez-vous situer votre musique ?

E. S. : Notre public n'est pas spécifique au jazz.

En treize ans d'existence et dix albums, le trio suédois E.S.T. s'est affirmé comme l'une des formations de jazz les plus

innovantes et originales. Leur dernier album (qui paraît chez Act/Harmonia Mundi) confirme cette veine explorée depuis leurs débuts.

« A trois, chaque musicien participe. La communication, télépathique, fusionnelle, s'établit en toute liberté. »



Esbjörn Svensson Trio : l'une des formations les plus innovantes du jazz européen depuis plus d'une décennie. Le 14 octobre à Aulnay et le 20 au Bataclan.

Il vient voir un concert de musique improvisée, plein d'éléments différents : de l'électro, des parties écrites, des choros. E.S.T. oscille entre rock, musique classique contemporaine, free jazz. Mais ce ne sont que des mots ! L'unique challenge, à la fois simple et compliqué, c'est de faire sa propre musique. Il n'est pas seulement question d'art, mais de soi-même. Seul compte le chemin vers le bonheur.

L'avez-vous trouvé ?

E. S. : Tout dépend ce que l'on entend sous ce mot. Oui, j'essaie d'être au plus prêt de ce que je devrais faire. La musique n'est pas une chose accessoire que nous faisons pour gagner de l'argent. Notre musique, c'est tout simplement ce que nous sommes.

Propos recueillis par Anne-Laure Lemancel

Samedi 14 octobre à 21h à l'Espace Jacques Prévert / Théâtre d'Aulnay-sous-Bois (93). Tél. 01 48 68 49 90. Places : 16 à 22 €.

Le 20 octobre à 20h30 au Bataclan (JVC Jazz Festival). Tél. 01 46 21 08 37. Places : de 34 à 42,50 €.

Jazz à Radio-France

Repéré depuis déjà presque une décennie comme l'un des pianistes français les plus exceptionnels, **Franck Avitabile** a enregistré coup sur coup pour Dreyfus Jazz deux albums en solo : « Just Play », en 2005, et aujourd'hui « Short stories ». C'est encore une fois dans cet exercice à haut risque, où il excelle, qu'on



Le pianiste Franck Avitabile en solo le 7 octobre à 17h30 à la Maison de Radio-France.

le retrouve en concert à Radio-France. En deuxième partie de la même soirée : le guitariste **Pierre Durand** -musicien versatile aussi à l'aise dans le blues que dans le jazz, primé au Concours de la Défense en 2005- présente son « Roots Quartet » composé de Vincent Le Quang au saxophone, Christophe Hache à la contrebasse et Jean-Luc Landsweerd à la batterie. **J.-L. Caradec**

Samedi 7 octobre à 17h30 au Studio Charles Trénet de la Maison de Radio-France. Tél. 01 56 40 15 16. Places : 5 €.

Factory

C'est la fenêtre branchée du festival d'Ile-de-France, balançant entre jazz, électro et musiques expérimentales, voire électro-jazz ou jazz expérimental... En quatre soirées, le festival alterne et allie concerts, projections, sets de DJ et créations. Avec le pianiste Bojan Z, le swing house de Matthew Herbert, la rencontre de Buncello et du quatuor de bidouilleurs Birdy Nam

rencontre Nicolas Folmer, trompettiste

Jazz / 63

Largement remarqué en 2004 avec un premier album personnel (« *l comme lcare* » chez Cristal Records) qui lui avait valu deux très mérités « Django d'Or », le surdoué Nicolas Folmer fait son grand retour en leader avec un nouvel opus admirable, espace idéal de cohabitation de ses qualités de compositeur, d'arrangeur, d'instrumentiste et d'improvisateur. Ce jeune trompettiste de 28 ans a aussi fondé et co-dirige le « Paris Jazz Big Band » (avec Pierre Bertrand) et le groupe « No Jazz » (avec Philippe Sellam). « *Fluide* » (chez Cristal Records), son nouvel album, réunit un quartet inédit composé de Pierre-Alain Goualch au piano, Jérôme Regard à la contrebasse et Thomas Grimmonprez à la batterie. La nouvelle référence française de la trompette.

Comment s'articule votre travail de leader en quartet avec celui que vous partagez par exemple à la tête du Paris Jazz Big Band... Nicolas Folmer : Le big band est au jazz ce que l'orchestre symphonique est à la musique classique, ce qui laisse beaucoup de place pour le compositeur puisque presque toute la musique

de cultures très différentes. Ces expériences de rencontres sont de belles leçons de vie qui m'ont personnellement enrichi et inspiré les compositions de ce nouveau projet.

C'est pourquoi certains titres du disque sont des prénums... comme « Meddy » ou « Pablo »...

N. F. : Meddy est pour moi le plus grand pianiste de l'océan Indien. J'ai eu la chance de jouer avec lui à La Réunion. Sa façon de penser la musique et très différente de la mienne, moi qui ai reçu une formation académique. Pablo lui est un ami Vénézuélien. Je l'ai connu au Conservatoire de Paris, il y a 10 ans. Son côté « caméléon » fonceur et brillant m'a toujours servi de modèle.



« Improviser permet de faire tomber des barrières. C'est pour moi un moyen de communication universel. »

Chaque thème de « *Fluide* » raconte une petite histoire liée à ces rencontres. J'ai, par exemple, écrit deux ballades pour ma petite sœur, comme dans une comptine, pour bercer l'enfant qu'elle reste un peu à mes yeux.

Cet album est donc marqué par une série d'influences et de rencontres avec des personnes avec lesquels un « fluide » est passé...

N. F. : Je pense qu'au-delà des contraintes techniques, on joue et on écrit ce que l'on est au plus profond et que l'on se nourrit des autres. Improviser permet de faire tomber des barrières. C'est pour moi un moyen de communication universel. Lorsqu'on improvise, on s'écoute, on se comprend.

Propos recueillis par Jean-Luc Caradec

Mardi 10 octobre à 21 h au New Morning. Tél. 01 45 23 51 41.

Nam, ou encore l'électronica vidéo du Mexicain Murcof face au piano classique de Francesco Schlimé... **V. Fara**

Du 11 au 14 octobre à la Cigale. Tél. 01 58 71 01 01. Site : www.fid.fr. Places : de 16 à 20 €.

Kora Jazz Trio

Le Kora Jazz Trio repose sur l'idée belle et simple de rencontre entre la tradition musicale mandingue et la liberté du jazz, de la Kora, des percussions d'Afrique et du piano. Spontanéité, invention et fraîcheur sont les maîtres mots de ce voyage musical, de « Now's the time » de Charlie Parker à « La Mer » de Charles Trenet... Avec Djeli Moussa Diawara, frère de Mory Kanté, à la kora, Abdoulaye Diabaté au piano et Moussa Cissoko aux percussions. **J.-L. Caradec**

Vendredi 13 et samedi 14 octobre à 21h30 au Sceaux What des Gêmeaux à Sceaux (92). Tél. 01 46 61 36 67.

Place au Jazz à Antony

La ville d'Antony continue sur la bonne voie et, pour la deuxième année consécutive, fait place au jazz. Trois concerts sont à l'affiche de cette édition 2006 avec d'abord la chanteuse « de traverse » Mina Agossi, inclassable et périlleuse vocaliste, qui s'exprime sans filet à la tête d'un trio composé du batteur Ichiro Onoe et du contrebassiste Eric Jacot (le 13). Dans son sillage, Laurent Mingnard réunit au cours de la même soirée ses deux groupes extrêmes : le mini « Pocket quartet » puis le maxi Duke Orchestra, spécialiste de la musique d'Ellington. Enfin, c'est à Laurent De Wilde que reviendra le mot de la fin, en trio avec Laurent Robin (batterie) et Darryl Hall (contrebasse) comme dans son récent et remarquable album « *The Present* ». **J.-L. Caradec**

Les 13, 14 et 21 octobre à 20h45 à Antony (94). Tél. 01 40 96 72 82. Places : 8 à 16 €.

VILLIERS-LE-BEL
SAISON CULTURELLE 2006 > 2007

Yann Tiersen > Katel > Donel > Le Fil Rouge Théâtre
La Tragédie du Roi Christophe/Aimé Césaire > Mariza
Requiem de Mozart > Cie Les Frères Kazamaroffs
Cie Au Fil du Vent > Praxinoscope Théâtre > Dgiz > Miossec
Laurent Dupont > Cie Retouramont > Claire Diterzi
Pietra Montecorvino > Bouffou Théâtre > Sylvie Joly
Ziyaria, Haïdouti Orkestar, Grupo Batazo > Bratsch
Tof Théâtre...

Renseignements : 01 34 04 13 20 / culturelvb@wanadoo.fr
www.ville-villiers-le-bel.fr

CARATINI JAZZ ENSEMBLE

Saison 2006/2007

Première rendez-vous
15 OCTOBRE PARIS / MILE BAYARD
En collaboration avec l'Orchestre Lamoureux direction Didier Beuville
Charles Mingus, The Black Soul and the Gong Lady
Patrice Caratini From the Ground et Blues comme une prière
David Gourvillat Instruments solo

12 JANVIER SCEAUX / LES GÊMEAUX
Kawaraï création de Patrice Caratini
richi multiple pour grand blues, richiari et merveilleux instrumentaux
avec le Cheikha Niassou de Grigny direction Jean-Marie Poissant

et aussi

18 NOVEMBRE / CHARENTAIS / ESPACE Pierre Bénédicty La Vie
4 FÉVRIER / VILLIERS-LE-BEL (avec un concert de jazz) **14 OCTOBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **21 OCTOBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **28 OCTOBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **4 NOVEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **11 NOVEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **18 NOVEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **25 NOVEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **2 DÉCEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **9 DÉCEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **16 DÉCEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **23 DÉCEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz) **30 DÉCEMBRE / ANTONY** (avec un concert de jazz)

www.caratini.com

VENDREDI 13 NOVEMBRE À 20H30

Brasilianos
Hamilton de Holanda quintet
invite
Didier Lockwood

MAISON DE LA MUSIQUE NANTERRE
8, RUE DES ANCIENNES-MAIRIES
92000 NANTERRE - 01 41 37 94 21
RER A STATION NANTERRE-VILLE
AUTRES POINTS DE VENTE : MAGASINS FNAC-CARREFOUR 0182 68 38 22 OU WWW.FNAC.COM

MAIRIE DE NANTERRE

Patrice Caratini

Familier des confrontations et collaborations avec le monde de la musique classique (Festival Présences, Orchestre de Massy, Orchestre Philharmonique de Radio-France, ONDIF...), le contrebassiste, leader et compositeur Patrice Caratini croise aujourd'hui la route de l'Orchestre Lamoureux. Le vénérable orchestre symphonique parisien s'offre en effet une bouffée d'air « jazz » pour mieux souffler les bougies de son 125^{ème} anniversaire. Trois œuvres sont au programme de ce concert à Gaveau : *Episodes* de Piotr Moss, *The Black Saint and the Sinner Lady* de Charles Mingus et *From the Ground et Bleue comme une orange* de Patrice Caratini

himself. « Répondant à l'invitation du Festival Présences, j'avais proposé un cycle de concerts avec pour thèmes les rapports écriture-improvisation et soliste-orchestre déclinés sur une thématique instrumentale. J'avais souhaité inviter les vents de l'orchestre symphonique à se joindre au Jazz Ensemble pour une pièce qui réunirait deux pratiques musicales : classique au jardin, jazz à la cour » se souvient Patrice Caratini. Avec les cuivres et bois de l'Orchestre Lamoureux (dirigé par Didier Benetti), le bouillonnant et virtuose Caratini Jazz Ensemble au grand complet, mais aussi le trompettiste classique David Guerrier en soliste. Un bal prolongera le concert en compagnie du Caratini

Jazz Ensemble pour se trémousser au rythmes de Cha-cha-cha, Tangos, Mambos, Valses ou Rumbas...
J.-L. Caradec

Dimanche 15 octobre à 17h à la Salle Gaveau. Tél. 01 49 53 05 07 .
Places : 7 à 40 € (+ 10 € pour le bal).

JVC Jazz Festival

Clôturée la saison festivalière, l'auditeur se trouve fort dépourvu quand l'automne fut venu. L'oreille abandonnée ? Non. Depuis dix ans, le JVC Jazz Festival enchante, en octobre, les amateurs de jazz parisien. Dispersée dans d'illustres salles (*La Cigale, Le Bataclan, le New Morning, le China Club*,...), la manifestation poursuit, au fil d'une cinquantaine de concerts, son « combat pour le jazz à Paris ». « Notre but est de promouvoir cette musique à la fois ancrée dans la tradition et tournée vers le futur, à la fois unique et universelle », affirme Jean-Noël Ginibre, directeur du festival. L'hommage, efficace, se décline à travers une affiche variée et centrée sur un « jazz destiné aux puristes ». Au programme : des légendes, les saxophonistes Kenny Garret et Branford Marsalis, le contrebassiste Ron Carter, ou encore le guitariste Mike Stern ; des artistes établis tels le trio suédois E.S.T. et la diva Elisabeth Kontomanou. Mais aussi des découvertes, programmées dans le cadre de « JVC Nouveaux Talents », parmi lesquelles le trompettiste new-yorkais Jeremy Pelt

récent troisième album « Something like now » (chez Nocturne).
J.-L. Caradec

Les 16 et 17 octobre à 21 h au Sunde (JVC Jazz Festival). Tél. 01 40 26 21 25. Places : 18 et 20 €.
Dimanche 22 octobre à 16 h à l'Auditorium de l'Onde de Vélizy-Villacoublay (78). Tél. 01 34 58 03 35.

Elisabeth Kontomanou

Très symboliquement, son dernier album en date s'intitulait « Waitin' for spring »... La chanteuse franco-gréco-guinéenne Elisabeth Kontomanou aura en effet dû « attendre le printemps » quel-



Elisabeth Kontomanou, une immense chanteuse habitée par l'esprit du blues et la science du jazz : le 16 octobre à 21 h au New Morning puis le 22 à 17 h au Théâtre Jean Vilar de Suresnes.



« Combat pour le jazz à Paris », le JVC Jazz Festival met les voix à l'honneur avec (entre beaucoup d'autres) Kurt Elling, Lee John et Mina Agossi.

et la chanteuse Robin McKelle. Le New Morning fera notamment la part belle au jazz vocal avec Kurt Elling, Lee John, Mina Agossi ou Rebekka Bakken. Le « JVC » signe, une fois encore, un beau manifeste !
A.-L. Lemancel

Du 14 au 21 octobre à La Cigale, Bataclan, Sunset, Sunde, New Morning, China Club... Tél. 01 46 21 08 37. Site : www.looproductions.com. Places : de 7 à 42, 50 €.

Moutin Réunion Quartet

Constitué en 1999 par les frères jumeaux Louis et François Moutin, respectivement batteur et contrebassiste, le Moutin Réunion Quartet est entièrement dédié à leurs compositions personnelles avec le désir d'insuffler à la musique un maximum d'énergie, de feeling et de spontanéité. Ils défendent en concert, épaulés par leurs deux impériaux compagnons de route – Rick Margitza (ex-partenaire de Miles Davis) et Pierre de Bethmann (ex-pilier de Prysm) – la musique de leur

ques années de galère et de solitude avant de trouver sa juste place dans le paysage du jazz contemporain. Enfin au zénith, désormais célébrée partout (New York y compris) comme une « grande », Kontomanou laisse exploser sa joie, son instinct musical et sa plénitude vocale. Son chant a des allures de fleuve tropical, puissant et généreux, emportant tout sur son passage, tous les tourments et bonheurs du monde... Une immense chanteuse habitée par l'esprit du blues et la science du jazz. Une star.
J.-L. Caradec

Le 16 octobre à 21 h au New Morning (JVC Jazz Festival). Tél. 01 45 23 51 41. Dimanche 22 octobre à 17 h au Théâtre Jean Vilar de Suresnes (92). Tél. 01 46 97 98 10. Le 1^{er} décembre à Bobigny. Tél. 01 48 96 25 75

Robin McKelle

Attention phénomène ! Il faut se préparer à voir



Le nouveau phénomène vocal américain pour nom Robin McKelle : son premier album sort en France chez O+Music, suivi de deux soirées au China Club. Coup de foudre assuré !

débouler en France la nouvelle grande voix du jazz américain, encensée unanimement par la critique outre-Atlantique. Son nom ? Robin McKelle. Enfant de la balle, née dans une famille d'artistes, elle chante depuis toujours, possède la culture du jazz vocal sur le bout des doigts, une technique insurpassable, une musicalité évidente, du métier et, pour couronner le tout, un instinct insensé de l'interprétation. Son premier album, « Introducing Robin McKelle » (chez O+Music), produit par Madame qui a souhaité un total contrôle artistique du projet, possède un incroyable charme « vintage », faisant plonger l'auditeur dans le répertoire du jazz en big band des années 40... Sa découverte en concert à Paris, dans l'intimité du China Club, va faire événement.
J.-L. Caradec

Les 17 et 18 octobre à 22h30 au China Club (JVC Jazz Festival). Rés 01 46 21 08 37.

Branford Marsalis

Frère aîné de Wynton, Branford Marsalis balade ses saxos – alto, ténor, soprano – au gré d'univers hétéroclites. Du jazz traditionnel à la musique classique, de la soul au hip-hop, l'ex-sideman de Sting, artiste polymorphe, n'en finit pas de s'adapter. Une formule lui tient pourtant à cœur par dessus tout : le quartet, dans la lignée des maîtres Coltrane et Rollins. Une formation qui permet à son jeu débridé, sensuel, délicat, explosif, de s'affirmer. Avec ses acolytes Joey Calderazzo (piano),



Le saxophoniste Branford Marsalis défend la musique de son nouvel album « Braggtown » (Marsalis Music/Universal), le 18 octobre à 20h30 à La Cigale.

Eric Revis (contrebasse) et Jeff « Tain » Watts (batterie), il sort, sur son label, un nouveau disque intitulé *Braggtown* (Marsalis Music / Universal). L'album hésite entre furie et douceur, chemine du hard-bop à la musique d'Henry Purcell, avec comme fil conducteur un ténor très virtuose. Un bel opus, oeuvre de la maturité, tout en contrastes et nuances.
A.-L. Lemancel

Le 18 octobre à 20h30 à La Cigale (JVC Jazz Festival). Tél. 01 49 25 81 75. Places : de 28 à 34, 50 €.

La Dynamo de Banlieues Bleues

En attendant la 24^{ème} édition de Banlieues Bleues, qui se tiendra du 9 mars au 7 avril en Seine-Saint-Denis, la nouvelle maison du festival à Pantin inaugure une série de concerts réguliers dans sa nouvelle salle : La Dynamo. Trois dates sont à noter en octobre. Le 19, on pourra applaudir successivement le pianiste anglais Matthew Bourne en solo, puis la création d'« Echoes of Spring » des pianistes et compositeurs Stéphan Oliva et François Raulin, entourés de Laurent Dehors (clarinettes),

Christophe Monnot (saxophones) et Sébastien Boisseau (contrebasse), suivie de la projection du film *The Jungle Blue Suite* tourné lors du festival Banlieues Bleues 2006. Le 20, Le Sacre du Tympan du bassiste Fred Pallem, orchestre en résidence à La Dynamo, livre sa nouvelle tournée de groove iconoclaste et de vibrations cinématographiques. Enfin, le 21, dans son nouveau projet, Noël Akchoté fait dialoguer sa guitare aventureuse avec l'électronique d'Andrew Sharpley ; avant que ne s'engage une autre conversation entre la batterie folle du batteur hollandais Han Bennink et le piano du français Benoît Delbecq.
J.-L. Caradec

Du 19 au 21 à 20 h à la Dynamo de Banlieues Bleues à Pantin (9, rue Gabrielle Josserand - 93500 Pantin). Tél. 01 49 22 10 10. Site : www.banlieuesbleues.org

Pierrick Pedron

Deep in a dream : le rêve devint réalité. Pierrick Pedron a traversé l'Atlantique pour enregistrer à New York avec deux pointures : le pianiste Mulgrew Miller et le batteur Lewis Nash. Loin de se laisser relégué au second plan, le natif de Saint-Brieuc a su imposer son leading et son talent : un phrasé fougueux, une virtuosité pleine de sens et de sensibilité, une sonorité généreuse. Le quartet, complété par le contrebassiste Thomas Bramerie, explose. Chaque musicien y donne le meilleur de lui-même, sur des standards choisis par Pedron et deux de ses compositions. En résulte un album « juste », au lyrisme lumineux et au swing indéfectible : « *Deep in a dream* » paru chez Nocturne. Une consécration pour le saxophoniste français. En tournée française, Franck



Le saxophoniste Pierrick Pedron en concert, du 20 au 23 octobre au Sunde, puis le 28 à Radio France

Agulhon et Vincent Artaud remplaceront Lewis Nash et Thomas Bramerie.
A.-L. Lemancel

Du 20 au 23 octobre à 21 h au Sunde. Tél. 01 40 26 46 60. Places : de 24 à 28 €.
Le 28 octobre à 17h30 au studio Charles Trénet-Radio France. Tél. 01 56 40 15 16. Places : 5 €.

Trilok Gurtu

« Nous ne construisons pas des barrières mais des ponts. C'est de cela dont le monde a besoin » déclare dans sa grande sagesse le percussionniste indien Trilok Gurtu. Après la récente aventure malienne de l'album « Fara-kala » (produit par Frédéric Galliano pour le label Frikwiwa/Nocturne), il revient en simple quartet comme pour faire le point (forcément provisoire) sur sa fabuleuse trajectoire musicale.

de Gourmand de Culture

Service culturel 06.07

MUSIQUE
22 SEPTEMBRE 2006 JAZZ *Le sacre du tympan - le retour !*
20 OCTOBRE 2006 CLASSIQUE *Piano Ma Non Solo*
17 NOVEMBRE 2006 CONCERT *Tanya St Val**
1^{er} DECEMBRE 2006 JAZZ *Elisabeth Kontomanou*
26 JANVIER 2007 CLASSIQUE *Musique en mode fantastique*
13 AVRIL 2007 CINE/CONCERT *Autour du court... Quatuor Prima Vista*
11 MAI 2007 RECITAL *Chants d'Espagne*

EXPOSITION
Du 7 OCTOBRE au 24 NOVEMBRE 2006 *Nadia Benbouda*

THEATRE
24 OCTOBRE 2006 *Tandem en 36*
9 et 10 NOVEMBRE 2006 *Bougonnière invite à dîner*
23 JANVIER 2007 *La fabrique à bibis*
10 MARS 2007 *Opening Night*

JEUNE PUBLIC
21/22/23/24 NOVEMBRE 2006
Issa longues jambes
23/24/25 JANVIER 2007 *La fabrique à bibis*
4/5/6 AVRIL 2007 *Le garçon aux sabots*
10 et 11 MAI 2007 *La barbe bleue*

HUMOUR
16 FÉVRIER 2007
Cantabile - The London Quartet

SCIENCE ET SOCIÉTÉ
24 NOVEMBRE 2006
 PROJECTION-DÉBAT *Djournou, une corde à ton cou*

Retrouvez l'ensemble de la saison culturelle **06.07** sur notre site internet www.culture.bobigny.fr

Tarifs : 13 € - 8,50 € - 2,30 €
 * Tarif unique : 10 €

Hôtel de Ville de Bobigny - Service culturel municipal
 31, avenue du Président Salvador-Allende 93009 Bobigny Cedex
 Tél : 01 48 96 25 75
 Fax : 01 48 96 25 83
culture@bobigny.fr
www.bobigny.fr

E.S.T.

Esbjörn Svensson Trio



Samedi 14 octobre à 21h

Réservations : 01 48 66 49 90 Tarifs : de 16 € à 22 €
 Espace Jacques Prévert Théâtre d'Aulnay-sous-Bois
 134 avenue Anatole France 93600 Aulnay-sous-Bois

TOP

THÉÂTRE DE L'OUEST PARISIEN
 BOULOGNE-BILLANCOURT

5 - 24 OCTOBRE 2006



NOUVEAU SPECTACLE

SOUINGUE! SOUINGUE!

Une anthologie peu scrupuleuse de la chanson drôle...

Avec Fabienne Guyon, Florence Pelly,
 Gilles Vajou et Jacques Verzier.

Accompagnés par Laurent Guanzini (Piano),
 Alain Richard (Batterie), Patrice Soler (Contrebasse).

Mise en jambes de Laurent Pelly.

Sept artistes fous de jazz, passent en revue les chansons
 les plus loufoques de Boby Lapointe, Claude Nougaro,
 Pierre Dac, Raymond Devos et bien d'autres...

RÉSERVATIONS 01 46 03 60 44 / EN LIGNE www.top-bb.fr



JVC JAZZ FESTIVAL PARIS 10^{ème} Edition 1997*2006

www.loopproductions.com 01 46 210 837

BRANFORD MARSALIS KENNY GARRETT Quartet

Station E.S.T. Café de la Danse **THOMAS DUTRONC**

WILL CALHOUN "Native Lands" DONALD BROWN TRIO + Guests ELISABETH KONTOMANOU - REBEKKA BAKKEN KURT ELLING-ROBERT GLASPER Trio RON CARTER GOLDEN STRIKER Trio LEE JOHN - MIKE STERN

Dany Doriz Big Band - Manu Dibango Josselyn Bechet feat Dany Doriz Mino Azeusi & Friends feat Malcolm Braff

Jerome Pelt Quartet - Robin Mc Kelle - Minsarah

Petra Mayandi-Ferruccio Spinetti Roy Campbell-William Parker-Namid Drake Calla Werneck Quintet

Monty Alexander feat Pierre de Bussone et Alicia Margolin Marcus Strickland Quartet - Stephanie Solra Quartet Pierrick Pedron & Mulgrew Miller Quartet

14-21 OCTOBRE 06

MAIRIE DE PARIS TCM TSF 89.9 scope metrom 01 46 210 837

Recevez le programme complet en nous retournant votre adresse postale à info@loopproductions.com ou Loop Productions, 215 rue JF Rousselleau, 92130 Issy Les Mux Cdx

NOM: _____ ADRESSE: _____ C-POSTAL: _____ VILLE: _____ v.Tel: _____

66 / Jazz

entre impros jazz et rythmes indiens, fièvre africaine et quatuor à cordes... Avec Carlo Cantini (violon), Gros Ngolle (basse) et Jan Osveren (guitare).

J.-L. Caradec

Mardi 24 octobre à 20h30 au Forum des arts et loisirs d'Osny (Scène nationale L'Apostrophe de Cergy-Pontoise).
Tél. 01 34 20 14 14.

Keith Jarrett

Le public français a pu l'applaudir cet été à Juan, Marciac ou Fourvière, en trio avec Gary Peacock et Jack Dejohnette. Mais c'est en solo que Keith



Double événement : Keith Jarrett signe un nouvel album solitaire chez ECM avant de prendre possession de la Salle Pleyel les 31 octobre et 3 novembre.

Médéric Collignon poursuit et confirme son offensive en tant que leader. Il signe chez Minium/Disco-graph un premier album personnel étonnant consacré à une transcription (ou plutôt compression) de *Porgy and Bess* de Gershwin pour quartet de jazz déjanté, vif comme l'éclair, hyper-sensible et créatif, à son image donc. Avec Philippe Gleizes (batterie), Franck Woste (Fender Rhodes), Frédéric Chiffolleau (contrebasse).

J.-L. Caradec

Mercredi 1^{er} et jeudi 2 novembre à 21h au Sunside. Tél. 01 40 26 21 25.
Places : 18 et 20 €.

Jazz au fil de l'Oise

Le festival fourbit ses armes avant le coup d'envoi de sa onzième édition, qui se tiendra du 3 novembre au 2 décembre dans le Val d'Oise. La programmation réserve cinq riches semaines de concerts conjuguées au présent et au pluriel :



Magic Malik et Renaud Garcia-Fons donnent le coup d'envoi de Jazz au fil de l'Oise.

« *Musique du cœur centenaire, le jazz par sa qualité, ses questionnements est bien une musique « d'aujourd'hui » qui se nourrit de tous les genres et ose tous les mélanges* » souligne Isabelle Méchali, directrice artistique de la manifestation. Au programme, en concert d'ouverture, le 3 novembre à Osny à 21h, une rencontre inédite en duo entre le contrebassiste Renaud Garcia-Fons et le guitariste Sylvain Luc. À suivre : Henri Texier, Dave Holland, Antoine Hervé, Jean-Michel Pilic, NGuyèn Lê, François Mechali, Emmanuel Bex, Baptiste Trotignon, Le Sacre du Tympan, Magic Malik Orchestra, Mónica Passos, Frank Woeste, Géraldine Laurent, Johan Guidou... Un casting impressionnant. À signaler enfin, cerise sur le gâteau : un avant-concert gratuit du Magik Malik Orchestra à l'Université de Cergy-Pontoise (le 26 octobre à 20h30) dans le cadre des actions culturelles du festival, en collaboration avec le projet « Campus on the Bus ».

J.-L. Caradec

Du 3 novembre au 2 décembre dans le Val-d'Oise. Tél. 01 34 48 45 03 et www.jafo95.com



Médéric Collignon et son quartet compressent la musique de Porgy and Bess de Gershwin : nouvel album et concerts les 1^{er} et jeudi 2 novembre à 21h au Sunside.

Musiques du monde / 67



Didier Riey

Le violoniste Didier Riey, un des nombreux « enfants de Grappelli » (auquel il a rendu hommage dans l'album « Papa Grappelli »), aime les défis et les aventures. Brillant compositeur de télévision, le démon de la scène le rappelle pourtant à l'ordre régulièrement et l'embarque dans de belles aventures. Après le succès d'une première expérience réussie dans la même salle, Didier Riey se réinstalle en résidence au Théâtre de Dix Heures. Tous les lundis jusqu'en février prochain, il fait défiler son film musical, d'« I Got Rythm » aux « Parapluies de Cherbourg » en passant par ses propres compositions.

J.-L. Caradec

A partir du 13 novembre, tous les lundis à 20h30, au Théâtre de Dix Heures.
Tél. 01 46 06 10 17.

Hamilton de Holanda, spécialiste du bandolim, réinvente le choro brésilien en concert et sur le nouvel album de son quintet « *Brasiliãos* » (chez Outro Brasil).
Le 13 octobre à 20h30 à la Maison de la Musique de Nanterre et les 3 et 4 novembre à 21 h au Triton

Musiques du monde

Hamilton de Holanda Brésil

Hamilton de Holanda et son bandolim -mandoline brésilienne- ne font qu'un. L'instrument prolonge le corps, servi par une virtuosité rare. Quatre double cordes ne suffisaient pas aux doigts véloces d'Hamilton : il en rajoute une ! La palette polyphonique, sonore et percussive de son instrument s'en trouve élargi. Né en 1976, Hamilton débute le bandolim à l'âge de cinq ans,

et fonde, en 1982, le groupe *Dois de ouro* avec son frère. S'il s'impose comme l'un des meilleurs bandolimites de tous les temps, Hamilton de Holanda brille surtout par ses talents de compositeur de choro, style musical fondateur de la musique brésilienne antérieure à la *samba* et à la *bossa nova*. Symbole d'une génération de musiciens, respectueuse de la tradition, une oreille vers le passé, l'autre ouverte sur le monde et la modernité, le digne héritier de Jacob do Bandolim ou Joël Nascimento incarne *A nova cara do velho choro*, le nouveau visage du choro. Accompagnateur de Beth Carvalho, Hermelo Pascoal ou Richard Galliano, Hamilton sort en 2002 un

premier album solo. Son nouveau quintet à tendance jazz, « *Brasiliãos* », réunit aujourd'hui de lui quatre « monstres » de la musique brésilienne : Daniel Santiago (guitare), André Vasconcellos (basse), Marcio Bahia (batterie) et Gabriel Grossi (harmonica). Inventivité, swing, charisme, et impros à couper le souffle seront au rendez-vous. Avec Didier Lockwood en invité spécial à Nanterre...

A.-L. Lemancel

Le 13 octobre à 20h30 à la Maison de la Musique de Nanterre. Tél. 01 41 37 94 21.
Places : 22 €.
Du 3 au 4 novembre à 21h00 au Triton des Lilas. Tél. 01 49 72 83 13.
Places : de 15 à 18 €.

Fawzy Al-Aiedy Irak-France

Présentée dans le cadre du Festival de Marne, cette nouvelle création « Tout public » du chanteur et oudiste Fawzy Al-Aiedy est un voyage en chansons, entre l'Orient et l'Occident, entre le répertoire régional français et la création, en miroir, de ce grand musicien irakien. « *Noces-Bayna* », chanté alternativement en français, en arabe, mais aussi en breton, en alsacien ou en occitan, se définit d'abord comme « une occasion de rencontres, de partages et d'éveil au monde » : vielle, harpe, cornemuse, derbouka, oud et flûte s'y croisent, s'écoulent et se répondent... « *Si je t'écris une chanson en français, les mots vont de gauche à droite, si je t'écris une chanson en arabe, les mots de droite à gauche. Ils vont les uns vers les autres. Et il y a bien un moment où ils finissent par se dire bonjour...* » chante Fawzy Al-Aiedy, et c'est précisément

Nicolas Folmer
Django d'Or et Victoire de la Musique 2005

à l'occasion de la sortie de *Fluide*

"Fluide, la deuxième marche d'une magnifique ascension"
Jean Michel Proust

10 octobre : New Morning (Paris)
14 octobre : Festival Jacques Brel (Versoix)
Nicolas Folmer invite Michel Legrand

19 octobre : Jazz sur son 31 (Toulouse)

16 novembre : Théâtre Sainte Marie d'En Bas (Grenoble)
17 novembre : Théâtre Sainte Marie d'En Bas (Grenoble)
18 novembre : Théâtre Sainte Marie d'En Bas (Grenoble)
19 novembre : Théâtre Sainte Marie d'En Bas (Grenoble)
25 novembre : Festival Jazz et Blues d'Ozoir (Ozoire la Ferrière)
Nicolas Folmer invite Michel Legrand

8 décembre : Le Grenier à Sons (Cavaillon)
15 décembre : MJC Pichon (Nancy)
22 décembre : Duc des Lombards (Paris 1^{er})
23 décembre : Duc des Lombards (Paris 1^{er})

Contact : Cornolti Production
+33(0)3.87.21.06.47
thierry.cornolti@wanadoo.fr
www.cornolti-production.com
www.cristalprod.com

L'allan
SCÈNE NATIONALE DE MONTBÉLIARD

SAISON 2006-2007
JAZZ EN TÊTE

RÉSERVATIONS
N° Vert 0 805 710 700

WWW.LALLAN.FR
L'allan - 54, rue Clemenceau
25200 MONTBÉLIARD

UNE SCÈNE NATIONALE À DOMINANTE MUSICALE

L'ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ - CLOSE TO HEAVEN TRIBUTE TO LED ZEPPELIN - 06/10/06
FRANCK TORTILLER DIRECTION ET VIBRAPHONE / VINCENT LIMOUZIN VIBRAPHONE, MARIMBA, ÉLECTRONIQUE / PATRICE HÉRAL PERCUSSIONS, VOIX / DAVID POURADIER DUTELL BATTERIE / YVES TORCHINSKY CONTREBASSE / JEAN GOBINET TROMPETTE / ÉRIC SÉVA SAXOPHONES / MICHEL MARRE TUBA / JEAN-LOUIS POMMIER TROMBONE / XAVIER GARCIA CLAVIERS, SAMPLES

ECHOES OF SPRING FRANÇOIS RAULIN/STEPHAN OLIVA 5TET - 16/11/06
FRANÇOIS RAULIN, STEPHAN OLIVA PIANO, ARRANGEMENTS / CHRISTOPHE MONNIOT SAXOPHONES / LAURENT DENORS CLARINETTE / SÉBASTIEN BOISSOU CONTREBASSE

NORBERT LUCARAIN TRIO - NUITS LOGIQUES - 12/12/06
N. LUCARAIN VIBRAPHONE / NICOLAS MAHEUX CONTREBASSE / CHRISTOPHE LAVERGNE BATTERIE

BERNARD STRUBER JAZZTET - PARFUM DE RÉCIDIVE - 12/01/07
BERNARD STRUBER GUITARE, CLAVIER, DIRECTION / MICHAËL ALIZON SAXOPHONES / ÉRIC ÉCHAMPARD BATTERIE / BENJAMIN MOUSSAY PIANO / JÉRÉMY LINOLA CONTREBASSE, GUITARE BASSE / FRÉDÉRIC NOREL VIOLON / JEAN-MARC FOLTZ CLARINETTES / RAYMOND HALBEISEN SAXOPHONE ALTO, FLÛTE / SERGE HAESSLER TROMPETTE ET COR

Jan vanek QUINTET - 30/01/07
JAN VANEK GUITARE, BATTERIE, SAXOPHONES / AIRELLE BESSON TROMPETTE / BERTRAND MONNERET PERCUSSIONS, CLAVIERS / THIÉRRY RÉGIS PIANO / LAURENT SIGRIST CONTREBASSE

au commencement - CIE LE NINE SPIRIT CRÉATION SLAM-JAZZ - 22 ET 23/03/07
COMPOSITEUR RAPHAËL IMBERT / AUTEUR GUY ROBERT / AUTEUR, NARRATEUR, SLAMER FRÉDÉRIC NEVCHERILIAN / NARRATRICE ISABELLE FRUJOUX / ÉMILIE ATAS GUITARE / MOURAD BENHAMMOU BATTERIE / CARINE BONNEFOY PIANO / JEAN-LUC DIFRAYA BATTERIE, CHANT / CHRISTOPHE LAÛL TROMPETTE / HUBERT ROUSSELET CONTREBASSE / THOMAS SAVY SAXOPHONES, CLARINETTES

Jean-Marie Machado TRIO - soeurs de sang - 29/03/07
J.-M. MACHADO PIANO / JACQUES MAHTEUX BATTERIE / JEAN-PHILIPPE VIRET CONTREBASSE

LOUIS SCLAVIS " NAPOLI'S WALLS " - 15/05/07
LOUIS SCLAVIS CLARINETTES / MÉDÉRIC COLLIGNON TROMPETTE, VOIX / VINCENT COURTOIS VIOLONCELLE / HASSE POULSEN GUITARE

L'ORCHESTRE DE CONTREBASSES - 22/05/07
XAVIER LUGUET, CHRISTIAN GENET, OLIVIER MORET, ÉTIENNE ROUMANET, YVES TORCHINSKY, JEAN-PHILIPPE VIRET

ville de Montbéliard ONDA sacem SPÉDIDAM

Théâtre Victor Hugo BAGNEUX

arménie mon amie
du 14 au 22 octobre

> 14 octobre
« Le concert arménien ou le proverbe turc »
Théâtre

> 20 octobre
YERVO
Musique du monde

> 19 octobre
« Le voyage en Arménie »
Cinéma

> 10 au 22 octobre
Exposition des œuvres de Maurice Der Markarian, Jean Papaz, Henri Bassmadjian dans le cadre d'« Arménie mon amie », année de l'Arménie en France

THÉÂTRE VICTOR HUGO
14, avenue Victor Hugo
Bagnoux 92220 Bagnoux
01 46 63 10 54
01 42 31 60 50

s'informer...

www.greta-artsappliques.org

... pour se former

Formation professionnelle continue répondant, depuis plus de 30 ans, aux besoins des demandeurs d'emploi, des salariés et intermittents du spectacle, des entreprises.

pôle administration

Administrateur de spectacle vivant Certification professionnelle de niv. II : obtention accessible par 2 voies : - le suivi du stage : 734 h. 9 janv. - 29 juin 07 - la Validation des Acquis de l'Expérience : séance d'infos. le 18 oct. 18h.

Assistant de production et de communication 390 h. sur 57 jours, en alternance 4 déc. 06 - 16 nov. 07.

Exercer sa fonction d'administrateur, pratiques, stratégie, méthodes 156 h. sur 24 jours, 15 fév. 07 - 15 janv. 08.

Porter un projet artistique ou culturel 84 h. sur 12 jours, 3 avril - 3 juill. 07.

Communication & relations publiques 360 h. 19 mars - 15 juin 07.

pôle costumes

Costumier(e) Certification professionnelle de niveau III. Formation globale ou par module(s). 791 h. 4 janv. - 29 juin 07.

Costume grotesque 195 h. 13 nov. - 22 déc. 06.

Coiffure de scène 140 h. 13 nov. - 8 déc. 06

Décor & patine de costumes 147 h. 1er juin - 29 juin 07.

Méthode tailleur 308 h. 3 sept. - 31 oct. 07.

Teinture 105 h. 3 sept. - 21 sept. 07.

Broderie perlée et pailletée 140 h. 1er oct. - 26 oct. 07.

Chapeau de spectacle 168 h. 24 sept. - 26 oct. 07.



GRETA des Arts Appliqués - activités spectacle 12-14, rue Courat - 75020 Paris 01 44 93 07 80 greta.spectacle@wanadoo.fr

70 / Musiques du monde



Le Cuarteto Cedron revient avec un nouvel album « Elogio », avant de s'installer du 24 au 28 octobre à 20h30 à l'Européen.

Cuarteto Cedron

Argentine Plus de quarante ans après sa création à Buenos Aires, le Cuarteto Cedron ne désarme pas. Bien au contraire. Le groupe légendaire de Juan Cedron signe aujourd'hui, chez Chant du Monde, un nouvel album magnifique intitulé « Elogio », conçu comme un hommage au grand auteur argentin Homero Manzi (1905-1951). Sur des textes inédits de celui qui, le premier, a porté les textes de chansons de tango à leur plus haut degré de poésie, Juan Cedron a signé une série de compositions originales à découvrir dans ce nouvel opus. Très proche de l'esprit de la peinture impressionniste, mais aussi du langage cinématographique, la poésie de Manzi est imprégnée du parler lunfardo, cet argot savoureux, typique des faubourgs de Buenos-Aires. J.-L. Caradec

Du 24 au 28 octobre à 20h30 à l'Européen. Tél. 01 43 87 97 13.

Chanson

Georges Moustaki

À 71 ans, Moustaki est toujours là, tout de blanc vêtu, avec son charme inimitable et sa voix paresseuse. « La poésie devient chanson quand elle colle à la vie. Lorsqu'elle se fait miroir des idées, des préoccupations du moment » déclare le chanteur qui, dès la fin des années 50, compose des chansons pour Yves Montand, Dalida, Henri Salvador et bien sûr Edith Piaf. Son dernier album « Vagabond », entièrement enregistré au Brésil, est sorti il y a tout juste un an. J.-L. Caradec

Vendredi 6 octobre à 20h30 à la Maison de la Musique de Nanterre (92). Tél. 01 41 37 94 21. Places : 4 à 22 €.

Annonces classées

UN NOUVEAU COURS D'ART DRAMATIQUE A PARIS PLACE CLICHY Préparation aux concours des écoles supérieures Direction d'acteurs - débutants et professionnels Stages et ateliers COURS ANNE TORRES Compagnie du Mimosa 01 45 86 36 97 / 06 08 56 28 46 anne.torres@aliceadsl.fr Site www.coursannetorres.com

Emploi Urgent La Terrasse recrute étudiants/étudiantes pour distribuer devant les salles de concert et de théâtre le soir à 18h30 et 19h30. Disponibilité quelques heures par mois. Tarif horaire : 8,50 €/brut + 2 € indemnité déplacement. Envoyer photocopies carte d'étudiant + carte d'identité + carte de sécu et coordonnées à La Terrasse, service diffusion, 4 avenue de Corbéra, 75012 Paris.

Emploi Urgent La Terrasse recrute étudiants/étudiantes avec voiture pour distribuer devant les salles de concert et de théâtre le soir à 18h30 et 19h30. Tarif horaire : 12 €/brut + 5 € d'indemnité de carburant Téléphonez au 01 53 02 06 60

la Terrasse Le journal de référence de la vie culturelle Tél. : 01.53.02.06.60. www.journal-laterrasse.com Fax : 01.43.44.0708. Directeur de la publication : Dan Abitbol Rédaction Ont participé à ce numéro. Théâtre : Véronique Hotte, Gwénola David, Manuel Pilot Soleymat, Agnès Santi, Catherine Robert. Danse : Nathalie Yokel, Emerentienne Dubourg. Musique classique et opéra : Jean Lukas, Jean-Guillaume Lebrun, Antoine Pecqueur. Jazz -musiques du monde : Jean-Luc Caradec, Vanessa Fara, Anne-Laure Lemancel Secrétariat de rédaction : Agnès Santi Maquette : Luc-Marie Bouët Tél. : 01.42.71.12.64 Imprimé par : Imprimerie Saint-Paul, Luxembourg Annonces classées : Tél. : 01.53.02.06.60 Publicité Tél. : 01.53.02.06.60. Fax : 01.43.44.0708. E-mail : laterrasse@wanadoo.fr Responsable du développement : Emmanuel Charlet Direction musique et cinéma : Jean-Luc Caradec Webmaster : Ari Abitbol Diffusion : Nicolas Kapetanovic Tirage Ce numéro est distribué à 80 000 exemplaires Déclaration de tirage sous la responsabilité de l'éditeur soumise à vérification de l'OJD. Éditeur : Eliaz éditions, 4, avenue de Corbéra 75012 Paris Tél. : 01.53.02.06.60. Fax : 01.43.44.0708. E-mail : la.terrasse@wanadoo.fr La Terrasse est une publication de la société Eliaz éditions. Gérant : Dan Abitbol ISSN 1241 - 5715 Toute reproduction d'articles, annonces, publicités, est formellement interdite et engage les contrevenants à des poursuites judiciaires.

Chanson / 71

Souingue ! Souingue !

Dix ans après l'excitante tournée de « Souingue », cette nouvelle création reprend les codes de la précédente en refondant le spectacle. Une joyeuse troupe de chanteurs et musiciens réinterprète quelques opus insolites de la chanson française, avec comme fil conducteur l'influence du jazz. Loin des standards du genre, le répertoire choisi dépasse les clichés et s'attaque à quelques bijoux de Brigitte Fontaine, Nougaro, Gainsbourg, Bobby Lapointe ou Michel Legrand. Et même les Charlots ! « Le choix des titres, leur adaptation,

Tél. 01 42 08 60 00. Places : 14 & 10 €. Site : http://aux.urnes.etc.free.fr/

Maxime Le Forestier

Serge Lama excelle dans Brel, Lavilliers dans Ferré, Higelin dans Trénet... Maxime Le Forestier lui aussi a trouvé dans le patrimoine de la « grande chanson française » son maître à penser : Brassens. Il lui rend hommage avec talent et délectation depuis des années, invitant lors de ces chaleureux concerts le public à tirer au sort les chansons du



Souingue ! Souingue ! de l'influence du jazz sur la chanson française en comédie musicale, du 5 au 24 octobre à 20h30 au Théâtre de l'Ouest Parisien.

nos interprétations (...), tous ces éléments conjugués doivent faire émerger une histoire... explique Florence Pelly, chanteuse du quatuor vocal, on cherche ensemble à rendre les chansons théâtrales, vivantes. Soutenue sur scène par un trio jazz piano-basse-batterie, cette « anthologie peu scrupuleuse de la chanson drôle » fait swinguer la nostalgie et le décalage. V. Fara

programme dans une longue liste de titres, célèbres ou méconnus. J.-L. Caradec

Le 18 octobre à 20h30 et le 19 à 19h30 à La Coupole-Scène nationale de Sénart(77). Tél. 01 60 34 53 60.

Marie Payen

Jeux de guitare dépouillés, jeux de bouche ébouriffés, Marie Payen taquine la chanson, plongée dans un univers sonore électro-acoustique faussement fragile. Grimée en louve de Tex Avery, la demoiselle est avant tout interprète. Actrice venue à la chanson, on a pu la voir dans « Le fait d'habiter Bagnolet », pièce d'un chanteur venu au théâtre, un certain Vincent Delerm. Volontairement simple mais pas si sobre, un rien groovy et très joueuse, Payen démarre une carrière à suivre de près. V. Fara

Mardi 24 octobre à 20h30 au Théâtre de Vanves (92). Tél. 01 41 33 92 91. Places : 14 & 1 & €.

Bagdad Café, la comédie musicale

Percy Adlon fait revivre son « Bagdad Café », immense succès cinématographique - et discographique - qu'il réalisa à la fin des années 80. Vingt ans plus tard, c'est sur scène qu'il redonne vie à l'histoire simple et humaine d'une rencontre, quelque part sur une route déserte du Sud-Ouest américain, dans un petit motel décrépi qui donne son nom à la pièce. Jasmin (Sissy Staudinger reprend le rôle de Marianne Sagebrecht), touriste allemande discrète et débarquée par hasard, va redonner souffle à l'aide d'une boîte à magie au Bagdad Café de Brenda (Jevetta Steele), patronne bourru et un brin énervée. Montée par l'équipe du film, cette comédie musicale renoue avec une beauté sobre, servie avec grâce par les chorégraphes de la talentueuse Blanca Li, et la musique de Bob Telson dont le « Calling You » résonne encore sur les ondes. Un casting et un projet qui devrait redonner ses lettres de noblesse à un genre trop souvent pailleté d'artifices dans nos contrées... V. Fara

Les Ogres de Barback

Chansonniers alternatifs militants, d'une simplicité sans paillette mais pleine d'instruments et d'émotions, les Ogres de Barback suivent depuis plus de dix ans leur beau bonhomme de chemin volontaire, porté par la scène et une imposante discographie. Quelque part entre Brassens et les Béruriers Noirs, ces chantres de l'indépendance donnent toujours le ton de la scène musicale française, l'air de rien. V. Fara

Vendredi 13 octobre à 20h30 au Théâtre de Cachan (94). Tél. 01 45 47 72 41. Places : 18 & 10 €.

Samedi 14 octobre à 20h30 à la Ferme de Bel Ebat à Guyancourt (78). Tél. 01 30 48 33 44. Places : de 8 à 15,50 €.

Lundi 16 octobre à 18h au Zénith de Paris avec le collectif « Aux Urnes etc. ».

gianmaria testa

da questa parte del mare



en concert à l'Européen

du 17 au 21 octobre à 20h30 - 5, rue Biot - 75017 Paris

nouvel album



TRISHA BROWN DANCE COMPANY, INC
& BILL T. JONES, ARNIE ZANE
DANCE COMPANY USA
CIE BEAU GESTE FRANCE
ANNA VENTURA FRANCE
FRANCK II LOUISE FRANCE
AHMED KHEMIS ALGÉRIE / FRANCE
MINNA TERVAMÄKI FINLANDE
NOLWENN DANIEL FRANCE
LOUISE LECAVALIER CANADA
JEAN GAUDIN FRANCE
CIE SALIA NI SEYDOU BURKINA FASO
KUBILAI KHAN INVESTIGATIONS
FRANCE / MOZAMBIQUE
CIE ATTAKKALARI INDE
CIE NASSER MARTIN-GOUSSET FRANCE
CIE NAJIB GUERFI FRANCE / NOUVELLE CALÉDONIE
FARRUQUITO ESPAGNE
BALLET NATIONAL DE MARSEILLE FRANCE
CAROLYN CARLSON /
ELECTRONIC SHADOW FRANCE
N+N CORSINO FRANCE
JAIME DEL VAL ESPAGNE
TPO ITALIE
COMPAGNIES CHORÉGRAPHIQUES
DE PROVENCE CÔTE D'AZUR / ARCADE :
SKALEN, FRANÇOISE MURCIA,
ITINERRANCES, LA PARENTHÈSE,
PASCAL MONTROUË,
MICHEL KELEMENIS,
CUBE / CHRISTIAN UBL,
LA COMPAGNIE HUMAINE.
TREMPLIN JEUNES BALLETS :
CANADA, CHINE, EUROPE,
FRANCE, SÉNÉGAL, TUNISIE.

7-16 décembre

2006

MONACO DANCE FORUM

4^{ÈME} BIENNALE INTERNATIONALE DE DANSE DE MONACO

catherine @ PHOTO AMI SIOUX

BILLETTERIE

Grimaldi Forum
Tél. + 377 99 99 30 00
www.grimaldiforum.com
www.fnac.com

RENSEIGNEMENTS

www.monacodanceforum.com
info@monacodanceforum.com



CHANEL

